

CHARLES CHASSÉ

FANCH LAGADEC
TAMBOUR DE LA RÉPUBLIQUE



FANCH LAGADEC
TAMBOUR DE LA RÉPUBLIQUE

EN HOMMAGE



— G. T. RAGEOT —
ÉDITIONS DE L'AMITIÉ

CHARLES CHASSÉ

FANCH LAGADEC

TAMBOUR DE LA RÉPUBLIQUE

Illustrations de PIERRE PÉRON

COLLECTION

« HEURES JOYEUSES »



ÉDITIONS DE L'AMITIÉ
— G.-T. RAGEOT —

10, RUE FRANÇOIS-GÉRARD, PARIS XVI^e

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by Éditions de l'Amitié G.-T. Rageot, 1943.

A l'aimable et savant

L. DELOURMEL

*dont les chroniques de la Dépêche de Brest
m'ont apporté tant de détails
sur le Brest révolutionnaire,
je dédie ce petit roman avec reconnaissance.*

C. C.



**BAGARRE DANS LE QUARTIER KÉRAVEL
(1788)**

Les enfants, avant les adultes, ont senti venir la Révolution Française. Avec cette frénésie de prendre parti qu'ont les jeunes parce qu'ils cherchent l'occasion de dépenser le surplus de leur activité, les petits Brestois, se divisant en deux camps en étaient déjà venus aux mains bien avant que leurs parents n'eussent décidé de commencer la guerre civile. Sous le moindre prétexte et même sans prétexte du tout, — des combatifs auront toujours une défaite ancienne à venger ou une victoire récente à compléter, — des batailles sans cesse se rallumaient entre jeunes aristocrates de la haute ville et petits roturiers du quartier des Sept-Saints. Parfois, c'était sur les glacis du Château, parfois sur le Champ de bataille au nom prédestiné que ces

opérations belliqueuses avaient lieu. Mais le jour de 1788 où commence notre récit, c'est dans le quartier des boucheries, à Kéravel, que s'était réglé le différend.

Ce qui donnait à ces bagarres une saveur particulière pour ceux qui y participaient, c'est que Brest, bien accidenté sans doute aujourd'hui, était en ce temps-là infiniment plus déchiqueté encore. Alors que les grandes voies de communication ont été depuis lors aplanies et que de vastes escaliers à marches régulières réunissent des régions demeurées de niveaux différents, c'étaient des chemins à pic et fort mal entretenus qui établissaient hargneusement des communications entre les diverses collines dont Brest était alors composé. Ajoutez à cela que la ville ne disposait que d'une police extrêmement restreinte fort occupée à réprimer les algarades entre marins et soldats, à moins qu'elle ne fût lancée à la poursuite de forçats échappés du bagne, et vous comprendrez qu'à une époque où les postes d'agents, — agents que la foule persistait à nommer « archers » comme au moyen âge, — n'étaient pas reliés entre eux par le téléphone, il aurait été bien difficile aux défenseurs de l'ordre de se trouver simultanément présents sur tous les points de l'immense agglomération.

Un des gaillards les plus acharnés dans ces engagements, c'était Fanch Lagadec, le fils du sonneur de cloches de l'église des Sept-Saints, un brunet bien râblé pour ses quatorze ans avec des yeux à la fois pleins de hardiesse et de douceur, et des dents blanches qui riaient toujours même quand il frappait à tour de bras sur un adversaire. Quelquefois, il regrettait ensuite d'avoir cogné si fort car il n'était pas cruel mais, habitué à godiller en canot dans la rade comme à aider son père dans ses sonneries de cloches, il

avait dans le sang le goût de la bataille, que ce fût la bataille contre le vent, contre la mer, contre la matière inerte ou contre d'autres garçons.

Ce jour-là, en sortant de l'École des Frères de Saint-Yves, rue Charonnière, il avait déclaré à cinq ou six copains aussi portés que lui à la bagarre, à « la chaille » comme on disait déjà dans le Brest du XVIII^e siècle : « Aujourd'hui, les gars, quelques petits nobliaux, à ce qu'on m'a raconté, vont passer vers midi par le quartier de Kéravel en revenant de leur leçon de cheval, d'équitation, comme ils disent. Vous allez les voir sortir du manège les jambes tout écartées parce qu'une heure de trot aura mis leur peau blanche en marmelade. Mais ils recommenceront quand même à courir à toute allure, et pas à cheval cette fois, quand nous aurons lancé trois ou quatre galets à leurs trousses. Qui vient avec moi pour s'amuser à les voir décaniller, et sur leurs jambes, comme des manants? »

L'offre était tentante, au sortir d'une salle assez ténébreuse où l'on était entassé depuis l'aube, sauf l'interruption de la sortie deux par deux jusqu'à une chapelle voisine où, quotidiennement, on allait assister à la messe avant de se remettre à déchiffrer des phrases écrites sur des lambeaux de parchemin, car les élèves n'avaient pas alors de livres imprimés à leur disposition. Voilà donc une demi-douzaine de gamins en route vers le quartier Kéravel en sifflotant les airs dont les marins avaient naguère coutume de scander les manœuvres à bord des bateaux. Leurs bonnets bleus à glands oscillaient sur leurs têtes et, dans les poches de leurs culottes rapiécées, leurs mains caressaient les pierres polies par l'Océan avec lesquelles ils allaient tout à l'heure harceler la fuite éperdue des petits seigneurs.

En attendant la venue des « messieurs », on

s'était établi sur un terrain vague et on avait tiré des gibecières qui n'étaient pas alors encombrées de cahiers et de manuels, des tranches de pain bis assez maigrement beurrées qui composaient le déjeuner des garçonnets. Plusieurs âges, de huit à seize, étaient représentés dans cette troupe car dans des écoles de ce genre les tailles étaient mêlées et l'enseignement s'y distribuait un peu au hasard, comme tombaient un peu au hasard les coups de férule quand la classe était agitée d'une de ces vagues de fond qui, soudain, sans motif, dressaient la masse hétéroclite en rébellion contre le Frère.

« Les voilà! les voilà! » s'écria tout à coup Pierre Béguec, Pipi comme l'appelaient plutôt ses compagnons et sans la moindre malice, car Pipi, en breton, est le diminutif familier de Pierre. Alors, tout de suite, du clan des garçons en bonnets, il commença de jaillir une sorte de mélodie, un récitatif improvisé inspiré d'un cantique connu, car c'est souvent sur des airs de cantiques que les Bretons ont chanté leurs impatiences sociales, accoutumés qu'ils sont à exprimer sur des rythmes religieux des impressions qui, dans d'autres provinces, seraient entièrement profanes.

« R'gardez les pointus! — disait l'incantation. — Ils ont trois cornes à leurs chapeaux! On dirait des boîtes d'asticots! Est-ce que vous avez jamais vu des gens qui seraient plus mal fichus! » Les rimes n'étaient pas millionnaires et la cadence laissait sans doute à désirer, mais les sept ou huit petits aristocrates qui, les bas bien tirés, s'avançaient coiffés de leurs tricornes et cambrés dans leurs justaucorps à broderies, comprirent clairement que ces jeunes pauvres raillaient leurs élégants chapeaux et leurs quartiers de noblesse.



Se colleter avec ces rustres, pourtant ils n'y tenaient pas, considérant les poings comme armes trop sommaires pour de futurs gentilshommes. L'un d'eux qui tenait à la main sa

badine de mairège se contenta de l'agiter dédaigneusement dans la direction des roturiers en criant : « A Pontaniou ! » Exclamation qui eut le don de mettre en fureur l'équipe de Fanch Lagadec. Pontaniou, le nom de la prison de Brest, cingla comme une lanière les oreilles de tous ces écoliers. C'est en effet à Pontaniou qu'on dépêchait pour leur donner le fouet les gamins de Brest qui avaient commis quelque délit dans la rue. Pontaniou pour les enfants roturiers, c'était à Brest quelque chose comme la Bastille, à Paris, pour les adultes. Cette menace d'une lettre de cachet pour enfants pauvres fit voler les cailloux plus vite qu'il n'avait été prévu.

L'attaque prit l'aristocratie au dépourvu car elle n'avait rien pour y répondre. On essaya bien d'une ruée, la badine haute, mais la partie était par trop inégale et la noblesse dut accélérer sa retraite vers ses demeures, se retirant avec moins de majesté qu'elle ne l'eût désiré. Les assaillants, de leur côté, constatant le succès de leur offensive, ne se soucièrent plus de rester rassemblés en un groupe compact. Chacun partit sur une piste particulière dans l'espoir de faire crier grâce au gibier qu'il s'était choisi. Fanch, pour sa part, avait pénétré dans un petit bois qui subsistait encore sur les pentes de Kéravel et il ne voyait plus devant lui qu'un seul aristocrate, un garçon d'environ quatorze ans comme lui, mais plus grand, plus mince et dont il ne pouvait s'empêcher d'admirer la souple sveltesse. Il était presque tenté de renoncer à la poursuite quand l'autre, se retournant, lui cria, lui aussi : « A Pontaniou ! » Ce défi exaspéra Fanch. Il ne lui restait plus de galet mais, apercevant à terre un caillou aux arêtes tranchantes, il le lança sans réfléchir contre l'ennemi. Celui-ci trébucha puis tomba. En une seconde, toute la rage de Fanch

disparut : celui qu'il venait de haïr gisait maintenant à ses pieds immobile et pâle. Le caillou avait frappé tout près de la tempe et, mêlé aux cheveux blonds, un filet de sang coulait doucement. Le jeune noble était-il mort ou seulement évanoui ? « Je l'ai tué ! » murmura Fanch qui tout de suite se remémora les horribles crimes dont on parle dans les plaintes populaires que, pendant les « pardons » des chanteurs souvent aveugles, glapissent au pied des calvaires.

Allait-on le pendre comme les assassins dont le châtiment est longuement détaillé dans les derniers couplets ? Encore ces bandits avaient-ils mal agi par haine ou par cupidité ! Mais Fanch, lui, ne ressentait plus maintenant la moindre rancune contre ce beau jeune homme étendu dans l'herbe et qu'il se prenait tout à coup à aimer comme il n'avait jamais aimé aucun de ses frères. Le blessé enfin rouvrit les yeux et ce fut chez Fanch une explosion de larmes comme il en éclate si aisément chez ces êtres impulsifs que sont les Bretons. Serrant avec effusion la main de sa victime, Fanch lui disait : « Pardon ! Merci ! » avec tant de ferveur que la victime, à son tour, se prenait d'ardente sympathie pour ce visage si franc, pour ces yeux suppliants. Une étrange curiosité se mêlait chez tous deux à leur émotion ; tous deux semblaient être des explorateurs contemplant avec délices les rivages du pays qu'ils viennent enfin de découvrir.

« C'est bête, ce que j'ai fait — dit enfin Fanch, souriant au milieu de ses larmes, tant il était content que son antagoniste ne parût pas lui en vouloir !

— Oh ! — dit l'autre en lui renvoyant son sourire — les choses auraient pu être plus graves. » Et fier, après tout, à la pensée que, sans grand dommage, il avait tout de même reçu sa première

blessure et versé son premier sang : « Que veux-tu? C'est la guerre! »

Avec sollicitude, Fanch tapotait le dos du blessé afin de disperser la poussière de ses vêtements et, maternellement, il l'aidait à se relever. « Est-ce que vous croyez — murmura-t-il — que vous allez pouvoir marcher sans trop de peine? Mettez donc votre bras autour de mon cou et n'ayez pas peur de vous appuyer. »

Les premiers pas se firent sans grand effort et l'on parvint ainsi jusqu'à la rue voisine. Le sang s'était arrêté de couler mais Fanch bientôt s'aperçut que son nouvel ami recommençait à blêmir. « Un peu de courage! — lui dit-il d'une voix qui tremblait d'épouvante. — Tâchez de marcher encore un peu. A deux maisons d'ici, je vois une boutique de barbier; il va vous donner un cordial et panser votre égratignure. »

Il y avait en effet, toute proche, une échoppe peinte en bleu devant laquelle se balançait au vent un plat de cuivre indiquant qu'on trouverait là tous les secours nécessaires car les barbiers étaient alors des sortes d'apprentis-chirurgiens autorisés à pratiquer des saignées à coups de lancettes et à donner aussi les premiers soins en cas d'accident.

La porte de la boutique était entr'ouverte et sans crier gare, les deux compagnons firent irruption dans l'officine, le blessé s'écroulant évanoui, pour la seconde fois, entre les bras d'un grand diable, borgne et balafre qui ne s'effraya pas outre mesure de l'incident car, dans cette ville à soldats, — et il avait été longtemps soldat lui-même, — il faisait métier de soigner les crânes fendus et les nez en capilotade.

« Allons! — s'écria-t-il d'un ton jovial — On voit, mon petit monsieur, que vous n'avez pas l'accoutumance des combats; il ne faut pas

tourner de l'œil pour un petit bobo de rien du tout. Commencez par boire un bon coup de cette eau vulnérable qui va tout de suite vous rendre l'usage de la parole. » Là-dessus, lui versant un grand verre d'une eau-de-vie frelatée mais incontestablement énergique, il se réjouit fort de la grimace que ce breuvage si apprécié des



matelots arrachait au jeune seigneur peu habitué à la dégustation de liqueurs aussi brutales. « Là, voilà qui va définitivement vous remettre sur pieds. Maintenant montrez un peu votre entaille. Oui, c'est bien ce que je pensais. Beaucoup plus de peur que de mal. Une beurrée de mon merveilleux onguent et d'ici trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus. Il n'empêche que si ç'avait été un demi-pouce plus haut, mon onguent lui-même aurait dû capituler et il aurait été indispensable de prendre vos mesures en vue de la construction d'un magnifique cercueil en chêne. Qu'est-ce qui vous est donc arrivé? Encore une bagarre? Vous êtes donc si pressés d'être des hommes que vous commencez déjà à vous chercher querelles? » — « Est-ce que c'est toi — demanda-t-il à Fanch — qui as fait tout ton possible pour l'envoyer dans l'autre monde? »

Et comme, très piteusement Fanch avouait la

responsabilité de la faute : « Voyons ! — dit le barbier — tu n'as pourtant pas l'air méchant ? Tout ça, alors, parce qu'il porte un tricorne et que tu es surmonté d'un bonnet à gland ? Ou bien est-ce que tu as simplement pensé que les barbiers ont besoin de gagner leur vie ? Ah ! pauvre France ! Si vous continuez comme cela à vous entremanger et vous entretuer entre Français, il en faudra bâtir un peu partout des boutiques de barbiers pour soigner tous vos éclopés ; il en faudra ouvrir des cimetières pour y enterrer tous vos morts ! Ah ! si j'étais le roi Louis XVI, — mais je ne voudrais pas être à sa place parce qu'il y a trop de gens batailleurs à mettre au pas ! — je commencerais dès maintenant à demander partout de nouveaux barbiers à son de trompe et je recrutais des fossoyeurs pour creuser d'avance les tombes de ceux qui n'ont pas la patience d'attendre leur belle mort ! »

Loin d'effrayer les enfants, les prophéties bougonnes du barbier leur paraissaient à tel point exagérées qu'avec l'insouciance de leur âge ils s'amusaient de ses sinistres prévisions. Pressés de partir et de se retrouver seuls ensemble, car ils se sentaient maintenant unis par une indissoluble amitié, ils quittèrent joyeusement le barbier auquel son client qui avait repris belle allure et couleurs fraîches donna gentiment un écu en le remerciant de son obligeance. « Toujours à votre service à tous deux — dit le barbier — et tâchez de me prévenir de votre prochaine bagarre pour que je ne sois pas à ce moment-là en course dans le quartier, car vous n'êtes pas les seuls à vous chercher des histoires. Mais tout de même, ne comptez pas toujours sur l'onguent du père Kergarvan, il ne ressuscite pas les trépassés. »

« Si je ne vous ennuie pas — dit Fanch — je vais vous reconduire un peu, au cas où vous ris-

queriez de perdre connaissance. Mais vous ne m'avez pas dit comment vous vous appelez ? Moi, je suis Fanch Lagadec et mon père est sonneur de cloches à l'église des Sept-Saints. J'ai peut-être tort de vous dire ceci car, si vous vouliez maintenant raconter l'affaire à la police, mon père perdrait sa place et nous sommes six enfants à la maison.

— Penses-tu que je vais rapporter à mon père ce qui s'est passé, pour qu'il me fasse suivre partout par mon précepteur ? Et puis j'ai eu tort de te provoquer en te criant : « A Pontaniou ! ». Mais marchons vite pour rattraper le temps perdu car je suis bien en retard pour dîner. Heureusement pour moi, mon père n'est pas aujourd'hui à la maison, il est allé assister à Rennes à une réunion des Etats de la province. C'est le marquis de Kersulan et moi je m'appelle Hervé ; ma mère est morte il y a deux ans et je n'ai qu'un frère, plus vieux que moi d'une année. Tu m'as parlé de six enfants chez toi, est-ce que tu es l'aîné ?

— Oui, c'est moi l'aîné et il est probable que je serai sonneur de cloches comme le père.

— L'aîné ! s'écria le jeune vicomte de Kersulan en examinant son compagnon avec une vénération réelle. L'aîné, et tu seras peut-être sonneur de cloches ! Je voudrais bien être à ta place.

— A ma place ? Est-ce que vous voulez vous moquer de moi ?

— Mais, pas du tout ! Sonner les cloches, ça doit être bien amusant quand on a des muscles comme les tiens ; et puis, tu es l'aîné, alors que je ne suis, moi, qu'un cadet, et dont l'aîné tient à ses « prérogatives », comme il dit, si bien qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je sois prêtre ou moine, que la vocation me vienne ou qu'elle ne me vienne pas. A moins que je n'aie m'enfermer à la campagne, dans une petite propriété

où, sans beaucoup d'argent, je serai tenu de jouer, malgré tout, le rôle de petit seigneur en acceptant de temps en temps à la ville, l'hospitalité de mon aîné qui cherchera toutes les occasions de me prouver que je suis à sa charge. Ah! ce n'est pas bien agréable d'être un cadet!»

L'idée qu'un seigneur n'était pas libre bouleversa Fanch qui cessa de jalouser son camarade; pour un peu, il eût entrepris sur-le-champ de créer parmi les élèves de l'école des Frères une association ayant pour but d'émanciper de la tyrannie nobiliaire tous les cadets de Bretagne et surtout le malheureux cadet qu'il venait en quelques minutes de s'annexer comme ami intime. Car, à mesure qu'ils poursuivaient leur route, les deux garçons se sentaient à chaque seconde, plus complètement attirés l'un par l'autre et ce qui eût étonné les passants s'ils avaient pu entendre leur conversation, ç'aurait été de constater avec quelle intensité le riche enviait le bonheur du pauvre qui lui semblait jouir de tous les privilèges d'un souverain presque absolu.

Quand ils se séparèrent, ce fut en se promettant de se revoir très souvent et de se protéger réciproquement chaque fois que les circonstances le leur permettraient. Ils échangeaient une dernière poignée de main quand ils s'aperçurent que quelqu'un les examinait avec curiosité; c'était le barbier de tout à l'heure qui s'en allait raser un bourgeois du centre de la ville et qui les avait rattrapés: « Vous voilà redevenus bien amis — leur dit-il toujours jovial et bourru — mais gardez quand même mon adresse pour le jour où, tout de bon, la fantaisie vous reprendra de vous entre-égorger. »

DIVERTISSEMENTS BRESTOIS EN 1789

Les deux amis, depuis lors, eurent souvent l'occasion de se rencontrer, soit sur rendez-vous soit à l'occasion de fêtes locales auxquelles participaient toutes les classes de la société. Pour faciliter leurs entrevues, le jeune vicomte avait présenté Fanch Lagadec à Monsieur son père en lui racontant d'un ton faussement assuré que ce vertueux fils d'un sonneur de cloches l'avait protégé contre une agression certain jour qu'il risquait d'être lapidé par des galopins du quartier Kéravel: version qui, comme la plupart des récits historiques, comportait des éléments de vérité mêlés à quelques informations assez erronées.

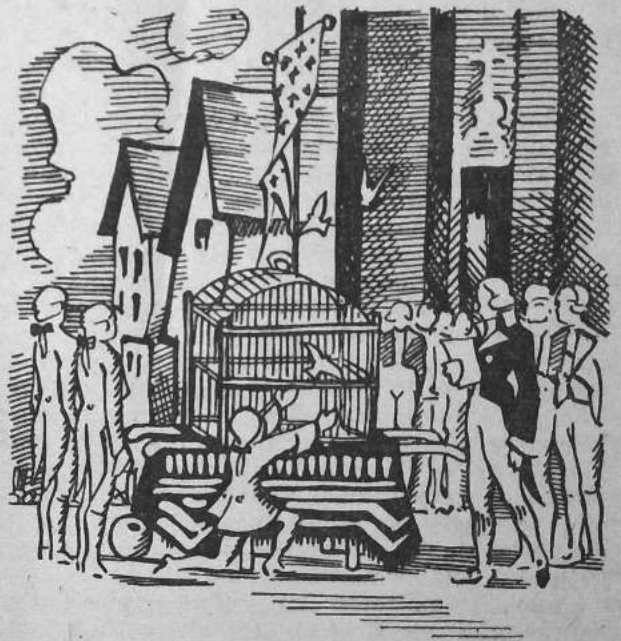
Désireux d'aider une famille aussi sympathique, le marquis décida le maire à choisir Fanch comme un des tambours de la municipalité, car Fanch préférait les tambours aux cloches dont le son est moins guerrier. « C'est toujours, après tout, — disait-il — une façon d'annoncer les nouvelles, mais le tambour a cet avantage qu'on n'est pas astreint à jouer toujours de son instrument dans un même décor. »

Et puis, il y avait le bel uniforme bleu sans parler de vingt-quatre livres par an avec la perspective de devenir peut-être tambour-major de la cité brestoise comme Vincent Portier dit

La Tulipe, sous les ordres duquel Fanch avait été enrôlé.

Comme Lagadec le père lui avait déjà inculqué de solides notions de musique, Fanch n'eut pas besoin d'un long apprentissage. Presque tout de suite, il fut autorisé à tambouriner des édits aux carrefours et, quand il y avait défilé du conseil, Fanch était un des neuf tapins précédant de leurs roulements les hérauts aux casques brodés d'or dont la splendeur annonçait la venue de tout le corps de la Communauté.

Ses fonctions honorifiques permettaient à Fanch qui était — on l'a deviné — très curieux de sa nature, d'assister au premier rang, tout comme le vicomte de Kersulan, favorisé, lui, par sa naissance, à toutes les cérémonies qui se déroulaient dans l'enceinte de la ville. Une des plus pittoresques allait avoir lieu le premier dimanche de Janvier 1789, jour marquant la prise de ses pouvoirs par le maire qui était en même temps colonel de la milice locale. Pour fêter l'événement, le cortège des conseillers s'en alla, de l'hôtel des délibérations, chercher le nouveau magistrat jusqu'à la porte de sa demeure, cependant que la milice bourgeoise, pour honorer son chef, faisait la haie sur le parcours. Accompagné de toutes les autorités, le maire se rendit à l'église Saint-Louis où, s'agenouillant, il jura sur l'Évangile, de défendre les droits et intérêts des veuves et des orphelins puis, parmi les chants du *Veni Creator*, la foule, s'engouffrant par la grande porte à la suite de ses édiles, fut autorisée à bénéficier d'une messe solennelle. Une fois l'office terminé, le maire dut s'arrêter sur la dernière marche du perron où était encastrée une pierre ronde percée d'un trou en son milieu. Ce trou étant supposé représenter le centre de la cité, le maire, y insérant son talon, tourna sur



lui-même afin de signifier à tous que les intérêts de la population devraient dorénavant être concentrés sur sa personne désormais centre de la ville. C'est ensuite seulement qu'il prêta serment entre les mains du sénéchal de « se bien et fidèlement comporter dans les fonctions de maire et de conserver les droits du roi ainsi que les privilèges, prérogatives et immunités de la cité. »

De Saint-Louis, on alla au Château où le nouveau magistrat attesta en présence du gouverneur de la citadelle que tous les bourgeois de Brest étaient fidèles sujets du roi et dévoués à son service, tandis que le gouverneur, de son côté, en

souvenir des anciennes luttes entre communes et puissances féodales, promit de maintenir intacts les droits et privilèges des Brestoï. Afin de donner une preuve symbolique de l'existence de ces privilèges, le maire se fit alors apporter une cage contenant trois oiseaux que quatre bourgeois, pendant tout le défilé, avaient promenée comme une châsse à travers la ville. « Voulez-vous — demanda le maire au gouverneur — accorder la liberté à ces trois oiseaux? » — « Vous êtes le maître » proclama le gouverneur d'une voix forte. Sur quoi, les trois volatiles furent lâchés et s'élevèrent dans les airs; la foule, à plusieurs reprises, cria « Vive le roi! » et la milice, d'un feu de mousqueterie, déchira les oreilles des assistants. Une autre libération, moins spectaculaire mais symbolique aussi dans ses intentions, eut lieu dans le cours de la journée : le gouverneur, sur les instances du maire, donna la clef des champs à quelques prisonniers enfermés dans le château, à condition qu'ils ne fussent point détenus pour dettes ou pour crimes capitaux.

Cette fête matinale était jadis complétée dans l'après-midi par la cérémonie du saut à la mer qui se passait dans le port entre Brest et le faubourg de Recouvrance, agglomérations qui n'étaient pas réunies comme elles le sont aujourd'hui par un pont. En vertu d'un règlement de 1618 le saut à la mer était imposé à tous ceux qui, depuis trois ans, s'étaient mariés, avaient fait construire une maison ou étaient venus résider à l'intérieur de Brest. Ceux qui voulaient se dérober à cette obligation étaient invités ou à se procurer un remplaçant moyennant finances ou à verser aux hôpitaux une amende de trois livres. Chacun, à l'appel de son nom, plongeait par trois fois dans les eaux glacées de la Penfeld, ce qui n'allait pas sans quelques accidents bien qu'une

quinzaine de chaloupes fût prête à se porter au secours des mauvais nageurs. Cependant, la population, assemblée sur les deux rives, accompagnait d'éclats de rire les péripéties de l'épreuve qui s'achevait par un quatrième plongeon, les sauteurs devant, cette fois, essayer de s'emparer de la « rondache », bouclier fixé aux sabords d'un navire éloigné de quelques brasses. Les vainqueurs de l'épreuve recevaient un présent des mains du premier magistrat. Quant aux autres compétiteurs, ils étaient condamnés, lors du retour à la mairie, à figurer dans le défilé officiel, leurs vêtements humides collés au corps et on les astreignait à tenir une baguette blanche à la main pour qu'ils fussent plus certainement reconnaissables.

En 1750, le rite du saut à la mer avait été supprimé à la requête de la communauté mais le souvenir n'en était pas perdu et fournissait matière à de cordiales mais vives discussions entre le tambour et le cadet, celui-ci regrettant qu'une aussi savoureuse tradition eût disparu tandis que le fils du sonneur de cloches y distinguait une marque de la perversité des classes riches à l'égard des classes roturières. « Si au moins — disait-il — les cadets avaient été aussi obligés aux baignades! » Gravement, le vicomte soutenait que la coutume avait du bon car, depuis la suppression du saut à la mer, beaucoup de Brestoï, assurait-il, avaient cessé de pratiquer la natation.

Leurs discussions reprenaient encore lorsqu'ils assistaient ensemble aux exécutions qui avaient lieu soit sur les pontons en rade quand il s'agissait de marins, ou bien sur la place du Marché ou devant l'église Saint-Louis. Alors que, de nos jours, on s'efforce de rendre les exécutions aussi discrètes que possible, on s'appliquait en ce

temps à leur donner une très large publicité car les gouvernants étaient convaincus que plus le châtement comptait de spectateurs, plus l'exemple avait de chances de porter des fruits; et puis n'était-ce pas une occasion d'octroyer au peuple un somptueux plaisir à peu de frais? Les maîtres d'école y conduisaient scrupuleusement leurs élèves; les pères de famille, quand ils en avaient le loisir, y menaient leur progéniture et, sur le chemin de l'aller comme du retour, ils ne manquaient pas d'exposer à leurs descendants les redoutables et honteux résultats auxquels aboutissait une existence désordonnée. Parfois on contemplait tout juste une simple pendaison soit au bout d'une vergue sur un trois mâts, soit à une potence dominant une estrade. Mais la pièce quelquefois était en plusieurs actes et se corsait de diverses gentilleses : les parricides avaient préalablement le poing coupé et les sacrilèges la langue arrachée. Quand il y avait amende honorable, le condamné, portant un énorme écriteau sur le dos et un autre sur la poitrine, devait avant de passer à la potence, se rendre en chemise et pieds nus, une torche à la main jusqu'à la porte principale de l'église Saint-Louis où il procédait à une confession publique de ses péchés.

Ce qui était moins macabre, c'était l'exécution en effigie quand les coupables avaient réussi à se soustraire à la justice ou que leur haute situation les avait dispensés d'être effectivement mis à mort. On citait des exemples de seigneurs avant, d'une fenêtre voisine, assisté avec indifférence à la pendaison du mannequin qui les représentait.

C'est aussi devant la foule que s'appliquait la peine de la marque. Le bourreau faisait grésiller et fumer la chair des épaules sur lesquelles un fer rouge imprimait un grand V, signifiant

voleur, ou une fleur de lys infamante, à moins que ce ne fût une hermine de Bretagne. D'autres fois, c'était l'arrachage d'une oreille ou des deux, la mutilation d'un nez, le transfert à travers les rues d'un cadavre attaché par les pieds à l'arrière d'une charrette et qu'on transportait ainsi à la voirie afin de punir l'homme jusqu'après sa mort, surtout si, par un suicide, il avait échappé à la torture. Ou bien c'était le pilori : le cou pris dans une gangue en bois, le soldat batailleur ou le commerçant fraudeur étaient livrés aux sarcasmes des passants.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que la population tout entière appréciait de pareils régals. Quand, en 1743, sur la place Fautras, une potence eût été maintenue pendant plusieurs jours après l'exécution d'un soldat mutin, Louis Gourdéol dit La Bonté, l'intendant s'était excusé auprès du ministre qui lui reprochait de n'avoir pas laissé la potence assez longtemps sur le lieu de l'exécution : « Ça a été après des peines infinies que j'ai fait faire cette potence, — écrivait-il, — aucun ouvrier n'y voulait travailler tant ça est en horreur parmi la population en ce pays. Il a fallu la faire en secret et, après qu'elle a été faite, personne ne voulait la transporter, ni la planter. Enfin à force d'argent, et de nuit, on est venu à bout de la mettre en place. Il y aura autant de difficultés pour la mettre à bas et je ne puis vous répondre d'y parvenir. » Dans son compte rendu de l'exécution, l'intendant avait déjà fait connaître que « le bourreau a eu de la peine à se sauver ».

Comme les deux amis revenaient très émus de pareils spectacles, il arrivait à Hervé de soutenir du bout des lèvres que, pour prévenir de grands crimes, il était indispensable de recourir à de grands exemples. Mais à cet étalage de sévé-

rité Fanch opposait le scandale des lettres de cachet grâce auxquelles les nobles étaient soustraits aux châtimens de droit commun puisqu'un noble criminel était souvent enfermé dans une confortable prison d'où, en catimini, il disparaissait pour gagner l'étranger, ou quand, par hasard, un noble était véritablement exécuté, la faveur royale lui permettait d'échapper à la torture et à la strangulation, un seigneur étant toujours décapité et non pendu. « Si le peuple gouvernait, — opinait Fanch, tout se passerait différemment. » — « Es-tu bien certain — répondait en souriant le cadet qui conservait encore une légère cicatrice à côté de la tempe — que si le « peuple », comme tu dis, gouvernait, il n'y aurait pas aussi des circonstances où il ferait couler le sang? ».

Un événement plus effrayant peut-être encore que toutes ces exécutions et ces tortures, c'était l'arrivée de la « chaîne » des condamnés venant de Paris à pied par la route en un hideux convoi de deux cents individus destinés au bagne établi à Brest depuis 1750. Deux cents hommes, tous rivés ensemble par le cou aux maillons d'une même chaîne, les uns portant bonnet rouge et les autres bonnet vert, suivant qu'ils étaient condamnés à temps ou à perpétuité et qui, exclus du monde civilisé par décision des cours de justice, se donnaient l'illusion de jouir encore d'une demi-liberté puisqu'ils venaient de vaguer pendant plusieurs semaines à travers les campagnes et les villes, parmi les autres hommes, sans avoir eu aucun travail à accomplir. Avant de franchir le seuil de la prison où beaucoup allaient achever leur existence, ils s'offraient la joie perverse de braver une dernière fois l'opinion publique en grimaçant et ricanant devant les gens du dehors, en chantant des refrains obscènes et en agitant en

cadence leur chaîne collective dans une narquoise protestation contre le destin. En les voyant aussi épouvantables, aussi lourdement chargés de crimes et en lisant sur beaucoup de leurs visages le désir de commettre des forfaits plus horribles encore, les plus tendres des spectateurs ne pouvaient se contenter de les plaindre; ils éprouvaient surtout la nécessité impérieuse de les mettre hors d'état de nuire.

Il y a peu de villes d'ailleurs qui possèdent une physionomie aussi kaléidoscopique que Brest et qui l'aient autant conservée sous tous les régimes. D'abord, elle a cette particularité d'appartenir à la Bretagne, pays-musée où toutes les civilisations se sont superposées sans se détruire les unes les autres, race qui surmonte d'une croix ses anciens menhirs, ce qui lui a permis, tout en devenant chrétienne, de leur garder intacte sa vénération. Mais Brest est de plus un grand port, à la rade immense faite pour la guerre comme pour le commerce et elle est située à l'extrême pointe de l'Europe, face à l'Amérique et proche de l'Angleterre, si bien qu'à chaque marée elle reçoit dans sa gueule béante tout un butin d'événements imprévisibles. Quelque casanière de tempérament que soit la population brestoïse, il ne lui est cependant pas permis de se replier sur elle-même car elle contient dans son sein des soldats, des marins, des retraités qui ont servi dans les colonies les plus lointaines et, point stratégique important, elle voit, à chaque guerre, s'installer chez elle des troupes étrangères, soit alliées, soit conquérantes, se succédant parfois à de très courts intervalles. Elle vit ainsi en état de flux et de reflux, se demandant chaque matin quels uniformes nouveaux, quels cortèges vont traverser sa rue de Siam.

L'animation de Brest à la veille de la Révolu-

tion, quelqu'un de plus célèbre que nos deux héros, Chateaubriand, nous l'a racontée dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, où il rappelle comment, en 1783, à peine sorti du collège de Rennes, — il avait alors quinze ans comme nos deux amis, — il s'en vint pendant quelques mois prendre « pension rue de Siam à une table d'hôte d'aspirants » avec l'intention vite évaporée de préparer un examen de garde-marine. Car Brest était trop séduisant pour qu'il pût y faire autre chose que d'y flâner. Heureuse flânerie devant la mer qui peut-être le décida à entreprendre quelques années plus tard ce fameux voyage au Nouveau-Monde d'où il allait rapporter *Atala* et *les Natchez*.

« Souvent — dit Chateaubriand — assis sur quelque mât qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les mouvements de la foule : constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs débarquaient et s'embarquaient, des pilotes commandaient la manœuvre, des charpentiers équarrissaient des pièces de bois, des cordiers filaient des câbles, des mousses allumaient des feux sous des chaudières d'où sortaient une épaisse fumée et la saine odeur du goudron. On partait, on repartait, on roulait de la marine aux magasins et des magasins à la marine, des ballots de marchandises, de sacs de vivres, des trains d'artillerie. Ici des charrettes s'avançaient dans l'eau à reculons pour recevoir des chargements, là, des palans enlevaient des fardeaux tandis que des grues descendaient des terres et des cure-môles creusaient des atterrissements. Des forts répétaient des signaux, des chaloupes allaient et venaient, des vaisseaux appareillaient et rentraient dans les bassins. »

Chateaubriand, parfois, remontait la Penfeld :

« J'arrivais — écrit-il — à un coude où le port disparaissait. Là, ne voyant plus rien qu'une vallée tourbeuse mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant des yeux le vol de la corneille marine, jouissant du silence autour de moi, ou prêtant l'oreille aux coups de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie... Si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux. »

Pendant qu'il vivait à Brest, Chateaubriand vit rentrer la flotte de guerre après la signature de la paix avec l'Angleterre. « Les vaisseaux — écrit-il — manœuvraient sans voiles, se couvraient de feux, arboraient des pavillons, présentaient la poupe, la proue, le flanc... Rien ne m'a jamais donné une plus haute idée de l'esprit humain... Tout Brest accourut. Des chaloupes se détachent de la flotte et abordent au môle. Les officiers dont elles étaient remplies, le visage brûlé par le soleil, avaient cet air étranger qu'on apporte d'un autre hémisphère et je ne sais quoi de gai, de fier, de hardi, comme des hommes qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon national. »

Mais ce n'était pas seulement ces officiers, ce sont presque tous les individus croisés par lui dans les rues qui semblaient être des hôtes de passage et depuis toujours sur les chemins de l'aventure.

« L'un arrivait de l'Inde, l'autre de l'Amérique, celui-là devait appareiller pour faire le tour du monde... Mon oncle me montra La Pérouse dans la foule... J'écoutais tout, je regardais tout sans dire une parole mais la nuit suivante, plus de sommeil; je la passais à livrer en imagination

des combats ou à découvrir des terres inconnues.»

Toute cette agitation, toutes ces saveurs de mers lointaines, toutes ces aspirations vers l'inconnu, Fanch et son camarade les perçurent puisqu'ils furent à Brest les contemporains de Chateaubriand et que dans leurs yeux se mirèrent les mêmes images, ils frôlèrent les mêmes officiers du grand corps aux habits de drap rouge doublés de serge écarlate et aux aiguillettes d'or sur l'épaule droite. Mais, de fait, ils virent davantage encore car ils eurent quinze ans quelques années plus tard et ce n'est plus uniquement vers le large que les regards des Brestois étaient alors tournés. En 1789, dans le frémissement qui accompagna les élections aux Etats Généraux, ils eurent la sensation d'un bouillonnement nouveau qui, venu de Paris, s'ajoutait au bouillonnement habituel de leur cité; ils eurent conscience d'être des parcelles vivantes de toute une France en exaltation ne sachant pas bien ce qu'elle désirait mais fermentant éperdument comme le bronze au moment où il va entrer dans le moule.

LE BARBIER PREND PART A LA PRISE DE LA BASTILLE (14 juillet 1789)

La France n'avait pas attendu la réunion des Etats Généraux pour affirmer qu'elle se sentait déjà libre. Dès 1788, le conseil municipal de Nantes, formulant diverses revendications, partait de cet axiome qui lui paraissait aussi clair que la lumière du soleil : « Nos pères furent serfs, nous sommes libres; n'ayant plus les mêmes principes, nous ne pouvons plus être traités en serfs. » Même parmi les membres des ordres privilégiés, beaucoup emportés par l'enthousiasme général, étaient, tout comme les roturiers, convaincus qu'un bain de jeunesse allait transformer l'univers et qu'il fallait être bien arriéré pour chercher à retarder l'ère de concorde qui se préparait. De cette ère nouvelle, la prise de la Bastille, lorsqu'elle fut connue à Brest, apparut comme un des signes annonciateurs.

D'ailleurs, l'annonce de la destruction de la forteresse retentit à travers toute l'Europe comme un coup de tonnerre. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le texte des rapports que les ambassadeurs à Paris des divers Etats expédièrent à leurs gouvernements.

Tous ont compris qu'ils viennent d'assister à des faits d'une importance universelle et que n'a

pas uniquement provoqué la lie de la population.

« Le mardi 14 juillet vit se dérouler, dit l'un d'eux, les scènes les plus étonnantes. Les bourgeois ont toujours été à la tête de toutes les attaques et ont montré une audace et une valeur jointes au plus grand sang-froid. » — « L'attaque de la Bastille, est-il encore relaté, fut menée par une grande multitude, parmi laquelle des gens bien mis. » L'envoyé de Russie signale que « la Révolution en France est consommée et l'autorité royale anéantie. » L'Ambassadeur de Venise écrit : « La terrible révolte de Paris sera mémorable dans l'histoire du siècle. »

De cet extraordinaire événement, Hervé et Fanch discutaient encore avec animation sur le « Champ de bataille » brestois près d'un mois après la chute de la fameuse prison d'Etat. Fanch y distinguait une admirable victoire de ce qu'il nommait « le peuple », mot magique dont toutes les bouches étaient alors pleines ainsi que de ces autres mots magiques « la patrie » et « la nation ». Des droits du peuple, le cadet ne disconvenait pas, mais « le peuple » puisque peuple il y avait, n'en avait pas moins commis ce jour-là d'atroces assassinats compliqués d'effroyables manifestations de cruauté. Quelle grandeur d'âme y avait-il à porter des têtes ou des entrailles au sommet des piques et n'était-il pas à redouter que « le peuple » maintenant livré à tous ses instincts, ne commît des forfaits plus répugnants encore? Déjà, un peu partout, en apprenant la prise de la Bastille, des provinciaux s'étaient rués à l'assaut des petites Bastilles locales. Pourquoi auraient-ils hésité puisqu'il était maintenant admis que le peuple était toujours dans son droit et se jugeait autorisé à se faire partout justice?

— Il n'empêche — ripostait Fanch avec ardeur

— que dans la Bastille, on a trouvé de malheureux prisonniers, des instruments de torture et jusqu'à un squelette que les patriotes ont transporté triomphalement à travers les rues.

— Oui, les pamphlets ont raconté tout cela, mais je sais aussi, par un ami de mon père, ce qu'étaient les prisonniers, — sept exactement — qui ont été découverts dans cette épouvantable Bastille où ils étaient bien mieux traités qu'ils ne l'auraient été dans beaucoup d'autres prisons. Il y avait quatre faussaires, deux fous furieux qu'on a probablement déjà dû réenfermer et un certain marquis de Solages, chenapan de la pire espèce qui, s'il avait été roturier, aurait depuis longtemps été pendu haut et court; sa famille, pour lui éviter de plus grands sévices avait obtenu qu'il fût caché dans cet abri où il était cajolé comme coq en pâte. Que tes amis l'enlèvent de la Bastille pour l'envoyer aux galères, passe encore, mais ils lui rendent la liberté en se prosternant devant lui! La voilà bien la justice du Peuple! Quant aux instruments de torture, c'étaient des pièces d'une vieille horloge et une armure du temps jadis que, pour la circonstance, on a nommée corselet de fer. Ah! j'allais oublier le squelette découvert dans la vase du fossé: les restes d'un soldat qui reposait sans doute là depuis les combats de la Fronde!

— Eh bien! soit! Je vais vous faire la partie belle — reprenait Fanch. — Je consens à admettre que le peuple se soit trop vite attendri sur le sort des prisonniers auxquels il avait rendu la liberté. Mais, ce qui compte, ce n'est pas la Bastille telle qu'elle était au moment où elle fut prise, c'est la Bastille telle qu'elle a été pendant des siècles, tout ce qu'elle représentait comme souvenirs d'oppression. Ce qui me plaît, c'est de penser que des milliers d'hommes ont frissonné

ce jour-là de l'élan qui me fait frémir maintenant, du désir de donner à la France un nouveau visage. Ah! comme je voudrais rencontrer un homme qui a, le 14 Juillet, participé à la prise de la Bastille!

Justement, les deux amis allaient avoir bientôt l'occasion de s'entretenir avec un d'eux et qu'ils connaissaient bien puisque c'était le barbier du quartier Kéravel chez qui s'était scellée leur profonde affection. Ils se trouvèrent en face de lui au moment où il descendait de la diligence de Paris, tout courbaturé par un voyage d'une semaine mais heureux de pouvoir rapporter à ses compatriotes des nouvelles toutes fraîches sur un assaut que, comme il le disait lui-même, il n'avait pas « de ses yeux vu » puisqu'il était borgne. « Mais avec mon œil unique — ajoutait-il fièrement — j'ai vu plus de choses à Paris en vingt-quatre heures que vous n'en verrez ici de toute l'année avec vos deux yeux. » Entraînant les deux jeunes gens dans un café, il leur donna ses impressions sur l'affaire qui, quoiqu'il fût de sa nature assez enclin au scepticisme, l'avait profondément bouleversé.

« J'étais allé à Paris — leur expliqua-t-il — pour acheter quelques outils nécessaires à ma profession, non seulement pour moi mais pour plusieurs confrères dont j'avais rassemblé les commandes. Je m'étais rendu chez mon fournisseur habituel, place du Palais-Royal, mais ouiche! toutes les boutiques étaient fermées ce jour-là et il m'a fallu rester dans la capitale plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Les jardins du Palais étaient bondés de gens surexcités qui écoutaient je ne sais combien d'orateurs et surtout un certain Camille Desmoulins qui a la langue fort bien pendue. Comme les autres, je me suis laissé gagner par cette animation et, pendant



presque tout mon séjour là-bas, je n'ai cessé moi aussi de m'agiter, de crier, de partir moi aussi, à la recherche d'armes comme si, de ma vie, je n'avais jamais eu d'autre souci et puis, enfin, comme tout le monde, je ne rêvais que de prendre la Bastille et, mes amis, tel que vous me voyez, je suis un de ceux qui l'ont prise, leur Bastille. Ou presque prise car, si je ne suis pas entré des premiers, j'étais de ceux, tout au moins,

qui suivaient la cohue des patriotes qui ont, les premiers, pénétré à l'intérieur.

« Oui, j'ai vu les prisonniers libérés, j'ai vu les chaînes, j'ai vu les squelettes; j'ai ensuite défilé dans les rues avec des cortèges à n'en plus finir. J'ai embrassé des centaines d'inconnus et d'inconnues car nous nous félicitions tous entre nous de ce qui s'était passé. Et vraiment, je me demande, si, ici, vous vous êtes rendu compte de l'énormité de la chose : la nation, comme ça, en quelques heures, s'emparant de la plus grande forteresse d'Europe et déclarant : « Dorénavant, rien ne se passera plus sans que j'aie à donner mon avis! »

« Je ne veux pas vous faire de peine, mon jeune seigneur, en vous racontant tout cela; je vous flanque ma parole que tous ceux qui sont entrés dans la Bastille n'en voulaient pas du tout au bon roi Louis XVI. La preuve, c'est qu'ils criaient « Vive le Roi! » à tue-tête. Ah! je sais, mon petit Monsieur, il y a eu quelques tués et ça m'a soulevé le cœur de voir porter des têtes au bout des piques. Il faudra que le peuple se discipline, sinon il s'y mêlera toujours des canailles. Mais, dans l'ensemble, tous les gens qui étaient-là n'étaient pas méchants, je vous le jure. Ils n'exprimaient qu'un seul vœu : que tous les Français se mettent d'accord pour vouloir le bien du pays! Jamais, j'en suis sûr, à aucun moment de notre histoire, il n'y eut un pareil désir d'harmonie et de fraternité.

« Tenez! A un certain moment, — vous allez penser que je déraisonne! — oui, j'ai eu la sensation que cette prise de la Bastille, ce n'était pas seulement la France d'aujourd'hui mais toute la France d'autrefois qui la voulait avec une énergie farouche. C'était le 13 Juillet, quand, faute d'avoir trouvé ailleurs assez d'armes, nous

sommes allés chercher au garde-meuble ce dont nous avions besoin.

« Le garde-meuble royal, vous le savez sans doute, est une espèce de musée tout plein d'objets anciens et de reliques précieuses : des armes de Jeanne d'Arc, de François I^{er}, d'Henri II, de Louis XIV, un bouclier d'argent qu'on appelle bouclier de Scipion l'Africain et qui, paraît-il, a été trouvé dans le lit du Rhône, la chapelle d'or du cardinal de Richelieu qui est incrustée de plus de neuf mille diamants, et bien d'autres merveilles encore. Alors, le 13 Juillet, les Parisiens, puisqu'on ne trouvait rien autre part, sont venus s'emparer de tout ce qui pouvait là servir d'armes : des piques, des hallebardes, des fusils, des arquebuses, des casques, des armures, des épées des anciens rois. Par le magnifique escalier, tous ces braves patriotes ont fait descendre avec de délicieuses précautions deux canons d'argent sur affûts en acajou qui avaient été envoyés à Louis XIV par le roi de Siam. Ah! ces patriotes étaient de bonne foi, croyez-moi! Si vous aviez vu comment ils bousculèrent un pauvre diable qui, sans mauvaise intention, avait mis la main sur le bouclier d'argent! « Veux-tu — lui demandaient les camarades — nous faire passer pour des voleurs? » Et lui, s'est excusé en disant qu'un bouclier, même s'il est en argent, peut vous préserver de quelque mauvais coup. Et les autres de répliquer qu'ils voulaient bien le croire mais qu'il valait mieux laisser le bouclier où il était. Les plus raisonnables répétaient sans cesse : « Il ne faut emporter que ce qui est vraiment utile. Tout ce qui est ici appartient à la Nation. »

« Il me semblait vivre dans un rêve en considérant toutes ces armes bizarres qu'on emportait, armes de toutes les époques, de tous les pays, et même des flèches de sauvages. Ce sont les ca-

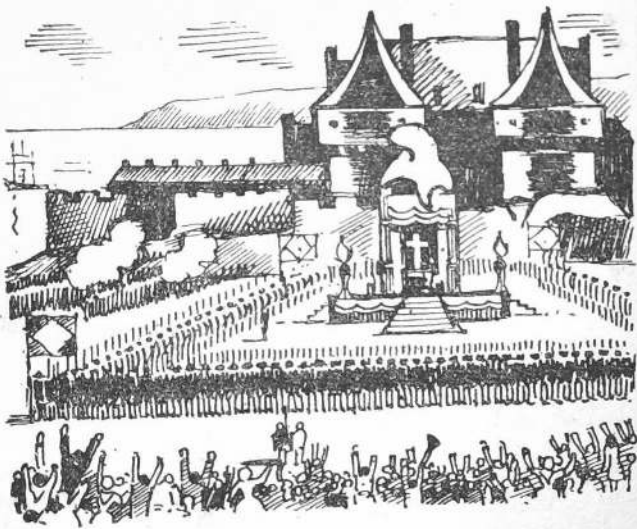
nons du roi de Siam, à ce qu'on m'a certifié, qui ont coupé les chaînes du pont-levis de la forteresse; un mitron brandissait l'épée de Duguesclin; un porteur d'eau tenait l'épée de François I^{er}. Alors, je me demande depuis, si ce n'étaient pas François I^{er}, Jeanne d'Arc et Duguesclin eux-mêmes qui, avec nous, se sont rués tous ensemble à l'assaut de la Bastille!»

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION A BREST ET A PARIS

(1790)

Pour qu'un anniversaire soit utilement célébré, il est en général nécessaire qu'il ait bénéficié d'un assez long recul. Il a fallu que la prise de la Bastille laissât dans les esprits une très forte impression pour que dès l'année suivante, on ait décidé de la commémorer par une fête grandiose. Et pourtant que d'événements considérables s'étaient produits dans l'intervalle: la nuit du Quatre-Août, au cours de laquelle les représentants de la noblesse et du clergé avaient consenti l'abolition des droits féodaux; la proclamation de la Déclaration des Droits de l'Homme et la rentrée du roi à Paris au milieu d'une énorme foule qui était allée, de force, le chercher dans son palais de Versailles!

Mais c'est que toute la France éprouvait le besoin d'organiser une grande manifestation au cours de laquelle les provinces, se tenant par la main, renonceraient à leurs anciens égoïsmes pour affirmer qu'elles étaient toutes solidaires et qu'elles étaient filles d'une même patrie française. Jusqu'alors très distinctes et souvent hostiles les unes aux autres, elles comprenaient la nécessité de s'unir en un étroit groupement familial. Cela commença par des associations entre



provinces voisines, l'une des premières en date ayant été la Fédération entre Bretagne et Anjou qui fut signée à Pontivy le 19 janvier 1790 entre représentants des deux régions, se liant les uns aux autres par un serment très précis. « Nous déclarons solennellement — dit ce serment — que n'étant ni Bretons ni Angevins et citoyens du même empire, nous renonçons à tous nos privilèges locaux et particuliers et que nous les abjurons comme inconstitutionnels. »

Le 21 mars, à l'occasion de l'installation du nouveau maire, Malmanche, une cérémonie eut lieu à Brest sur la place du Château où un Autel de la Patrie avait été élevé. Là, le curé de Saint-Louis harangua la nouvelle municipalité puis entonna le *Veni creator* tandis que la garde nationale tirait vingt et un coups de canon. La place était occupée par les quatre brigades de la garde

nationale, les régiments de Beauce et de Normandie, le corps royal des canoniers-matelots et la compagnie des invalides, toutes ces unités formant les trois côtés d'un carré et le quatrième côté étant garni par une vaste estrade, au centre de laquelle s'élevait une rotonde qui, enguirlandée de lauriers et de lierre, était soutenue par des faisceaux de lances. Ces faisceaux symbolisaient « La Force que produit l'Union ». Le faite de la rotonde, était surmonté d'un grand bonnet phrygien, déjà symbole de la liberté.

C'est sur l'autel, se dressant en plein air au milieu du carré, que se concentrait toute l'attention des spectateurs. Il était très simple, n'ayant pour tout ornement qu'un immense Christ entre deux flambeaux. Le curé dit une messe basse et c'est à l'autel sur l'Évangile que le maire Malmanche jura fidélité à la constitution nouvelle de la France.

L'unanimité presque entière avec laquelle les Brestois s'enthousiasmèrent pour cette messe à la gloire de la Nation maintenant fédérée toucha profondément Hervé qui, dans sa générosité, se demanda s'il ne venait pas d'assister au début d'une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité, ainsi qu'il l'entendait dire de tous côtés autour de lui. Cette messe écoutée avec respect par tant de milliers d'hommes dont beaucoup s'étaient jusque-là vantés d'être incroyants, n'était-ce pas l'indice d'une pénétration inespérée de la religion dans l'âme du peuple? Maintenant que la noblesse avait renoncé à ses privilèges, n'allait-on pas voir la piété reflourir, et dans cette noblesse qui souvent s'était montrée fort voltairienne et surtout dans ces masses populaires dont, chaque jour, Fanch, si primesautier, l'aidait à comprendre la sensibilité un peu rude? Il est juste de dire que nulle part autant qu'en Bretagne mysti-

cisme religieux et mysticisme révolutionnaire n'ont tendance à croître sur une même tige. Le marquis et le frère aîné d'Hervé, certes, firent grise mine aux idées nouvelles qui les dépouillaient de tout leur prestige et d'une partie de leurs ressources financières. Hervé qui n'était que cadet accepta, lui, gaillardement la suppression du droit d'ainesse et l'idée que nul ne le contraindrait à devenir moine ou abbé lui enleva un poids de sur le cœur. Qu'il n'y eût plus de meurtres comme ceux qui avaient souillé la prise de la Bastille, voilà ce qu'avant tout, il demandait. Nourri comme tous ses contemporains de la philosophie sentimentale du XVIII^e siècle et comme eux aisément disposé à verser des larmes, il avait grande foi en cette fête du 14 juillet 1790 qui, la fusion une fois opérée entre les classes par la Nuit du Quatre-Août, allait maintenant détruire tous les égoïsmes provinciaux. Jusqu'alors, il avait supporté que Fanch continuât à lui dire « vous », tandis qu'il le tutoyait. A plusieurs reprises il avait invité Fanch au tutoiement mais il ne lui déplaisait pas, au fond de lui-même, de persister à se garder un minuscule piédestal, une supériorité de rang presque imperceptible. Aujourd'hui il se sentait gêné, humilié de cette différence et il supplia presque Fanch de lui dire « tu ».

L'amitié de Fanch, de plus en plus, lui était indispensable. Par timidité et par fierté, il n'avait jamais contracté aucune relation dans son monde. De son père et de son frère, très épris de leurs titres, il se sentait chaque jour s'écarter davantage. Il avait beaucoup aimé sa mère mais elle était morte quand il avait douze ans et c'était encore un lien qui l'unissait à Fanch que de savoir que celui-ci aussi avait perdu vers la même époque une mère qu'il chérissait. Peut-

être Hervé n'eût-il pas autant cherché à trouver des excuses au nouveau régime s'il n'avait inconsciemment discerné là un moyen de plus de se rapprocher du fils du sonneur.

Dans le courant de Juin 1790, Fanch fut, comme tambour municipal, avisé qu'il était désigné pour figurer dans la délégation qui représenterait Brest à la fête parisienne de la Fédération. C'est à pied qu'on irait là-bas et par paroisses. L'idée séduisit Fanch comme elle séduisit tous les Bretons qui y voyaient la possibilité de donner à leur marche vers la capitale la ferveur des vieux pardons au cours desquels, devant la basilique d'un Saint-Renan ou d'un Saint-Yves, des villages naguère ennemis contraignaient, au seuil du porche, leurs bannières à s'embrasser en signe de réconciliation. Les serments qui seraient prononcés sur le Champ de Mars à Paris, n'impliqueraient pas seulement une promesse d'amitié entre paroisses de même province; ils signifieraient une paix perpétuelle entre toutes les paroisses de France, en attendant que vinsent s'embrasser toutes les bannières de l'humanité!

« Je voudrais bien aussi être du pèlerinage — murmura Hervé — mais peut-être cela va-t-il t'ennuyer de traîner derrière toi un aristocrate de mon genre ?

— Toi, venir avec nous ? — s'écria Fanch en le serrant frénétiquement dans ses bras. — Mais tu ne pouvais rien m'apprendre qui me causât plus de plaisir. » Et, décrochant du mur son tambour, il se mit, à coups de baguettes à rythmer les premières mesures du *Ça ira!* l'air maintenant à la mode et qu'il se proposait de jouer tout le long de la route, aux moments où l'étape paraîtrait longue, pour réveiller les énergies et conjurer les défaillances, tout comme à la Troménie de Locronan, les tambours battent la charge afin de sti-

muler les pèlerins pendant l'escalade de la colline.

« Sais-tu — dit Hervé — que ce refrain est d'origine américaine? Car c'est une phrase de Benjamin Franklin qui l'a inspiré. Quand Franklin était à Paris ambassadeur des Etats alors en révolte contre l'Angleterre, on s'inquiétait souvent devant lui de la lenteur des opérations militaires. Et, lui, répondait en souriant, avec son éternel optimisme : « Ah! ça ira! ça ira! » Et cela a été en effet puisque les Américains ont gagné leur indépendance. Tiens! chantons ensemble le *Ça ira* qui nous mènera jusqu'à la Capitale et jusqu'à l'unité française. » Et, tandis que la peau d'âne vibrail sous l'exaltation des baguettes, Hervé, transfiguré par la joie, clamait à pleine gorge :

Le peuple en ce jour sans cesse répète :
Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Suivant les maximes de l'Evangile.
Ah! ça ira, ça ira, ça ira!
Du législateur tout s'accomplira;
Celui qui s'élève, on l'abaissera
Et qui s'abaisse, on l'élèvera!

« Un peu lent de cadence peut-être pour une marche » — remarqua Hervé. — Nous n'arriverons pas très vite à Paris, de ce train-là. « Oh! mais nous pouvons accélérer la mesure — répliqua Fanch. — Comme ceci, par exemple. » Et, petit à petit, la cadence devint endiablée. « C'est presque trop rapide à présent — dit Hervé. »

Les deux amis ne se doutaient pas qu'au cours des années suivantes, le *Ça ira* allait en effet terriblement accélérer sa cadence, sur les objurgations de ceux qui ne trouveraient jamais son rythme assez rapide; ils ne soupçonnaient pas

que les paroles, elles aussi, seraient bientôt modifiées et qu'elles scanderait de leur fureur le crissement des charrettes transportant leurs chargements d'agonisants vers la guillotine. Pour l'instant, le *Ça ira* était presque un cantique, un hymne de foi extatique. C'est au chant du *Ça ira* que les familles brestoises accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville les heureux qui s'en allaient vers la Capitale. « Vive le Roi! Vive la Nation! » criait-on. C'était comme une levée en masse mais sans la moindre appréhension d'un danger car on ne marchait pas à l'ennemi, mais vers d'autres cortèges amis; c'était bien la fête de la Fraternité universelle.

Sur la route, la phalange se grossit de phalanges nouvelles et chaque rencontre était l'occasion d'effusions attendries. Cependant on discernait dans ce spectacle moins de variété vestimentaire qu'on ne serait tenté présentement d'imaginer. A la fin du XVIII^e siècle, les costumes paysans même en Bretagne, étaient beaucoup moins divers qu'ils ne devaient le devenir pendant le siècle suivant. Toute la paysannerie de l'Ouest portait à peu près les mêmes vêtements, vêtements de caste, plutôt que de région. Que ce fût dans le Léon ou dans le Maine, la coiffure était le bonnet de laine rouge ou bleu d'où tombaient sur les épaules de longs cheveux plats. Dans un souci d'élégance, nombre de ces voyageurs portaient suspendus à leur ceinture, souvent dans des sacs de toile, le grand chapeau rond des dimanches qu'on arborerait pour entrer dans Paris. Les vestes, sans ornements, étaient noires ou grises. Aux pieds, des sabots ou des souliers ferrés. Les jambes étaient engoncées dans des guêtres de cuir jaune, enrichies de jarretières aux couleurs vives. Mais ce qui frappait surtout l'attention, c'étaient les larges culottes,

les *bragou-braz* de berlinge qui ne craignaient ni les ajoncs ni la boue des mauvais chemins. Attachés au poignet par une lanière, les gros bâtons, les *pen-baz* se balançaient lourdement. Aux pèlerins, les maires avaient recommandé d'emporter des gourdes, recommandation soigneusement suivie et, soit sur le dos, soit sur le flanc, chacun avait sa besace pleine de grosses tranches de lard salé. Dans cette cohue campagnarde, Hervé était très reconnaissable avec ses bas noirs, sa culotte courte en drap fin et sa petite perruque à ruban. Ça et là apparaissait aussi le costume tout noir d'un curé ou d'un vicaire.

Des voisins s'étaient entendus pour se partager des toiles de tentes car, quand la nuit venait, on s'arrêtait pour camper dans de vastes prairies où nourritures et boissons étaient souvent gratuitement fournies par les communes que l'on traversait et qui avaient dressé d'immenses tables de ravitaillement aux carrefours les plus importants. Des particuliers offraient aussi des provisions, soit gratuitement soit moyennant finances. Les grandes villes distribuaient des billets de logement mais les hôteliers, de plus, louaient des chambres où l'on s'entassait parfois jusqu'à dix.

Une telle migration n'allait pas sans à-coups et sans embouteillages puisqu'il passa par Rennes plus de cinq mille Bretons et que ces Bretons, après Rennes, furent obligés de marquer le pas derrière les effectifs manœuvres qui les précédaient. Il fallait aussi laisser tout un côté de la chaussée libre pour les cavaliers et pour les attelages. De temps en temps, ces favorisés de la fortune s'arrêtaient pour prendre en croupe ou sur leurs coffres certains marcheurs épuisés qui cédaient la place à d'autres trainards quand ils étaient un peu reposés. C'est que d'enthousiastes vieillards à barbe blanche s'étaient fait inscrire

dans les délégations, tenant à contempler avant de mourir la cérémonie de fraternité nationale qui leur avait été promise.

Les à-coups de la marche ne pouvaient manquer d'avoir pour conséquence des à-coups dans le ravitaillement. Il arrivait que les pèlerins qui, la veille ou l'avant-veille avaient couché dans un village n'avaient laissé que de maigres reliefs sur les tables. On se contentait de peu ces soirs-là et l'on serrait d'un cran sa ceinture, en maudissant les anciennes douanes qui, depuis si longtemps, entravaient les rapports économiques entre provinces. Pour bien montrer que l'on tenait l'ancien régime comme responsable des privations subies, on arrachait les poteaux qui jalonnaient encore les vieilles juridictions féodales ou l'on descellait les pierres de quelques fourches patibulaires rappelant les droits de justice seigneuriaux. Mais quelle joie on éprouvait lorsque les approvisionnements de nourritures solides ou liquides se montraient par hasard surabondants ! On se gavait alors de victuailles et le *Ça ira* prenait des inflexions d'hymne triomphal.

« Est-ce bientôt Paris ? » questionnaient fréquemment les plus impatients comme les Croisés en route vers la Terre-Sainte demandaient à leurs chefs : « Est-ce Jérusalem ? » A Dreux, les Vainqueurs de la Bastille s'étaient portés au-devant des Bretons. Pourquoi pareille sollicitude à l'égard des Bretons qu'on nommait « les aînés de la Liberté » ? C'est qu'en Bretagne était née l'idée des premières fédérations provinciales comme en Bretagne avaient éclaté les premiers mouvements révolutionnaires. Dès la réunion de l'Assemblée Constituante, les députés bretons avaient organisé à Paris une association bretonne à laquelle se joignirent presque immédiatement les députés les plus actifs des autres provinces. C'est cette asso-

ciation qui allait, plus tard, se transformer en club des Jacobins et qui déjà était considérée comme l'aile marchante du mouvement révolutionnaire. Tout au long des premières années de la Révolution, Brest et Marseille représentèrent pour le reste de la France les foyers de civisme les plus ardents; et voilà qui explique le couplet de la *Carmagnole* si surprenant pour ceux qui, connaissant la piété des Bretons, ne se doutent pas que ceux des villes, tout au moins, ont souvent été à l'avant-garde de la Révolution Française :

*Vivent les Marseillais,
Les Bretons et nos lois!*

Mêlés aux Vainqueurs de la Bastille, les Bretons entrèrent donc à Paris. Tout de suite, ils voulurent se rendre « sur les lieux de pêche », comme on dit en Bretagne. Après avoir reconnu l'emplacement du Champ de Mars, ils établirent leur camp le long des avenues qui environnaient l'Ecole Militaire. Leur traversée du Champ de Mars fut saluée de mille acclamations car, depuis plusieurs semaines le vaste terrain était couvert de travailleurs volontaires achevant fiévreusement de niveler les nombreuses collines dont il était bossué. Des terrassiers professionnels avaient bien été engagés pour ce travail mais ils en prenaient trop à leur aise et les faubourgs les accusaient d'être soudoyés par les aristocrates qui désiraient que la fête populaire ne pût être célébrée au jour fixé. Que ne racontait-on point d'ailleurs? N'assurait-on pas que les aristocrates avaient miné le Champ de Mars et s'apprétaient à le faire sauter pendant la cérémonie?

Pour venir à bout de la mauvaise volonté des ouvriers trop indolents, le peuple avait décidé de mettre lui-même la main à la pâte. La Fayette avait prêché d'exemple en allant donner quelques coups de pioche, tandis que de grandes dames se piquant de libéralisme, la vicomtesse de Noailles, la princesse de Broglie, la duchesse d'Aiguillon, s'affairaient avec des gestes gracieusement maladroits à transporter les déblais dans des brouettes. Ces retentissantes initiatives attirèrent sur le Champ de Mars des milliers d'imitateurs et d'imitatrices. Les commis quittaient leurs comptoirs, les ménagères leurs cuisines pour pouvoir dire qu'ils avaient contribué aux préparatifs de la manifestation. Celles qui ne pouvaient se procurer de brouettes transportaient le sable dans leurs tabliers; des inconnus s'assemblaient pour déplacer de grosses pierres. Un des ateliers eut la surprise de recevoir la visite du roi Louis XVI qui, d'excellente humeur, s'offrit à forger de sa main un des clous qui serviraient à construire les estrades; quand il eut fini, il rit de tout son cœur et cria : « Vive la Nation! » Tous ceux qui arrivaient en curieux sur ces chantiers étaient conquis par ce touchant tohu-bohu de bonnes volontés que ponctuait les refrains du *Ça ira*, soutenus par des musiques militaires ou des orphéons. La nuit, le travail se poursuivait à la lueur de flambeaux que brandissaient des enfants soucieux de jouer leur rôle.

Le lendemain de leur arrivée, les Bretons défilerent devant le Palais des Tuileries pour rendre hommage au souverain qui, avec sa famille, se présenta au balcon pour les remercier. Dans un salon, il reçut même quelques-uns d'entre eux, avec sa bonhomie ordinaire: « Je suis le père, le frère et l'ami de tous les Français » leur déclara-

t-il et plusieurs s'agenouillèrent pour lui baiser les mains.

La manifestation du 14 Juillet fut grandiose. Sur la vaste plaine, soudainement aménagée par le travail de tout un peuple se dressait un arc de triomphe provisoire aussi haut que la Porte Saint-Denis. Imaginé par David, il était orné d'une frise sculptée représentant l'aristocratie enterrée sous les ruines de la Bastille. Autour de l'autel de la Patrie érigé au centre du Champ, deux cents prêtres, ceints d'écharpes tricolores, étaient réunis. Au près du roi debout, le cheval blanc de Lafayette mettait une tache d'aveuglante clarté. Mais le principal personnage de la fête était le peuple : 300.000 êtres humains peut-être qui, lorsque quarante pièces de canon tonnèrent, levèrent la main pour jurer un serment de solidarité nationale et de confiance en l'avenir. C'est dans le même esprit d'allégresse juvénile que, le même jour, sur l'emplacement de la Bastille, furent plantés quatre-vingt-trois arbres, symboles des quatre-vingt-trois départements qui allaient prendre la place des provinces.

Le soir, à la Muette, un festin fut offert par la Municipalité de Paris à vingt-deux mille délégués provinciaux ; les autres pèlerins se répandirent un peu partout car, ce soir-là, tous les quartiers convoquèrent les visiteurs à des banquets et les simples citoyens proposaient la table et un gîte à l'homme de l'Ouest ou de l'Est qui leur demandait son chemin ; personne à Paris n'avait plus de maison à soi puisque chaque logis était devenu la demeure de la France.

OU LES VOIES D'HERVÉ ET DE FANCH SE SÉPARENT

(1791)

Hervé et Fanch revinrent ensemble de Paris mais une fois rentrés à Brest, ils ne tardèrent pas à se rendre compte qu'il était impossible que tout un pays continuât à vivre dans l'idyllique atmosphère d'enthousiasme fraternel qui avait marqué la fête du 14 Juillet 1790. Tous les jours, des événements nouveaux se produisaient qui entraînaient le Tiers-Etat plus avant sur la voie révolutionnaire. Dès avant de quitter la capitale, les deux amis s'étaient sentis plus inquiets qu'ils ne voulaient se l'avouer à eux-mêmes en apprenant que, dans la nuit du 16 au 17 juillet, le comte d'Artois, et cela sur le conseil de son frère Louis XVI, avait quitté la France avec une suite de plus de quatre-vingts personnes pour se réfugier à Turin chez son beau-père le roi de Sardaigne. Les princes de Condé, la famille de Polignac avaient suivi son exemple. Ce n'était pas encore la fin de la monarchie mais, avec la complicité du roi, c'étaient les membres de la famille royale, les grands officiers du régime, les intimes de Marie-Antoinette qui protestaient de la façon la plus nette contre la cérémonie de réconciliation nationale dont le Champ de Mars avait été le théâtre. Était-il après cela possible de ne

pas supposer que le roi et surtout la reine auraient volontiers été du voyage si des considérations de prudence ne les avaient retenus à Paris? Chaque jour, inéluctablement, Louis XVI et Marie-Antoinette apparaissaient davantage à leur peuple comme les amis de ses ennemis. Quand, le 18 février 1791, les tantes de Louis XVI furent parties pour Rome, il était fatal qu'on se demandât de tous côtés si ce qui restait de la famille royale n'irait pas occuper bientôt des quartiers préparés pour elle à l'étranger par tant de fourriers. Le 29 mars, l'Assemblée votait un décret avertissant Louis XVI sans aucune précaution oratoire qu'il serait tenu comme ayant abdiqué si, quittant le royaume, il n'y rentrait pas sur l'injonction du corps législatif. Puis ce fut la mort de Mirabeau, le seul homme politique qui, en vertu des services rendus par lui à la cause populaire, possédât encore assez d'autorité dans le pays pour maintenir dans les esprits l'idée qu'un accord fût possible entre le principe monarchique et les revendications populaires. Le 20 juin, le roi et la reine essayaient de s'échapper mais, arrêtés à Varennes, ils devaient rentrer dans Paris humiliés et prisonniers. Tous les ponts désormais étaient coupés entre la monarchie et le peuple puisqu'il était dorénavant notoire que Louis XVI avait projeté de rentrer aux Tuileries avec le concours des armées étrangères.

Ce fut dans les derniers jours de Juin 1791 que parvinrent à Brest les premiers détails sur les événements de Varennes. Fanch ressentit une très vive douleur. Non point que la personne de Louis XVI lui inspirât une réelle sympathie; la nation lui apparaissait comme un idéal en soi assez vigoureux pour qu'il ne fût pas nécessaire de l'appuyer sur une fidélité à une dynastie. Mais, qu'allait penser Hervé puisqu'il n'avait accepté

la France nouvelle que comme le décor sur lequel se détacherait une monarchie régénérée? Fanch et Hervé ne s'étaient en effet qu'entrevis depuis leur arrivée à Brest et, sur le chemin du retour, ils avaient évité de se parler politique, chacun poursuivant en secret sa mélancolique songerie. Lorsque s'étant rencontrés dans la rue à Brest, ils avaient échangé quelques propos, ils s'étaient senti épiés. « Tu fréquentes donc les aristocrates? » avaient dit au tambour plusieurs de ses amis et, déjà, on commençait à le tenir pour un tiède. Parmi les quelques nobles restés à Brest, l'attitude d'Hervé était très sévèrement jugée et sa présence à la Fête de la Fédération avait à tel point irrité sa famille que, quand il était rentré dans sa maison, il l'avait trouvée vide. Son père et son frère étaient en voyage; ils reviendraient dans quelques semaines, lui avaient-ils écrit, « quand l'ordre serait rétabli ». « Peut-être avaient-ils raison après tout » s'était dit Hervé, quoi qu'il ne les approuvât pas de vouloir rétablir cet ordre par la violence. Quand même, il se sentait alors plus près d'eux que de Fanch. Mais qu'allait-il faire? D'une chose, pour le moment, il était certain : c'est qu'il ne devait pas aller voir Fanch chez lui, et il savait que Fanch ne viendrait pas non plus le voir sans convocation. Ce n'était pas d'ailleurs par peur ni par orgueil que chacun remettait à plus tard une rencontre; c'était plutôt par crainte de compromettre inutilement son ami.

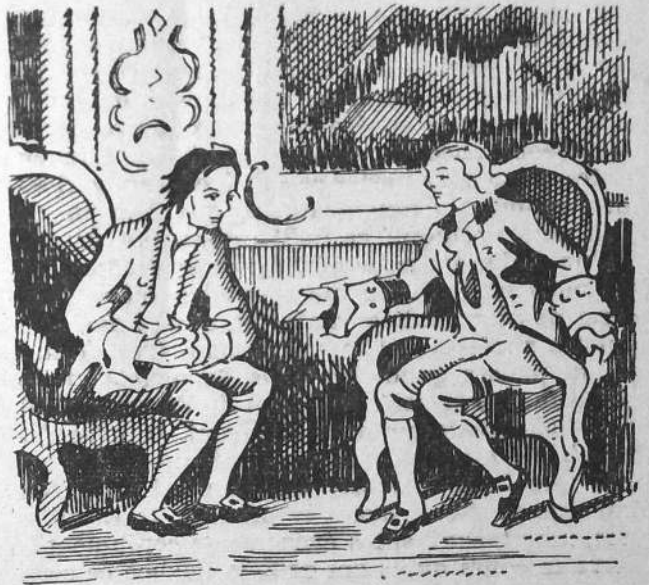
Cependant, la Constitution civile du clergé devenait chaque jour plus rigoureuse : l'Assemblée législative menait contre l'Eglise catholique une lutte de plus en plus violente. Un matin, Fanch marchait le long de la rue de la Rampe, accomplissant la tournée quotidienne qui l'obligeait à annoncer dans divers quartiers les décisions du

conseil municipal lorsque, passant devant le portail de l'hôtel des Kersulan, il jeta instinctivement les yeux vers les murs où des inscriptions soit à la craie, soit au charbon flétrissaient le départ du marquis et de son fils aîné : « A la lanterne les aristocrates ! » « A mort les nobles ! » Certains graffiti visaient particulièrement Hervé. « Quand va partir le sansonnet ? » demandait l'un. « Tous à Coblentz ! » exigeait l'autre.

La rue, à cette heure, était déserte. « Fanch ! » cria une voix bien connue ; d'une lucarne, une main lança sur la peau d'âne une pierre autour de laquelle était attaché un billet. Tout en poursuivant sa ronde, Fanch déplia la missive : « Viens me voir, ce soir, à dix heures ! Entre par la petite porte qui sera ouverte. J'ai du nouveau à t'annoncer. »

Vous pouvez penser que Fanch n'oublia pas le rendez-vous. Une fois qu'il eut franchi un seuil qu'il connaissait bien, Fanch se trouva devant la loge du portier. C'est là que Hervé l'attendait car, depuis le départ du chef de famille, il n'y avait plus de domestique dans l'hôtel et tout le domaine présentait un aspect fort négligé. « Si le citoyen Lagadec — dit Hervé d'un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué — veut bien me suivre jusqu'à l'entrée du repaire féodal que tant d'orgies aristocratiques ont souillé, nous serons peut-être plus à l'aise pour bavarder. » Prenant alors Fanch cordialement par le bras, il l'entraîna jusqu'au corps principal du bâtiment. L'ayant fait passer par le grand vestibule, il ouvrit la porte de la salle à manger.

« Mon cher Fanch — dit Hervé quand ils furent tous deux assis, côte à côte sur deux fauteuils à haut dossier près d'une longue table en chêne massif — si je t'ai demandé de venir ce soir, c'est pour te confier deux secrets, quoique ce ne soit



pas la coutume de confier des secrets à un tambour de ville. Le premier c'est qu'après mûre réflexion, j'ai résolu — tu vas me juger bien sévèrement mais tu me comprendras, j'en suis sûr — eh bien ! j'ai résolu, tout comme mon père et mon frère... de m'en aller !

— Je m'y attendais — dit Fanch — et cela me fait beaucoup de peine, mais, vraiment, la situation est devenue pour toi très difficile et puis tu n'as pas les mêmes raisons que moi de croire en la Déclaration des Droits de l'Homme qui m'apporte tout tandis qu'elle te retire tout ce que tu considérais comme ton bien.

— Fanch, nous ne nous reverrons peut-être pas d'ici longtemps ; peut-être même ne nous reverrons-nous plus jamais. Je me demande s'il ne

vaut pas mieux que ce soit jamais, car il me serait bien pénible que nous nous retrouvions un jour en adversaires après avoir ressenti ensemble sur le Champ de Mars, il y a seulement quelques mois, les mêmes espérances. Mais je crois que nous avons encore assez de confiance l'un en l'autre, pour nous parler ce soir à cœur ouvert en nous estimant d'autant mieux que chacun de nous aura accompli ce qu'il estime son devoir. Ni l'un ni l'autre nous ne faisons exactement ce que nous voulons. Tu me reproches d'être à la merci de mes ancêtres mais, toi, aussi Fanch, ce sont tes ancêtres qui te gouvernent. C'est à eux que tu penses quant les mots de peuple et de nation te font frémir. Et Fanch, je t'envie quand je te vois tressaillir ainsi. Souvent, tu m'as dit que c'était une chance pour moi que d'être né dans une famille noble. Une chance! Oui, c'en était une peut-être avant la prise de la Bastille. Mais, maintenant, si les événements continuent à suivre le cours qu'ils ont pris, la chance ce sera d'appartenir, tout au contraire, aux classes qui montent, à celles qui vont profiter du régime nouveau.

« Oui, tu me diras bien d'oublier que j'étais noble, tu me diras de continuer à suivre en ta compagnie la route de la Révolution; mais tu sais que, sincèrement, j'ai fait de mon mieux et que si je ne peux plus poursuivre, c'est que vous, — oh! pas toi, bien sûr, Fanch, — mais d'autres et qui sont nombreux, vous me traitez en aristocrate malgré tout ce que je m'efforce de penser.

« Est-ce qu'on ne t'a pas cent fois reproché de me fréquenter? Est-ce qu'on ne t'a pas répété que le meilleur des nobles ne sera jamais aussi sûr qu'un roturier? Et au fond, on a peut-être raison, puisqu'avec tout mon élan, il m'est impossible d'aller à la Révolution de toute ma per-

sonne. Tes amis ne veulent pas que je sois révolutionnaire. Il ne se passe pas de journée sans que, sous ma porte, on ne me glisse des lettres injurieuses et qui se moquent de mon voyage à Paris. D'autres fois, ce sont des nobles, des amis déjà émigrés qui me rappellent avec violence qu'ils possèdent des droits sur moi. Tiens, regarde cette petite caisse qui vient de me parvenir : c'est une jeune fille et je crois que je sais son nom, qui m'envoie cette jolie quenouille enrubannée pour me faire comprendre que je reste égoïstement dans mon manoir comme une femelle tandis que d'autres, plus courageux, se préparent, de Coblenz, à venir au secours du roi. Pour tous ces émigrés, je suis déjà un traître; pour tes amis aussi, je suis traître quoique traître à une autre cause. Il n'y a qu'un point sur lequel tout le monde soit d'accord et c'est ma trahison.

— Oui, mon pauvre Hervé — murmura Fanch en rapprochant encore sa chaise de celle de son camarade et en posant son bras sur le sien — oui, je comprends toute ta peine, j'admets très bien que tu ne veuilles pas rester ici, mais, dis, tu ne penses pas tout de même qu'un jour, tu pourrais te battre... te battre contre la Nation?

— La Nation! La Nation! — éclata Hervé — mais est-ce que je sais, moi, ce que je serai amené à faire? Est-ce que tu sais, toi, où tes amis te conduiront d'ici une semaine, d'ici un mois, d'ici un an? Quand, l'autre jour, nous étions ensemble sur le Champ de Mars à Paris, nous tous pensions à donner au peuple tout le bonheur possible sous l'indispensable patronage du roi. Or, maintenant, le roi doit, paraît-il, être tenu comme le plus grand ennemi de son peuple. L'Eglise à ce qu'on racontait, devait dans cette harmonie nationale jouer un rôle providentiel; on acclamait les prêtres et les moines qui pou-

saient leur brouette sur l'esplanade en chantant le *Ça Ira!* Maintenant, voilà qu'on a imposé au clergé une constitution civile que les trois quarts des ecclésiastiques déclarent incompatible avec leurs croyances.

— Mais pourquoi n'en veulent-ils pas? interrompit Fanch. — Dans le serment à la Constitution qui leur est demandé, il n'y a rien qui puisse choquer la foi de qui que ce soit.

— Oui, je sais que tes amis le prétendent. Mais, en vérité, chaque jour un plus grand nombre d'hommes de bonne volonté deviennent des suspects en attendant d'être traités en ennemis. Lis ce pamphlet imprimé à Bruxelles, on y parle vulgairement, haineusement de Louis XVI comme du Gros-Louis; on le menace des pires supplices et on y affirme que l'Etat Français n'a pas le moindre besoin d'un roi pour continuer à vivre. Fanch, il faut que je m'en aille. Dans quinze jours, peut-être il serait trop tard; dès maintenant, si je quitte le sol français, c'est en désobéissant à la loi. Mais comment y obéir puisque la même loi me menace si je pense à rester ici? Le jour où tu verrais ma tête au bout d'une pique, tu regretterais trop de m'avoir déconseillé de partir.»

Fanch hésitait, pris entre son affection pour son ami et son enthousiasme pour les idées révolutionnaires. « Je ne peux pas te donner tort — répondit-il, non sans une lutte intérieure. — Mais est-ce que tu ne t'effrayes pas trop vite de troubles qui sont inévitables au cours d'une immense transformation comme celle-ci? Tu avais été épouvanté aussi par les meurtres qui accompagnèrent la prise de la Bastille. Il n'en reste pas moins que la prise de la Bastille a rendu possible l'inoubliable cérémonie du Champ de Mars. L'union bientôt se refera entre bons Français.

— J'espère comme toi que cette union renaitra un jour, mais quand? Si tous deux nous sommes alors de ce monde, nous nous retrouvons, Fanch, pour reprendre ensemble le bon combat. Il n'est pas possible, j'en suis convaincu, qu'un aussi magnifique mouvement de solidarité nationale disparaisse sans laisser de traces. Mais d'ici là, que de querelles et peut-être quels torrents de sang! Et pas seulement du sang noble et du sang de prêtre. Car une fois que vous aurez exclu nobles et prêtres de la patrie, c'est entre roturiers que vous vous dévorerez. N'as-tu pas peur de cela?

— Si, j'en ai peur. Mais je crois néanmoins que la Révolution doit avoir raison contre l'ancien régime. Ce qui m'afflige aujourd'hui, ce n'est pas tellement de te voir, toi, si généreux, défaillir sur le bord de la route, c'est de penser que tu pars retrouver tous ces égoïstes qui n'ont rien compris aux ambitions du peuple et que tu risques là-bas de devenir semblable à eux, aussi impitoyable, aussi fermé aux souffrances des pauvres.

— Mais non, Fanch, et c'est peut-être là-bas, au fond, que je rendrai le plus de services, en expliquant un peu de votre idéal à ceux qui ne l'ont pas encore compris. Peut-être est-ce là-bas que je hâterai le mieux cette réconciliation nationale dont nous rêvons.

— Ah! tu veux convertir le comte d'Artois! Crains plutôt qu'il ne te convertisse toi-même! Enfin, je vois que ta résolution est prise. Mon devoir serait sans doute que je t'empêche d'aller rejoindre les ennemis de la Nation. Mais je ne veux pas te dénoncer car tu as bien des excuses. Ne me dis pas où tu vas, c'est déjà trop que je sois au courant de ton départ. Mais si une fois au loin, tu peux me faire parvenir de tes nouvelles, dis-moi ta façon de vivre, ce que tu penses et s'il nous arrive de nous rencontrer dans

'des camps adverses, gardons notre sympathie l'un pour l'autre, même si nous sommes contraints de nous traiter en ennemis.»

« J'ai en toi une confiance absolue — répliqua Hervé. — Et si je t'ai demandé de venir ce soir pour que nous nous disions adieu, ce n'est pas tant pour t'avouer ma fuite; c'est aussi pour te demander un service. Quand mon père et mon frère sont partis, ils n'ont emporté avec eux que très peu d'argent, tant ils se croyaient certains de rentrer au bout de quelques semaines dans une monarchie où toutes les émeutes auraient été énergiquement réprimées. Je ne peux pas prendre dans mes poches tout ce qui nous appartient. Dans ma ceinture, j'ai quelques milliers de livres. J'ai donc caché ce qui reste et qui représente un avoir assez considérable : tout le patrimoine de notre famille. Tu es la seule personne à qui je puisse confier la chose. Ce secret, consens-tu à l'accepter ou bien éprouves-tu pour moi un tel mépris que tu ne veuilles plus m'aider en aucune manière? »

Et comme Fanch demeurait silencieux. « Ah! Fanch! — reprit Hervé! — Je te connais assez va, pour deviner ce qui se passe dans ta caboche. Tu voudrais bien me rendre service, je le sais, mais tu te demandes si tu as le droit de le faire. Tu crains qu'un moment ne vienne où, parce que je t'aurai révélé ma cachette, tu seras devenu complice de toutes mes fautes. C'est bien cela qui t'arrête, n'est-ce pas? »

— Mais, oui, c'est bien ça, Hervé, parce qu'autrement, tu peux être sûr, mais vraiment sûr que...?

— Oui; sois tranquille, je n'ai jamais eu autant confiance en ton amitié que ce soir, et, pour te mettre tout à fait à l'aise, j'ajouterai que je m'en remets entièrement à toi pour ce que tu jugeras

bon de faire de ce trésor si tu restes seul, par hasard, à connaître son existence.

« Tout est très bien caché et, au fait, j'aurais pu ne te faire aucune révélation. Je ne te demande pas de veiller sur cette petite fortune, mais — comprends-moi — je voudrais que plus tard, quand sera venu le temps de la réconciliation, l'un ou l'autre nous puissions la retrouver. Préférerais-tu que je la jette à la mer? »

« Il peut fort bien arriver que je ne revienne jamais, pas plus que mon père ni mon frère. Je serais alors si heureux que ce soit mon bon ami Fanch qui profite de cette aubaine. Nul ne pourrait même y trouver à redire puisque ce serait un bien d'aristocrates qui reviendrait à un roturier. Allons, je t'ai convaincu, n'est-ce pas? Et maintenant, je vais te dire où j'ai enterré mon trésor; des louis, des écus, mais aussi des diamants, des lingots, des bijoux et de l'argenterie. J'ai passé plusieurs nuits à ensevelir toutes ces richesses. Ne regarde pas autour de toi; non, la cachette n'est pas ici. Trop de gens, quand je serai parti — qu'adviendra-t-il alors de notre maison? — auront l'idée d'y venir fourrer le nez. Mais à deux lieues d'ici, dans le village de Gouesnou où mon grand-père s'était fait bâtir, dans un coin isolé, un petit vide-bouteilles enclos de murs. Il réunissait là quelques amis pour des dîners de chasse; peut-être te souviens-tu qu'un jour je t'y ai emmené pour t'y montrer une collection d'œufs d'oiseaux que j'y avais réunie. Eh bien! sous la cabane où j'avais rassemblé toutes ces coquilles, j'ai disposé dans une fosse quelques sacs bien remplis qui attendent patiemment ta visite. Le jour où tu les sortiras de là, tu penseras un peu à ton vieux camarade qui aurait tant voulu refaire avec toi des pèlerinages comme ceux de la Fête de la Fédération. Alors, tu veux

bien n'est-ce pas? Je suis si content que tu ne me refuses pas ce que je te propose.

« Et maintenant, puisque nous sommes bien d'accord, — voici un plan de Gouesnou et de l'emplacement de la fosse, — il vaut mieux que nous nous séparions, car j'ai encore quelques préparatifs à achever. Depuis que je t'ai vu, je me sens plus tranquille puisque tu n'es pas en colère contre moi. Ah! si jamais nous pouvions nous revoir en ayant tous deux enfin la permission d'être bons amis! »

Avec de profonds sanglots, les deux jeunes gens s'étreignirent. « Il faut que tous les deux — dit Fanch — nous attendions avec courage le jour, — oui, tu as raison, où la nation enfin sera en ordre. Ce qui est attristant, c'est que ce soient les bons qui, comme toi, souffrent pour des fautes qu'ils n'ont pas commises. Et je ne peux rien pour toi, moi qui aurais tant voulu te savoir heureux!

« Bah! Puisque nous n'avons rien à nous reprocher! — dit Hervé en se contraignant à sourire. — Comme nous disions en allant au Champ de Mars, ça ira; Fanch, ça ira! »

LA PATRIE EN DANGER

(1792)

Plus les mois s'écoulaient et plus Fanch excusait la décision prise par Hervé de quitter le sol Français car la vie devenait bien difficile à tous ceux qui, à tort ou à raison, étaient soupçonnés de regretter l'ancien régime. Ce qu'on leur reprochait, ce n'était pas tant de comploter contre l'Etat nouveau que d'être les complices des monarchies étrangères liguées contre la communauté Française. En cette période d'intense patriotisme, patriote était l'appellation dont se paraient les révolutionnaires et c'est aussi le terme, très méprisant dans ce cas, qu'employaient les aristocrates pour désigner les contempteurs de toutes les traditions qui leur étaient chères. Toute la puissance d'affection que Fanch avait jusqu'alors consacrée à son ami, il la tourna, pendant l'année 1792, vers le visage de la Nation, car il n'y a pas d'époques dans l'histoire de France où le culte de la patrie ait flambé avec une pareille intensité dans les âmes. Jusqu'à la Révolution, l'attachement à la personne du souverain avait dissimulé aux Français la splendeur de cette autre personne : la France. Après la tentative de fuite de Varennes, on comprit tout ce qui pouvait entrer de magnificence dans cette passion toute neuve : le dévouement à

la patrie. Sous l'image du souverain qui, chaque jour, va s'effaçant, l'image du souverain éternel, la Nation française apparaît de plus en plus éclatante. Les Français connaissent alors la sensation d'une découverte, l'ivresse d'un premier amour.

Auparavant, dans les diverses guerres soutenues contre d'autres puissances, il n'était pas souvent question de ce nom : la France; c'était pour le roi, suzerain de tous les Français, qu'on livrait bataille, quelle que fût la classe à laquelle on appartenait. Ce respect pour le roi, dernier vestige du sentiment féodal, s'atténua vite quand le monarque, cantonné désormais dans des fonctions devenues sans apparat, fut placé par l'Assemblée sous la surveillance ombrageuse de la Nation. Puis les révolutionnaires en arrivèrent à se demander si le concept de royauté, quelque réduite que soit la place concédée à la monarchie, n'est pas inconciliable avec le concept de liberté populaire.

La lutte d'ailleurs n'était plus seulement engagée par la nation contre son roi, mais contre tous les rois, en général, qui avec l'appui des émigrés, menaçaient d'envahir le territoire afin d'y rétablir Louis XVI dans l'intégralité de son pouvoir. Malgré de graves troubles intérieurs, malgré le terrifiant danger d'une attaque de toutes les frontières à la fois par des armées redoutables, le peuple entier s'appêta à résister et à vaincre avec une extraordinaire allégresse.

Fanch dont la bouillante jeunesse était fière de participer aux ébrouements d'un peuple fraîchement émancipé, Fanch avait été, à plusieurs reprises, bourrelé par le remords de ne pas s'être encore engagé au service de la patrie. Plusieurs fois, il s'était efforcé de faire miroiter aux yeux du sonneur de cloches l'avantage qu'aurait son

fil à toucher une brillante solde de volontaire. Mais le père Lagadec ne se laissait pas aisément convaincre. Très conservateur de sa nature, il ne donnait pas du tout dans les idées du jour. « Tout ça — répondait-il en branlant sa tête ridée d'un rouge vernissé et qui semblait sortir du four — tout ça, ce sont des boniments de gens des villes. Moi, je suis un vieux paysan et toutes tes histoires ne m'inspirent pas confiance. Si le gouvernement t'appelle pour aller à la guerre, il faudra bien que tu y ailles et tu feras alors ce que tes chefs te commanderont. Mais ne va pas, alors que rien ne t'y oblige, te mêler d'affaires qui ne pourront te rapporter que des blessures, ou un enterrement. Et puis toutes tes révolutions ne vont guère. Quel besoin avons-nous de nous battre contre tout le monde? Que tes révolutionnaires embêtent les nobles, passe encore; mais pourquoi se mêlent-ils de régenter la religion qui ne regarde que le Bon Dieu et pourquoi dérangent-ils les messieurs prêtres en les empêchant de dire leur messe comme ils l'ont toujours dite? »

Le fossé se creusait en effet de plus en plus profond entre l'esprit des campagnes et celui des villes ou des gros bourgs, les paysans, plus attachés à leurs habitudes et à leur foi, ne voulant accepter de la Révolution, ni l'obligation au service militaire (qui les entraînerait dans des pays dont ils ne connaîtraient pas la langue) ni les lois dirigées contre leur catholicisme traditionnel. Fanch laissa donc passer, à contre-cœur, les grands enrôlements, valables pour une année, de 1791. Mais en 1792, la situation militaire devint si grave dans le Nord que Fanch dont beaucoup de camarades étaient déjà partis aux armées, comprit qu'il ne lui était pas possible de tergiverser plus longtemps. Malgré tout leur entraînement, les premières troupes révolutionnaires n'avaient

pas tenu tête au choc de soldats professionnels qui avaient l'expérience des batailles. Sur plusieurs points, les régiments, se croyant trompés par des espions, s'étaient débandés au cri de « Trahison ! » Le général Luckner qui commandait en Belgique, n'ayant que peu de confiance dans ses troupes inexpérimentées, avait brusquement ordonné la retraite de toute son armée sous les murs de Lille.

Comme tambour municipal, Fanch avait lu, à pleine voix, les appels de l'Assemblée législative proclamant que « la patrie était en danger ». « Des troupes nombreuses — disaient ces appels — s'avancent vers nos frontières. Tous ceux qui ont en horreur la liberté, s'arment contre notre Constitution. Citoyens, la Patrie est en danger ! Que ceux qui vont obtenir l'honneur de marcher les premiers pour défendre ce qu'ils ont de plus cher, se souviennent qu'ils sont toujours Français et libres. Que leurs concitoyens maintiennent dans leurs foyers la sûreté des personnes et des propriétés; que les magistrats et le peuple veillent attentivement et que tous, dans un courage calme, attribut de la véritable force, attendent pour agir le signal de la Loi et la Patrie sera sauvée ! »

Ces phrases enflammées, il ne les lisait point parfois sans une certaine gêne, se demandant jusqu'à quel point il avait le droit d'exhorter ainsi au départ des jeunes gens de son âge alors qu'il ne s'était pas encore résolu à s'enrôler. Dans le cercle qui l'entourait, il lui arrivait de rencontrer les regards narquois d'un ancien élève de l'école des Frères portant le costume de Garde National, ou même d'apercevoir un de ses meilleurs amis sous l'uniforme bleu de roi d'un jeune soldat revenant de l'exercice. Il n'était pas moins humilié lorsque passaient près de lui des

vieillards traînant derrière eux de vieux canons rouillés qu'ils allaient disposer dans les forts de la côte pour la protéger contre une invasion toujours possible des Anglais.

L'Etat faisait en effet appel à la bonne volonté de tous; il n'avait pas d'outils à fournir pour la remise en état d'un vieux matériel jusqu'alors considéré comme hors d'usage. Mais l'un apportait une solive, l'autre une barre de fer, un autre un paquet de clous; avec une émouvante patience, des femmes aidées par leurs enfants polissaient les culasses et les gueules des couleuvrines. « Si tout le peuple s'y met — disait-on — comment les tyrans pourront-ils lui résister ? Bientôt d'ailleurs, ce seront tous les peuples qui, dans tous les pays, se joindront à nous pour renverser leurs maîtres. »

« Je m'engagerai — se promit Fanch — le jour d'une Fête de la Patrie. » Il avait été en effet décidé qu'en certains jours particulièrement fixés, des cérémonies grandioses marqueraient les promesses d'engagement. Dès l'aube, un de ces jours-là, on vit défiler par paroisses dans la rue de Siam et dans la Grande Rue des groupes de paysans à longs cheveux balançant leurs pen-baz à leurs poignets; ces groupes étaient précédés de joueurs de binious et de bombardes, l'un des instruments reprenant l'air lorsque l'autre l'abandonne; d'autres groupes avaient à leur tête un joueur de vielle; d'autres avaient un ménétrier. Il en était qui, avant de venir, s'étaient emparé avec ou sans l'assentiment du recteur de la bannière de leur église et c'est sur des airs de cantique qu'ils scandaient en leur langage celte, l'assurance de leur fidélité à la nation.

Sur les places, des cabaretiers avaient disposé des bancs devant de longues tables posées sur des tréteaux, là, les paroisses un moment dénouées

se reformaient autour des pichets de cidre et de gwin-ardant. Les chants reprenaient en interminables mélodies; il arrivait même que, assoupi par la fatigue et l'eau-de-vie, un isolé se crût à un pardon où il serait venu « faire vœu » et qu'il reprît les paroles religieuses du poème original



sur lequel des aèdes locaux avaient, pour la circonstance, brodé des couplets révolutionnaires. De temps en temps, un des campagnards sortait de son bissac un morceau de pain ou une galette de blé noir qu'il mâchait avec persévérance, les yeux fixés vers l'avenir imprécis et les régions mystérieuses où l'entraînerait la signature — souvent la croix — qu'il allait poser sur un par-chemin.

A quelques pas des cabarets avaient été

dressées des estrades ornées d'oriflammes aux couleurs voyantes et de banderoles portant des inscriptions en lettres capitales : « La Nation et le Roi ». « La Patrie en danger ». « Le Pays et la Loi ». Une table couverte d'un large tapis rouge supportait les registres où les noms des volontaires étaient recueillis. Derrière la table, sur des tambours de forme oblongue, des officiers étaient assis, la ceinture tricolore autour des reins, et coiffés de tricornes aux larges plumes; leurs sabres étaient larges et recourbés et leurs bottes noires contrastaient avec la blancheur de leurs pantalons collants.

En avant de l'estrade, des piques surmontées de bonnets phrygiens avaient été fichées en terre, de façon à former une sorte de péristyle austère conduisant à l'autel du Devoir. Toutes les minutes, pour ajouter à la solennité des décisions prises, les canons tonnaient sur les navires en rade.

C'est la première signature que donnait Fanch et elle impliquait de lourdes responsabilités. Aussi le jeune homme eut-il la sensation d'accomplir un geste décisif et de pénétrer dans une autre existence quand il eut gravi les trois marches et que, enlevant son bonnet, il eut regardé les sourcils broussailleux du général assis en face de lui.

« Merci, citoyen, d'avoir répondu à l'appel de la nation — dit le général à la pesante moustache brune. — Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans, répondit Fanch.

— Dix-sept ans ? Tu es bien vigoureux pour un garçon aussi jeune. Et que fais-tu de ton métier ?

— Tambour de la municipalité de Brest.

— Tambour ! dit le général en tournant son visage soudainement éclairé de satisfaction vers le commandant, son voisin. Mais c'est là une ex-

cellente recrue. On me signalait encore ce matin que la marine et l'armée ont un urgent besoin de tambours. A propos, puisque tu es Brestois, tu n'as sûrement pas peur de la mer. Et tu sais nager?

— Ah! pour ça oui et j'ai souvent été à la pêche dans la rade.

— De mieux en mieux. Je ne sais pas encore ce qu'on fera de toi, mais je suis sûr que ce sera quelque chose de bien. Que ce soit sur terre ou sur mer, à partir de maintenant, tu es comme nous tous, n'est-ce pas? tu iras où la nation réclamera tes services.

— Oui, citoyen.

— Dis : citoyen-général! Tu le seras peut-être un jour aussi citoyen-général, car, maintenant que l'armée n'est plus entre les mains de ces bougres d'aristocrates n'importe quel soldat peut parvenir aux grades les plus élevés s'il fait son devoir. Tu es malheureusement un peu petit pour être tambour-major. Sans cela, je te voyais déjà d'ici quelques années la canne à la main et faisant splendidement manœuvrer tes gaillards. Mais rien ne t'empêche d'ici là de troquer ton tambour contre un fusil ou contre un sabre. Pour le moment, la nation te demande d'être tambour.

« Sergent! — poursuivit-il, en interpellant un sous-officier debout au bas des marches. — Je viens de voir un de mes tambours-majors entrer dans le cabaret d'en face. (Il faut bien que les tambours-majors aillent se donner de temps en temps un peu de nerf.) Tu lui diras qu'il conduise ce jeune tambour à la caserne et qu'il s'occupe de son habillement. Car c'est bien ta chance, Lagadec, les tambours sont les soldats les mieux habillés de la nation. »

Une minute plus tard, Fanch vit sortir du ca-

baret le sergent accompagné d'un géant chamarré qui essuyait sa moustache rousse du revers de sa main. Fanch n'avait jamais contemplé d'aussi près un tambour-major et il demeura un instant comme ébloui. Alors qu'en effet les vêtements des soldats ne se recommandaient pas par leur élégance, — il n'existait pas de drap réglementaire et les soldats d'un même régiment recevaient souvent des costumes très divers, — toutes les unités se faisaient un point d'honneur de posséder le tambour-major le plus somptueux; ainsi chaque village tient à ce que son clocher soit plus beau que les clochers d'alentour. Sa tenue était certes autrement impressionnante que celle même de son général; le chapeau plus galonné d'or était encore plus empanaché, la culotte jaune serin plongeait dans des bottes à retroussis, un baudrier aux multiples dorures et qui soutenait un grand sabre traversait sa poitrine comme un fleuve de feu. Il portait un habit bleu à vastes revers. Ses cheveux, s'achevant en une queue élégante, étaient agrémentés de cadettes. On se demandait combien de temps il lui fallait chaque matin pour préparer sa sortie. Avec cela, le meilleur garçon du monde et très simple malgré tous les reflets dont il était environné.

Avec Fanch qui se sentait tout petit à son côté, le tambour major se dirigea vers la caserne du Château et, chemin faisant, il s'enquêrait de l'expérience musicale de son nouveau tapin. Dès qu'on fut arrivé à la salle des répétitions, il saisit une des caisses brillantes suspendues au mur blanc de chaux et il prêta l'oreille aux exercices du jeune garçon.

« Bien! Très bien même — approuva-t-il. — On voit que tu as la cadence dans le sang. — C'est une bonne fortune pour toi que d'être né au

son des cloches. Tout ce que je te reproche, c'est d'avoir quelque chose d'un peu trop mou dans ton rythme. Certainement, tu joues très bien du tambour. Trop bien même, puisque tu joues comme un évêque. Dans la charge, il te faudra un peu plus de fougue, un filet de vinaigre, une pincée de poivre, un crépitement de tonnerre! Tu n'as pas l'air assez méchant lorsque tu tapes. Je vais te montrer, moi, comment on y va.»

Alors, se tordant la bouche d'une horrible grimace, le géant commença féroce à malaxer la peau d'âne sous ses baguettes et il semblait que, subitement, la grande salle nue se fût transformée en champ de carnage et qu'on entendit les cris de douleur des blessés, les rugissements de fureur des assaillants. «Voilà! — dit-il avec une modestie affectée en reposant la caisse et en lissant ses moustaches. — Evidemment, ma manière manque un peu d'eau bénite et je ne te reproche point de ne pas savoir encore tout cela. Je ne te souhaite même pas d'être un jour capable de jouer une charge pareille. Ça ne s'apprend que par des années de souffrance et quand on est à moitié fou, à force de voir des ventres ouverts et des cerveaux en marmelade!»

Puis, le conduisant chez le tailleur : «Tu vas — recommanda-t-il — essayer à ce tambour un costume qui lui fasse honneur, car il va devenir le moniteur de mes autres tapins. Il joue de la caisse comme père et mère et c'est un garçon qui ira loin si les Kaiserlicks ne le mangent pas en route.» Quelques instants plus tard, notre Fanch était vêtu d'un magnifique habit de drap bleu avec galon à la livrée du roi, comme on disait encore et il ne pouvait se lasser de contempler ses manches qui, elles, étaient bordées de sept bandes du même galon. Sur sa tête, le tailleur posa un haut bonnet cylindrique qu'il

inclina sur le côté, en se reculant un peu pour juger de l'effet. «N'oublie jamais — dit le tambour-major, — que débiter dans l'armée comme tambour, c'est une des plus hautes dignités qu'il soit permis à un jeune homme d'ambitionner. Souvent, il arrive à un simple tambour d'être envoyé devant une ville assiégée pour l'inviter à se rendre et si elle capitule, ce n'est pas à un général qu'elle s'est rendue, mais bien à ce simple tambour.»

Lorsqu'à la sortie de la caserne, Fanch rentra chez son père pour lui faire voir ainsi qu'à tous ses frères, le bel uniforme dont il était revêtu, le sonneur de cloches lui-même fut ému par toutes les dorures dont son aîné resplendissait. Secrètement, il avait toujours souffert de ce que le métier de sonneur de cloches ne comportait point d'uniforme et, quoiqu'il lui en coûtât de voir son fils partir aux armées, le fait qu'il fût chargé d'y faire retentir des cadences et qu'il y fût à ce titre superbement vêtu, atténuait considérablement son mécontentement. «C'est un bien trop bel habit — bougonna-t-il — pour un gamin aussi peu soigneux que toi. Tu portes presque autant d'ornements qu'un archiprêtre sur sa dalmatique. Nous vivons, je crois, dans un monde à l'envers et ce ne sont pas les fous de l'Assemblée législative qui vont le remettre à l'endroit.» Mais les frères de Fanch promenaient leurs doigts sur lui comme ils auraient fait sur un reliquaire.

LA PRISE DE FOUESNANT (1792)

Fanch étrenna vite dans le sang et la guerre civile les beaux galons de son uniforme. Dès le lendemain du jour où il avait signé son engagement, il fut pris à part dans la cour de la caserne par le tambour-major, tout aussi pimpant que la veille. « Décidément, — lui dit l'élégant briscard que toute la garnison connaissait sous le surnom de Lafleur auquel il répondait volontiers, — nous traversons des temps bien étranges où l'on n'a même plus le loisir d'enseigner leur métier aux clampins qui vous passent entre les mains. Je voulais aujourd'hui t'apprendre quelques ruses de la profession de tambour et te communiquer aussi, à toi qui n'as jamais été à la bataille, une ou deux recettes qui te permettraient de ne pas avoir trop peur, la première fois. Seulement, les gens sont tellement pressés aujourd'hui qu'il faut tout de suite envoyer les soldats au feu avant qu'on ait eu le temps de leur indiquer seulement comment tenir leur caisse pendant le combat pour éviter que leur peau d'âne ne soit crevée par les balles. En ce qui te concerne, je ne me tracasse pas trop parce que tu es assez dégourdi pour un garçon qui n'a connu jusqu'ici que la vie civile. Et puis, après tout, ça ne va proba-

blement pas être un engagement bien sérieux que cette escarmouche à laquelle tu es convié puisqu'il n'y aura de vrais militaires ni d'un côté ni de l'autre. Enfin, voici ce dont il s'agit. La garde nationale m'a demandé un tambour car elle doit effectuer une petite opération du côté de Foesnant. J'aurais bien envoyé un autre gaillard à ta place mais je n'en ai pas un qui sache battre proprement la charge et les sommations. Oh! je te le répète, je ne crois pas que ce soit une opération bien dangereuse mais j'aime mieux te prévenir que ce ne sera pas du travail très agréable puisque pour la première fois, — mais nous serons souvent dans le même pétrin, je le crains fort, — tu vas trouver en face de toi des rebelles comme on dit, c'est-à-dire des fortes têtes qui ont leurs opinions personnelles et qui ne veulent pas se soumettre à la loi. Des paysans qui refusent de recevoir des prêtres qu'on leur envoie et qui préfèrent ceux qu'ils avaient auparavant. Nous, leurs préférences ne nous regardent pas. Nous sommes les soldats de la Loi et de la Nation, mais c'est bien ennuyeux, pour des sottises, d'avoir à tuer des Français comme nous, tout comme il est bien déplaisant de se faire estropier par eux, sous prétexte qu'ils ont sur la Constitution civile du clergé des idées que je ne tiens même pas à connaître. Enfin, ça serait trop beau si on ne nous proposait jamais que des corvées qui nous amusent.

« Il se peut d'ailleurs que le compte de ces rebelles soit vite réglé. Mais la garde nationale de Brest ne va pas te lâcher comme cela. Elle veut t'emmener ensuite du côté de la Champagne où doivent se réunir tous les volontaires qui s'opposeront à l'invasion si les armées des tyrans par hasard perçaient dans cette région. Mais j'ai idée, d'après ce que j'entends raconter, qu'il se

passera un bout de temps avant que vous n'arriviez dans ce camp de Champagne. J'étais l'autre soir au cabaret avec plusieurs officiers de gardes-nationaux et il n'y aurait rien de surprenant à ce que les Parisiens comptent sur les Brestoïses à leur passage à Paris pour secouer un peu les puces du roi qui persiste à faire la mauvaise tête et qui pourrait bien, à ce qu'on assure, être de mèche avec les tyrans. Depuis qu'à la Fête du 14 Juillet 90 les gens de Paris ont vu de près les Fédérés de Bretagne, ils sont convaincus qu'ils ne peuvent rien faire sans leur aide.

« De toutes façons, tu vas mener une vie assez aventureuse pendant quelques semaines. Pas plus, je pense, car j'ai bien assuré à mon collègue de la garde-nationale que je ne te donnais pas à lui, mais que je te prêtai, et il m'a bien promis qu'il te renverrait d'ici moins de deux mois à notre régiment. Ils n'ont qu'à former des tambours eux-mêmes s'ils en veulent ! Quand tu reviendras, je suis sûr que tu seras aguerri et que tu en auras déjà battu, bien des rassemblements sur ta caisse. Veux-tu aller dire au revoir à ton père avant de partir ?

— Ma foi, citoyen, — dit Fanch un peu embarrassé, en même temps que très étonné de se sentir brusquement devenu un personnage important que les commandants se disputaient, — j'aimerais bien dire au revoir à mon père mais je ne voudrais pas m'entretenir avec lui de mon voyage à Fouesnant. Il est sacristain et quand je lui parle Nation, il me répond Eglise. Presque tous les prêtres qu'il connaît ont refusé de prêter serment à la Constitution. Alors, si je vais lui expliquer que je pars pour Fouesnant avec la ferme intention de tout régler là-bas d'un petit air de tambour, il se pourrait que nous ne nous trouvions pas en accord parfait, comme on dit en musique.

Il vaut mieux, je pense, que j'aille le voir après qu'avant.

— Tu as raison, petit. Puisqu'il a été décidé que l'affaire de Fouesnant doit être traitée par les armes, les civils n'ont pas à y mettre le nez. Ton père est ton père mais c'est aussi un civil et comme civil, il doit comprendre qu'il y aura dorénavant des secrets entre ton tambour et toi. Je suis content de toi, mon garçon ; en moins d'une journée le métier t'est déjà entré dans la peau. »

Sur ce, Fanch alla rejoindre les gardes-nationaux qui, dans la cour du château commençaient à se réunir. Parmi eux, il reconnut bien des Brestoïses qu'il avait l'habitude de voir en costumes civils. Un peu gênés encore dans leurs uniformes, ils se consultaient amicalement entre eux sur la meilleure façon de porter leur sabre ou leur giberne. Plusieurs qui étaient commerçants avaient eu des rapports avec le jeune tambour de ville ou son père le sacristain. Et, dans ce milieu où la discipline était loin d'être aussi stricte que dans l'armée régulière, Fanch, qui avait joyeux caractère, eut la sensation reconfortante que, s'il allait procéder à une besogne assez désagréable, ce serait tout au moins en compagnie d'amis de longue date.

Jusqu'à Quimper ce fut une agréable randonnée ; le temps était beau et les langues marchaient bon train. Sur le bord des routes, les gens des villages qui regardaient passer la colonne étaient souvent hélés par les gardes nationaux, heureux de retrouver soit un parent soit une connaissance parmi les curieux. Mais à mesure qu'on se rapprochait de Fouesnant, bien que la campagne fût très grasse et très riante, les commentaires devenaient plus hésitants et prenaient une tournure stratégique. C'est qu'on avait

distribué les munitions, organisé des avant-gardes et des flanc-gardes; plusieurs, les sourcils froncés, tentaient de se remémorer la façon de déchirer la cartouche et de l'introduire correctement dans le fusil. A un quart de lieue du bourg, la troupe dont Fanch faisait partie reçut l'ordre de s'arrêter. Un ou deux coups de feu entendus au loin avaient, en effet, indiqué que les éclaireurs étaient en contact avec des adversaires. Le colonel, un marchand de vin de la Grand'Rue, qui, naguère, avait servi quelques mois dans la maréchaussée et y avait acquis avec un vocabulaire militaire, un certain sens du commandement, appela à lui les officiers et leur ordonna de répartir leurs hommes en groupes de tirailleurs qui procéderaient à l'investissement de la petite ville en se glissant à travers les vergers. Puis, faisant avancer le long de la colonne un canon qui, depuis Quimper, suivait la troupe, il commanda aux artilleurs d'installer la pièce à l'entrée du pays et de tirer à blanc une première salve qui permettrait de connaître les intentions des défenseurs de la place.

Certains de ceux-là apparaissaient déjà : paysans à grands chapeaux, armés de fusils de chasse. L'un d'eux, se détachant sur la route en avant de la première maison et posant ostensiblement son arme sur la chaussée fit comprendre par de grands gestes qu'il aimerait entrer en relations avec les assaillants. Sur quoi, un capitaine, accompagné de Fanch, le tambour au côté, se porta, lui aussi, en avant pour répondre à cette invitation.

« Les hommes du village — martela le délégué de la paroisse avec un dur accent breton — m'envoient pour vous dire que nous ne voulons pas du nouveau curé que vous nous avez envoyé. Notre curé à nous, c'est celui que nous avons

depuis dix ans. L'autre n'est pas un vrai prêtre et nous préférons mourir que de le recevoir ici.

— Citoyen, déclara à son tour le capitaine — et il parla en breton pour donner plus de poids à ses paroles — je suis Breton et chrétien, comme toi, mais les patriotes du Finistère ne peuvent pas admettre que Fouesnant ait pour curé un homme qui a refusé le serment de fidélité à la Constitution. Nous ordonnons à la commune de Fouesnant de ne plus reconnaître pour son receveur un révolté qui est le suppôt des ennemis de la liberté. Le tambour qui nous accompagne va, trois fois de suite, battre les sommations. Si, au troisième roulement, vous n'avez pas décidé de rester du parti des amis du peuple, nous traiterons en rebelle la commune de Fouesnant et nous ouvrirons le feu! »

La voix du capitaine tremblait comme avait tremblé celle du paysan; dans aucune des deux déclarations, il n'entraît une parcelle de haine contre l'adversaire; chacun des orateurs exposait avec simplicité le rude devoir que sa conscience lui imposait.

« Tambour — dit le capitaine — bats les trois sommations ». Et Fanch, se rendant compte qu'il accomplissait lui aussi un rite solennel et inéluctable, fit lentement entendre le grondement de sa première sommation. En face, les paysans sortis de leurs corps de garde, apparaissaient sur la route, le fusil au pied, contemplant ce spectacle inaccoutumé. Mais l'idée ne leur venait pas de conclure un compromis avec les patriotes venus pour les soumettre. Leur résolution avait été longuement mûrie comme celle des gardes nationaux venus de Brest, mais on se battait à la loyale. Personne ne tirerait un coup de feu ni ne craignait qu'il en fût tiré un tant que tout le cérémonial ne serait pas accompli. « Il joue bien du

tambour, le petit! » dit un des paysans avec sympathie. « Et il a un bel uniforme », ajouta un plus jeune.

« Seconde sommation », — annonça le capitaine et Fanch, au nom de la nation, scanda son second appel. Puis ce fut la troisième sommation que Fanch chercha à rendre plus pressante. Mais quelques villageois déjà étaient partis rejoindre leurs postes de combat dans les maisons.

« Si, d'ici cinq minutes — cria le capitaine avec émotion — vous n'avez pas hissé le drapeau blanc, nous serons obligés d'ouvrir le feu. » Et vers le chef des paysans il étendit la main d'un geste amical d'adieu; à quoi l'insurgé répondit d'un autre geste, avec un sourire grave. Puis suivi par son tambour, le capitaine rentra sans hâte dans les rangs.

Debout auprès des canonniers de la pièce le colonel regardait sa montre. « La dernière sommation a eu lieu à 3 heures moins 7. On peut bien donner encore deux minutes de grâce à ces braves gens de Fouesnant. » Il parlait sans aucune ironie car il avait plus d'une fois acheté des bestiaux dans le bourg et il réfléchissait que parmi les morts, il retrouverait sans doute dans la soirée des visages qui lui étaient familiers. A trois heures, le chef de pièce tira le premier boulet. Une maison en torchis s'écroula dans un nuage de poussière. Des coups de fusil alors partirent des embrasures à l'entrée du village. Un crépitement continu courut sur toute la ligne des patriotes qui maintenant encerclaient l'agglomération. Fanch, un peu en retrait, regardait avec curiosité le début de ce combat. Parfois il entendait une balle siffler à ses oreilles, ou bien, sans autre bruit, des branches d'arbre déchiquetées tombaient près de lui. En poussant un grognement ou un gémissement, quelques



soldats s'affaissaient. C'est toujours de la même maison, un bâtiment trapu aux murs de pierre, que partaient régulièrement les coups les plus sûrs des défenseurs. Mais les Fouesnantais n'avaient pas d'artillerie. Quelques boulets eurent vite raison de ce réduit. Des décombres, jaillirent des cris de douleur. Il était maintenant

trois heures et demie : le moment que le colonel avait fixé pour l'assaut.

« Viens derrière moi, petit, — dit-il à Fanch — et la charge! » Fanch se revit à la caserne auprès du tambour-major. Tout son jeune visage se contracta de la farouche grimace qu'il avait vue alors sur la figure de son chef. Et, pendant que les gardes nationaux, la baïonnette au bout du fusil, s'élançaient dans la rue principale du village au milieu de la fumée et du bruit des balles, il frappait sans arrêt sur sa peau d'âne, lui seul non-combattant parmi tous ces corps à corps où personne ne s'occupait de Fanch tant chacun avait de coups à donner ou à parer, tout en avançant.

Oh! ce fut assez rapidement fait car, si les Fouesnantais étaient braves, ils étaient peu nombreux et c'est aux diverses entrées du bourg que s'était concentrée toute la défense, l'assaut ayant été donné en même temps à toutes les issues et une pièce de canon ayant été braquée sur chacune des rues. Des prisonniers valides, il n'y en eut pas mais une centaine de blessés et cinquante morts. Dans l'église de Fouesnant, les gardes nationaux étendaient les cadavres et dans une grange voisine, ils abritaient les grands blessés tandis que, contre le muret du cimetière se groupaient les blessés légers. Entre vainqueurs et vaincus, les relations étaient étrangement correctes et distantes, plus qu'elles ne le sont d'ordinaire entre combattants. C'est que, de part et d'autre, on était des civils et aussi que, sans bien pouvoir se l'expliquer à eux-mêmes, tous avaient la sensation qu'il s'agissait de fixer ce jour-là les rites des luttes futures entre rebelles et « patauds ».

Des échauffourées de ce genre, en devenant habituelles, allaient être bientôt des prétextes à

pillages, à beuveries et souvent même à cruautés très perverses. Aujourd'hui, quoiqu'il fit très chaud, aucun des gardes nationaux ne parlait de visiter les caves. Aux puits, ils allaient chercher de grands seaux d'eau pour se désaltérer et faire boire les blessés. Mais ceux-ci, désireux de tenir leur rôle avec dignité, et peut-être aussi parce que l'eau ne leur plaisait guère, se concertèrent à voix basse. « Nous ne vous avons pas invités à venir — dit le chef de la résistance qui portait maintenant le bras droit en écharpe — mais il ne faut tout de même pas que vous quittiez Fouesnant sans avoir goûté notre cidre. Allez donc emplir quelques pichets dans les caves d'en face. » Les soldats ne se firent pas prier et le muret du cimetière se transforma bientôt en comptoir d'auberge, devant lequel on discuta des divers crus du Finistère comme des bonnes et des mauvaises récoltes de pommes.

« Je n'aurais jamais cru — déclara le colonel en tamponnant une large estafilade de sabre qu'il avait reçue au visage — je n'aurais jamais cru qu'il y avait autant d'aristocrates à Fouesnant.

— Aristocrates! répondit un des hommes en haussant les épaules. Vous savez bien que ce n'est pas pour les aristocrates que nous nous battons. Mais nous ne voulons pas que ce soient les gens de Paris ni même de Quimper qui nous choisissent notre curé. Vous devez être satisfaits maintenant, vous nous l'avez tué, notre recteur, il est là, avec les autres sur les dalles de l'église. Le mécréant que vous avez désigné pour prendre sa place gagnera son traitement sans grande peine puisqu'il n'aura plus de paroissiens. »

« Que voulez-vous? La Loi, c'est la Loi! » répliquaient les gardes nationaux avec gêne. La loi aussi voulait que les blessés fussent conduits à la prison de Quimper. On réquisitionna donc toutes

les voitures qu'on put trouver dans le bourg et on y jucha tous les blessés légers.

Assis sur un seuil, près de son tambour, Fanch, la tête vide, regardait cette désolation, ce village prospère qu'on allait vider de ses hommes et qui deviendrait un désert. Voilà donc à quoi aboutissait tout l'enthousiasme de la Fête de la Fédération. Mais pourquoi donc aussi ces prêtres refusaient-ils le serment à la nation? Et dans les clubs de Brest, les orateurs ne répétaient-ils point que les Anglais se tenaient prêts avec l'aide des curés réfractaires à débarquer sur les côtes des forces qui rétabliraient les abus d'autrefois?

« Ah! je ne pensais plus — grommela le colonel — que je dois aussi réquisitionner un cheval pour ce gamin. Car tu sais monter à cheval, sans doute, puisque tu es léonard? »

— Oui, citoyen-colonel, dit Fanch. Il m'est souvent arrivé de monter sur des chevaux pour les mener à l'abreuvoir.

— Eh bien! on t'a dit, n'est-ce pas, qu'une fois cette affaire-ci achevée, on aurait besoin de toi à Paris pour accompagner la délégation brestoïse qui doit rencontrer là-bas la délégation des Marseillais à la fin de ce mois de Juillet. Il faut faire vite, car un détachement est déjà en route depuis quelques jours. Tu prendras un cheval pour le rattraper. Sans trop te presser cependant parce que tu as eu aujourd'hui une triste besogne, mais ça te changera les idées de voir d'autres paysages. L'important, c'est que tu aies rejoint les camarades quand ils entreront dans Paris. Tiens, mets donc dans ta musette ce paquet d'assignats pour tes dépenses de voyage puisque tu as droit, comme si tu étais un dragon, à trois livres par jour pour couvrir tes frais et ceux de ta monture. Tu as de la chance, car les gardes nationaux de la délégation ne recevront chacun que

cinq sous par lieue et une indemnité de vingt sous par jour pendant leur séjour dans la capitale. Je suis sûr d'ailleurs qu'avec une gentille fri-mousse comme la tienne, tu n'auras rien à déboursier dans beaucoup de villages et que tu seras un richard à ton arrivée à la caserne des Cordeliers. Car — j'oubliais de te le dire — si, pour une raison ou pour une autre, tu ne rejoignais pas les gardes nationaux d'ici Paris, c'est à cette caserne que tu devras te présenter. Au revoir, petit, et je te souhaite de ne pas voir plus de sang couler encore à Paris que tu n'en as vu à Fouesnant. Mais qu'y faire? Une nation, c'est une omelette qu'on ne fait pas sans casser d'œufs. Et de bons œufs encore, peut-être les meilleurs! Sergent! si tu n'as rien de plus urgent à faire, trouve un cheval pour ce garçon, avec la selle, les étriers et tout le tremblement. Pas une trop vieille bête, hein? Mais pas un cheval trop fringant, non plus. Adieu, petit, et vive la Nation! »

LE 10 AOUT 1792
ET LA CHUTE DE LA ROYAUTÉ

Au trot de son cheval, Fanch s'en va maintenant à travers la Bretagne, oubliant déjà l'atroce combat de Fouesnant et savourant, avec la joie présente, l'attrait de la prochaine aventure. Être un tambour, c'est déjà très bien. Un tambour en mission spéciale, c'est encore plus flatteur, et que cette mission spéciale s'exerce sur le dos d'un cheval, particulièrement réquisitionné à son intention, voilà qui lui est par-dessus tout agréable. Où va maintenant le conduire son destin? De l'expédition dans laquelle il se trouve engagé, il a entendu discuter par les gardes nationaux. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'enlever au roi Louis XVI les derniers vestiges d'autorité qu'il conserve encore, de lui retirer son droit de veto. Ne le surnomme-t-on pas sarcastiquement « Monsieur Veto? » Ce droit de Veto, il vient maladroitement de s'en servir pour s'opposer à l'établissement d'un camp en Champagne où les gardes nationaux des provinces se réuniraient pour résister à l'invasion toujours menaçante et aussi pour prendre, le cas échéant, la défense de l'Assemblée contre le roi. Louis XVI a accompli là un geste bien inutile puisque, de tous les points du territoire, des détachements de gardes nationaux s'acheminent actuellement vers Paris, en dépit

des interdictions royales. Le district brestois, avant d'expédier ses troupes a même voté une motion proposant que soit adjoint au roi un conseil de régence qui prendra à sa place toutes les décisions importantes puisque le monarque s'est montré incapable d'interpréter les volontés du pays. Un reste de déférence a empêché les Brestois d'employer le mot de déchéance, mais l'idée est dans l'air et c'est bien un mouvement insurrectionnel qui se prépare ainsi ouvertement contre l'autorité du souverain.

C'est que les circonstances ne permettent pas les raffinements de politesse. Des armées gigantesques sont aux portes d'une France divisée; le roi, au lieu de s'identifier à la nation, comme on l'a d'abord espéré, s'obstine à sourire à tous ceux qui, du dehors, conspirent contre la patrie.

Le cheval est docile et le temps est beau. Quand, dans un village, Fanch s'arrête pour faire reposer sa monture, les gens se rangent autour du tambour à la moustache naissante, et engagent volontiers une conversation. Lui, très fier d'être ainsi entouré, répond aux questions en souriant. Les yeux des jeunes gens se posent sur lui avec envie. Le soir, quand il fait halte dans une auberge, les voyageurs recherchent le privilège d'un entretien avec lui; la patronne, songeant qu'elle a des fils de son âge, lui sert les meilleurs morceaux; les servantes choisissent pour lui les fruits les plus mûrs. Comment n'estimerait-il pas qu'il vit une époque bénie entre toutes?

Comme le lui a conseillé son chef, il ne se presse pas trop de rejoindre la colonne, étant informé à chaque étape de l'avance que ses camarades ont sur lui. Ceux-ci commencent à craindre le déshonneur d'entrer sans musique dans Paris quand, soudain ils entendent Fanch tambouriner derrière eux, du haut de sa monture. C'est avec

des transports de joie qu'ils l'accueillent et ils lui posent mille questions sur l'affaire de Fouesnant. Il y répond abondamment car il ne lui déplait pas d'être le seul de la section à avoir participé à un vrai combat.

C'est le 20 Juillet au matin et, dès qu'on a pénétré dans les faubourgs parisiens, les volontaires brestois, bruyamment fêtés, sont avisés qu'ils n'auraient pu choisir meilleur jour pour leur entrée car, dans l'après-midi, Paris doit recevoir la délégation des Marseillais. Quand la Bretagne et Marseille seront réunis, que de bonne besogne on va pouvoir faire pour la nation! Presque dans tous les quartiers, les sans-culottes offrent aux Bretons des vins d'honneur; aussi la démarche des Brestois est-elle aussi molle que leurs propos se montrent ardents quand, dans le voisinage de la place de l'Hôtel de Ville, où se presse une foule énorme, ils font leur jonction avec les Marseillais qui ont déjà été l'objet d'une chaude réception place de la Bastille. Il faut bien le reconnaître: les Marseillais obtiennent, ce jour-là, plus de succès que les Bretons; c'est que le contingent marseillais est nombreux et qu'il est, lui, venu d'un seul bloc. Leur phalange, précédée de trois canons, est suivie de trois voitures chargées de bagages. Plus exubérants que les Bretons, les Marseillais ne tarissent pas en détails sur leur voyage et leurs projets. Mais surtout ils apportent à Paris une chanson de marche vraiment étonnante, l'Hymne des Marseillais qu'on ne se lasse pas de leur faire répéter en chœur. C'est un psaume patriotique mais composé sur un air endiablé où Paris reconnaît tout de suite l'Hymne de la France nouvelle. C'est autre chose que « Vive Henri IV! » ou cette rengaine pleurarde : « *O Richard, ô mon roi!* » qui plaît tant aux aristocrates. « Que vont-ils dire quand nous irons

leur chanter cela devant les Tuileries! » entend-on à chaque pas.

Un des Marseillais donne à Fanch une copie des paroles pour que, le lendemain matin, il enseigne tous les couplets à la section brestoise. « Quel beau cantique! » s'écrient les paysans du contingent breton et le ton mystique avec lequel ils psalmodient gravement ce chant contraste avec la véhémence des Marseillais faisant vibrer comme des cymbales les syllabes du poème de Rouget de Lisle. L'opposition entre les deux provinces est tellement saisissante que les Parisiens veulent sans cesse voir ces deux cortèges se rencontrer. Il est réconfortant pour l'avenir de la Révolution de penser que ce sont ces deux villes, si diverses : Brest, la capitale du Ponant, le port de l'Atlantique, et Marseille, reine de la Méditerranée, antichambre de l'Orient, qui, toutes deux ont répondu avec le plus de force à l'appel de la nation en péril. Dans quelques jours, ce ne sera pas Paris seulement, mais Paris, flanqué de Brest et de Marseille qui ira demander au roi raison de son inertie, en attendant d'aller corner aux oreilles des ennemis de l'extérieur ce cri qui est déjà un cri de victoire : « Aux armes, citoyens! »

Pendant une quinzaine, il y a fêtes sur fêtes : défilés autour des bureaux d'enrôlement, banquets fraternels où Bretons et Marseillais mêlent leurs provisions, les Bretons mordant sur les saucissons à l'ail et goûtant aux olives avec hésitation, tandis que les Marseillais s'essayent à manger du « far » et des morceaux de lard salé. De temps en temps, le bruit court qu'une démonstration de la force populaire va avoir lieu devant les Tuileries sur la place du Carrousel. Alors, dans le Faubourg Saint-Antoine, des Fédérés sonnent le tocsin et battent la générale. Puis, des hommes politiques arrivent en toute hâte pour

calmer l'effervescence, recommandant de ne rien entreprendre tant que tous les renforts ne seront pas prêts à intervenir en accord complet. On attend surtout pour agir, les instructions de Santerre, le riche brasseur du Faubourg Saint-Antoine qui a participé à la prise de la Bastille et qui est maintenant le grand maître de la Garde nationale parisienne. Il a son quartier général aux Quinze-vingts et, dans la nuit du 9 Août, il donne l'ordre décisif.

A la pointe du jour, les Bretons se joignent au bataillon du quartier Saint-Marceau. Descendant la rue Dauphine vers le Pont-Neuf, ce demi-régiment arrive peu après six heures du matin à la place du Carrousel, alors beaucoup plus étroite qu'aujourd'hui, et s'installe en face du Palais des Tuileries. Là, Alexandre est rejoint par le bataillon de Santerre qui vient de l'autre rive de la Seine. Toute la matinée et une partie de l'après-midi, les troupes restent sur place.

Suspendue à deux piques au-dessus du bataillon marseillais, on lit cette inscription : « La liberté ou la mort ! » et, en plus petits caractères, une phrase empruntée au message que la commune de Marseille a transmis à l'Assemblée : « Le jour de la colère du peuple est arrivé. »

On a hâte d'en finir, mais les ordres n'arrivent pas. Pour tromper le temps, les soldats déchiffrent d'innombrables feuilles que leur vendent, allant d'une escouade à l'autre, des colporteurs coiffés de bonnets phrygiens. Toutes ces gazettes dissertent sur le manifeste de Brunswick connu à Paris, dès le 28 Juillet et qui menace la capitale d'une destruction totale si la moindre insulte est adressée à la famille royale ou le moindre dommage causé au château des Tuileries. Loin de terrifier le peuple de Paris, ce manifeste a produit sur les esprits un effet absolument contraire. « Je

donnerais ma vie pour ne pas avoir signé ce manifeste », devait dire plus tard le généralissime. Ceux qui conservaient encore pour Louis XVI un brin de respect, se sentent brusquement dégagés de toute allégeance au souverain.

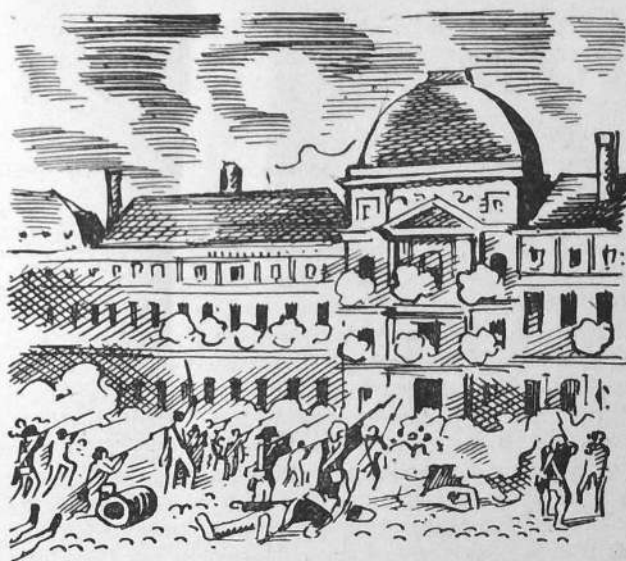
Aucune prescription concernant un assaut n'est communiquée aux troupes, mais l'investissement de toutes les portes devient de plus en plus étroit, d'accord avec les gardes françaises de service qui annoncent ouvertement qu'ils prennent le parti du peuple. Fanch, sa caisse au côté, se faufile un peu partout, songeant à tout ce qu'il aura à raconter lorsqu'il sera de retour à Brest. Tout à coup, — il est maintenant cinq heures de l'après-midi, — un remous se produit sur la place. Ne se sentant plus en sécurité, le roi vient de quitter son palais et de traverser le Carrousel pour se mettre sous la protection de l'Assemblée qui tient séance à quelques centaines de pas sur la terrasse des Jardins. La personne du roi étant maintenant hors de cause puisqu'il a quitté les lieux, une colère spontanée et imprévisible s'allume alors dans le peuple. Vide de son monarque, le palais se vêt d'une individualité symbolique et devient le principe même de royauté qu'il est urgent de détruire.

« A l'assaut ! » vocifère quelqu'un et tout le monde se rue vers le vaste escalier du centre. Canonniers et gendarmes, au cri de « Vive la Nation ! » passent immédiatement du côté des assaillants. Les premiers Suisses eux-mêmes ne s'opposent pas au passage du flot. Les autres Suisses hésitent. Plusieurs lèvent la crosse en l'air. Mais dans le tumulte, soudain, un coup de feu retentit et un des Suisses tombe, mortellement blessé. « Nous sommes trahis, défendons-nous ! » se crient les Suisses les uns aux autres. L'un d'eux court au premier étage alerter le corps de garde.

Le bruit court que le roi est en danger, assassiné peut-être et qu'entrés par surprise dans le palais, les Parisiens égorgent la garnison. Par les fenêtres les Suisses, calmes comme à l'exercice, couchent en joue la foule sur la place du Carrousel. Trois cents personnes tombent sous la fusillade.

C'est au tour des insurgés, cette fois, de crier à la trahison. Les officiers de la garde nationale ont été d'abord étonnés par le sursaut spontané de leurs hommes; ils ont essayé même de retenir auprès d'eux les moins exaltés mais, puisque les Suisses tirent, on ne peut se laisser fusiller par eux sans leur répliquer. « A l'assaut! » commandent maintenant les officiers et voilà notre Fanch, à leur suite, montant aussi le grand escalier et battant la charge contre les Suisses comme il l'a battue contre les Fouesnantais. Mais, vite, il cesse de battre : « La goutte à boire! » car, tout autour de lui, c'est la Marseillaise que l'on hurle et c'est la Marseillaise qu'il accompagne de son mieux.

La riposte des Suisses est malheureusement plus sérieuse que celle des révoltés de Fouesnant. Cet escalier, ne parviendra-t-on jamais à le gravir? La fumée de la poudre prend Fanch à la gorge; elle se mêle à une odeur âcre de sang que renforce une odeur de vin s'écoulant des gourdes percées par les balles. Et les projectiles à redouter ne sont pas seulement les balles des Suisses car beaucoup de gardes nationaux bretons portent comme les Suisses des vestes rouges et, à tout instant, il lui faut crier : « Vive la Nation! Faites passer que les Bretons sont en rouge comme les Suisses. » Mais il est très difficile de s'expliquer car les hommes et les femmes — beaucoup de femmes se sont maintenant précipitées dans le palais — ne se rendent plus



compte de leurs actes. On massacre des Suisses, on les perce de coups longtemps après qu'ils sont déjà morts; on pénètre dans les chambres; à coups de piques, à coups de baïonnettes, on crève les paillasses des lits puis on les jette par les fenêtres. On jette même des meubles au risque d'assommer les gens restés au dehors. Enfin, pour narguer Brunswick, on incendie les bâtiments, sans souci de brûler vifs les camarades restés dans le palais.

C'est aussi une nuit bien mouvementée que celle qui suit la prise des Tuileries. Il faut transporter les blessés dans les hôpitaux, brûler les morts place du Carrousel sur un gigantesque brasier. C'est à peine cependant si l'aspect macabre de tous ces événements apparaît aux révolutionnaires tant ils sont hantés par la con-

viction qu'ils doivent répondre par le plus insolent et le plus colossal des autodafés aux menaces de l'Etranger et à l'approche de ses armées. Le devoir le plus strict des patriotes, avant même que de courir aux frontières n'est-il pas de juguler d'abord dans Paris les aristocrates qui s'apprêtent, une fois les volontaires partis, à aller les poignarder dans le dos, ou bien à assassiner leurs femmes et leurs enfants? Les gazettes suggèrent que les suspects enfermés dans les prisons n'attendent que le départ de volontaires pour fomenteur des révoltes et dévaster Paris, les armes à la main. Ne serait-ce pas une trahison envers la nation que de tolérer tous ces complots? Quelques heures après la prise des Tuileries, l'Assemblée, maintenant dominée par ses éléments extrémistes, a ordonné l'arrestation immédiate des prêtres réfractaires qui sont encore présents sur le sol français. Avant plusieurs jours, affirme-t-on, elle enverra Louis XVI et sa famille dans la Tour du Temple. Mais l'Assemblée ne peut tout accomplir elle-même et chacun doit nettoyer devant sa porte.

Au matin, le commandant du bataillon brestois, après avoir annoncé que le quartier de Saint-Marceau, en remerciement de l'aide apportée par le contingent brestois, a résolu de s'appeler quartier du Finistère, demande quels sont ceux qui veulent rentrer à Brest pour parachever l'œuvre du 10 Août en y donnant la chasse aux suspects, et quels sont ceux qui, au contraire, désirent aller au camp de Champagne grossir l'armée s'apprêtant à repousser les ennemis de l'extérieur. Fanch, sans hésitation, sollicite l'autorisation de partir pour les frontières. « Je trouverai sans doute des Français en face de moi — dit-il au commandant — puisqu'il y aura là-bas des émigrés, mais il y aura aussi des étrangers.

En Bretagne, presque toujours, ce seraient des voisins et des amis contre lesquels je devrais sévir. J'hésiterais à les envoyer à la guillotine, mais j'éprouverais peut-être ensuite des remords de les avoir épargnés s'ils devaient nuire au salut de l'Etat et à nos libertés. Le genre de courage dont j'aurai besoin en Champagne me semble moins difficile que celui qui me serait nécessaire à Brest. »

FANCH A VALMY
(20 Septembre 1792)

Fanch ne fit qu'un très bref séjour au camp de Champagne car l'ennemi avançait rapidement. Comment les troupes révolutionnaires auraient-elles pu d'ailleurs contenir cette invasion? Plus de la moitié des officiers de l'ancienne armée avaient abandonné leurs postes pour mettre leur expérience au service de l'étranger. Quant à ceux qui n'avaient pas encore déserté, ils n'inspiraient qu'une confiance limitée aux recrues qui les soupçonnaient de vouloir s'enfuir dès le premier engagement. Même dans les rangs des sous-officiers et des soldats, une profonde méfiance opposait les nouveaux venus aux anciens dont la tenue était restée élégante, tandis que les costumes des volontaires inspiraient souvent la commisération, tant ils étaient déguenillés. Les soldats de la vieille armée se faisaient en effet un point d'honneur de conserver leur habit blanc à pans très longs, alors que les volontaires qui venaient presque tous de la garde nationale portaient une veste blanche sans basques; il arrivait même parfois (et c'était le cas pour les volontaires brestois) que la veste fût rouge au lieu d'être blanche.

Fanch, pour sa part, fut assez bien accueilli par les militaires des anciens cadres parce que, à son

arrivée au camp, il était encore vêtu de sa pompeuse tenue de tambour, telle que La Fleur la lui avait octroyée lors de son enrôlement en Bretagne. Mais, se refusant à se prévaloir de son avantage, il réclama avec insistance un des nouveaux uniformes que l'Assemblée commençait à faire distribuer dans l'intention de préparer la disparition de la garde nationale, appelée à se fondre dans l'armée régulière.

Oh! ces soi-disant uniformes étaient eux-mêmes bien différents les uns des autres car la Révolution ne disposait pour équiper ses troupes que de maigres stocks d'étoffes, aux couleurs les plus hétéroclites. Le règlement, très tolérant, n'exigeait même pas que les soldats portassent leur bicorne de façon identique; c'est ainsi que Fanch décida de porter le sien en bataille, c'est-à-dire à la façon dont se coiffaient autrefois les gendarmes, tandis que beaucoup de ses camarades préféraient mettre leur bicorne à rebours, autrement dit avec la cocarde et le panache tourné du côté du dos. Mais, comme la plupart d'entre eux, il se plaisait à passer sa cuiller et sa fourchette dans la ganse de son couvre-chef. Il y ajoutait aussi sa pipe, tout auprès de la cocarde. Non point qu'il fût gros fumeur mais il tenait à ce que tout le monde sût qu'il possédait un brûlegueule, indice indiscutable de son tempérament guerrier.

Sa cravate, rayée, montant jusqu'au menton, retombait en un gros nœud sur ses buffleteries après avoir décrit plusieurs tours. Quant à son habit, il était bleu, de ce bleu qui allait complètement supplanter le blanc dans les armées de la République et, s'il était pourvu de boutonnières, ces ornements n'étaient pas appelés à rendre de très grands services à leur possesseur puisque les boutons étaient un luxe presque totalement

inconnu parmi les soldats de la Nation. Mais, la grande innovation introduite par le nouveau régime dans l'habillement militaire, aussi bien que dans le costume civil, c'était la suppression de la culotte que remplaçait un pantalon descendant jusqu'aux chevilles. Ce pantalon à pont qui différencia les républicains des aristocrates et leur valut l'appellation de sans-culottes, était souvent mêlé de rouge et de bleu, mais d'autres nuances ne tardaient pas d'ordinaire à s'adjoindre à celles-là car le fragile tissu s'égayait très vite de rapiécages multicolores, losanges ou carrés intercalés çà et là par des mains bien intentionnées quoique incontestablement malhabiles.

« Et les souliers? » réclama Fanch. Le magasinier répondit par une grimace : « Puisque tu as la chance d'en avoir qui te tiennent encore aux pieds, garde-les — grommela-t-il, — car la maison en manque pour le moment. Je te conseillerai même pendant la nuit de surveiller de très près tes chaussures que bien des gens vont t'envier dans le camp. Si tu en veux de plus belles, attends la prochaine bataille, les armées des aristocrates ont tout ce qu'il leur faut, l'Assemblée compte sur toi pour que tu ailles te ravitailler en souliers chez l'ennemi. »

Regardant autour de lui, Fanch en effet constata que beaucoup de ses officiers se contentaient de semelles retenues aux pieds par des lanières. Cette pénurie en chaussures et en vêtements des armées révolutionnaires était un des principaux motifs pour lesquels les émigrés croyaient à une victoire facile. Le succès a toujours appartenu — disaient-ils — aux régiments bien équipés et bien disciplinés. « Comment pourrait-on — soutenaient-ils — ne pas prédire à coup sûr la défaite de ces cohortes de fous où les officiers comme les hommes sont vêtus de haillons et où les chefs,

comble de démente, sont élus par leurs subordonnés? »

Car c'est bien vrai que le système électif, avec tous ses inconvénients, était appliqué dans l'armée républicaine. Le péril national, par bonheur, était alors si pressant que les choix effectués dans les sections et les bataillons étaient le plus souvent fort raisonnables, les soldats évaluant très consciencieusement l'aptitude au commandement de ceux qui leur apparaissaient comme les meilleurs chefs; exactement de même façon que, dans un corps franc de notre époque, les patrouilleurs s'entendent pour reconnaître les organisateurs les mieux qualifiés, tant il est vrai que, devant le danger, le sens de la conservation personnelle et de l'intérêt général prévaut impérieusement sur toutes autres considérations. C'est à l'élection qu'a été dû, dans certaines circonstances exceptionnelles, l'avancement rapide d'hommes tels qu'Hoche, Marceau ou Kléber. La désignation, presque toujours, se faisait à la presque unanimité et on faisait entrer en ligne de compte les responsabilités sociales que le futur officier avait déjà assumées dans la vie civile. Si l'officier, par la suite, se montrait incapable, il se savait d'ailleurs responsable devant le commissaire aux armées qui pouvait le casser, ou, si la faute était grave, réclamer sa condamnation à mort.

La mort, c'est la sanction à laquelle il était alors admis qu'on revînt sans cesse. En un temps où l'existence de la patrie était sans cesse en jeu, il semblait naturel que le sort de l'individu ne pesât que d'un poids léger dans la balance. Ceux à qui on a reproché de condamner trop à la légère acceptaient facilement aussi la condamnation à mort comme punition ou de leur négligence ou simplement de leur insuccès.

Ce que le commandement demandait aux officiers, outre des qualités militaires, c'était d'être capables d'expliquer sommairement aux troupes ce qui se passait à la frontière. Les nouvelles, certes étaient nettement mauvaises et les chefs ne tentaient pas de les dissimuler. Mais on espérait que les officiers, s'ils avaient la même mystique que leurs hommes, leur persuaderaient aisément d'attendre l'inévitable miracle qui ne pouvait manquer d'arrêter l'ennemi. Longwy avait capitulé le 23 août, Verdun quelques jours après, et on savait qu'entre Verdun et Paris, il n'existait plus aucune place forte. Mais on se répétait le geste énergique du commandant de la forteresse, Beaurepaire, qui s'était suicidé plutôt que d'accepter la capitulation. On mettait toute sa foi en Dumouriez qui avait certifié à l'Assemblée qu'il empêcherait l'ennemi de passer par l'Argonne. « Les défilés de l'Argonne — avait-il écrit — sont les Thermopyles de la France mais je serai plus heureux que Léonidas. »

Curieux comme il l'était, Fanch n'avait pas manqué de prêter l'oreille, sans en avoir l'air, à ce qui se racontait dans les états-majors. Par des rapports d'espions, on savait que l'armée des coalisés était épuisée par ses marches forcées poursuivies au cours des derniers jours, sous des pluies torrentielles. Mais on savait aussi la redoutable discipline de l'infanterie prussienne, aguerrie et manœuvrant à merveille. Ce que tous les officiers se demandaient avec angoisse, c'est d'abord si nos jeunes recrues résisteraient à la surprise d'une première canonnade puis, au cas où cette épreuve ne les aurait pas très vite dispersées, si elles pourraient faire face à l'assaut massif des fantassins du roi de Prusse. Les artilleurs, quand ils intervenaient dans le débat, prétendaient, il est vrai, que l'artillerie française

était de force à tenir tête à l'artillerie adverse. Sur quoi les pessimistes rétorquaient que les meilleurs canonniers du monde, en admettant qu'ils le fussent, ne parviendraient pas à compenser la faiblesse d'une infanterie qui ne disposait même pas d'un mousquet par homme : beaucoup d'escouades n'étaient armées que de piques; fallait-il mettre quelque confiance dans des soldats aussi démunis?

Tout cela, Fanch le savait, et, pourtant, il gardait sa bonne humeur rayonnante; tous les arguments qui auraient pu l'attrister ne pénétraient pas la carapace d'enthousiasme dont il s'était entouré. Il ne devinait pas comment la Nation vaincrait, mais de cette victoire, il était aussi certain que de sa propre existence, à lui, Fanch. Cette sensation exaltante que l'air était comme parfumé d'espérance, ne l'aurait sans doute pas envahi aussi complètement s'il n'avait contemplé dans les yeux de ses camarades une certitude joyeuse pareille à la sienne. Sans savoir au juste pour quelle raison, on attendait les événements avec impatience et la satisfaction grandit encore dans les esprits lorsque l'ordre fut enfin donné au régiment de Fanch d'aller prendre position sur le plateau de Valmy — où Dumouriez, assisté de Kellermann, avait projeté de livrer une bataille décisive.

Par une chance qui ne le quittait pas, c'est auprès de Kellermann lui-même que Lagadec se trouva détaché comme agent de liaison; tout l'état-major dont Fanch faisait partie passa la nuit autour d'un moulin à vent qui dominait la région et le jeune homme ne devait plus oublier, de toute sa vie, le pathétique spectacle qui s'offrit à ses regards lorsque, dans cette matinée du 20 Septembre, le brouillard qui, jusqu'alors, avait enveloppé le paysage se déchira brusquement en

laissant voir l'avant-garde ennemie sur les hauteurs d'en face, tandis qu'au-dessous du moulin s'étagaient les bataillons de l'armée révolutionnaire. « Cette fois-ci, c'est la guerre pour de vrai », pensa Fanch avec un certain orgueil car, resté malgré tout enfant (jusqu'à quel âge ne le reste-t-on pas ?) il ne pouvait s'empêcher de penser que tous ces soldats étaient un peu à lui, même les bonshommes à bonnets pointus qu'il apercevait là-bas de l'autre côté de la cuvette mais, dans tout ce chatoiement multicolore, ses yeux étaient surtout attirés par les uniformes bleus qu'il allait, lui semblait-il, manœuvrer à son gré et entraîner, en se mêlant à eux, vers un miraculeux triomphe.

De ses hautes fonctions de contemplateur en chef et d'ordonnateur mystique de la victoire, Fanch était, de temps en temps, dérangé pour des missions très précises qu'il acceptait d'ailleurs gaiement car c'était pour lui une occasion de dépenser l'activité fiévreuse qui lui parcourait tout le corps; plusieurs fois, il reçut l'ordre de laisser son tambour dans le corps de garde pour aller porter aux avant-postes des messages urgents. Quand, ses dépêches une fois remises, il fut revenu devant le moulin non sans avoir évité de justesse deux éclats de boulet et avoir été renversé par le souffle d'une bombe, il se reprit à observer avec attention l'extraordinaire spectacle qui se déroulait à ses pieds :

« Puisque — se dit-il — tout soldat porte maintenant dans sa giberne le bâton de maréchal, il faut que je prenne dès maintenant l'habitude de réfléchir sur ce que je vois. Dans l'ensemble, tout me paraît assez bien se passer jusqu'ici. D'abord, en ce qui me concerne, je n'ai pas eu trop peur, quoique plusieurs hommes soient tombés autour de moi et quoique j'aie été moi-

même assez violemment secoué. Mon exemple, il est vrai, ne compte guère puisque, à Fouesnant et aux Tuileries, j'avais un peu goûté de ces plaisirs-là. Mais enfin, j'ai pu remarquer que beaucoup de camarades ont été très crânes aussi et ils allaient eux, au combat pour la première fois. Reste à savoir combien de temps ils tiendront. L'ordre que, tout à l'heure, j'ai porté à un régiment et, vraisemblablement, l'ordre est le même pour tous les régiments en ligne, c'est de rester sur place sans broncher sous la canonnade jusqu'au moment où l'armée prussienne donnera l'assaut. Est-ce que... »

Fanch dut alors interrompre ses réflexions pour rejoindre, avec quelques autres tambours, le général Kellermann qui, à cheval, était déjà parti vers le front des troupes pour leur communiquer ses dernières instructions. Fanch, avait cette fois, emporté sa caisse, ce qui compliquait ses mouvements et le déplacement fut, par surcroît, plus périlleux que n'avaient été les missions précédentes, car la canonnade devenait plus intense à mesure que l'heure de l'assaut final approchait. Fanch et ses compagnons avaient reçu l'ordre de se hâter pour ne pas risquer d'arriver trop tard et il était bien essoufflé et bien rouge quand, enfin, il réussit à retrouver Kellermann. A deux ou trois reprises, il avait cru sa dernière heure venue et il avait roulé dans des trous avec son instrument cependant qu'à côté de lui deux autres tambours avaient été grièvement blessés. Plusieurs fois, il lui avait fallu enjamber des cadavres et demander son chemin pour se glisser entre les unités occupées à modifier leurs formations de combat ou à combler les brèches de leurs rangs. Enfin, il était parvenu sain et sauf à destination, mais combien de temps allait durer cette immunité? La zone où il se

trouvait maintenant était en effet constamment balayée par la mitraille. Fanch, pourtant, n'osait pas se jeter à terre à chaque rafale car il voyait Kellermann caracoler en souriant d'un point du front à un autre, comme s'il n'avait rien à redouter des décharges dont certaines lui étaient, cependant, personnellement destinées.

Malgré tout son courage, Fanch se sentait, à ce moment assez mal à l'aise; il aurait voulu que l'ennemi se décidât enfin à attaquer. Derrière lui, à chaque instant, des trous sanglants se creusaient dans les premiers rangs, des files entières d'hommes étaient fauchées. Sans répit le carnage se prolongeait monotone en son horreur. Mais voici que la situation allait prendre un nouvel aspect. Kellermann, toujours souriant, appelait à lui tous les tambours. « Mes petits, leur dit-il, il est probable que, comme moi, vous êtes fatigués d'attendre ces Messieurs d'en face qui ne se décident pas à descendre vers nous. Nous allons nous porter au-devant d'eux pour savoir quelles sont exactement leurs intentions. Préparez-vous, à mon commandement, à battre le *Ça ira*. »

Et la chose inouïe se produisit. Déjà, c'était un événement magnifique qu'une armée de va-nu-pieds, harcelée depuis des heures par les boulets et la mitraille n'eût pas fléchi sous la menace de la ruée ennemie. Mais, maintenant, comble de l'audace, voilà que, sans attendre le choc déclaré irrésistible par tous les stratèges, voilà que c'était la proie désignée qui, fougueusement, se portait à l'assaut. Kellermann et, comme lui, tous les officiers mettaient leurs bicornes à la pointe de leurs sabres, ils criaient « Vive la Nation », ce cri que, dans aucune armée du monde, on n'avait encore jamais proféré avant une attaque et, de toute la ligne du front reformé malgré le bombardement



sauvage qui persistait, cette même clameur assourdissante emplissait tout le ciel. Puis, entonnant le *Ça ira!* la masse française s'ébranla.

Plus d'appréhension maintenant pour Fanch; il était bien trop occupé désormais pour penser à rien autre chose qu'au rythme de sa baguette et à la victoire. Il se sentait projeté en avant par le chant révolutionnaire qu'il entendait retentir derrière lui et par les pas cadencés de l'énorme foule qu'il entraînait à sa suite vers la gloire.

Allait-on dans quelques instants assister au choc entre les deux armées? L'enthousiasme allait-il entrer en lutte avec la technique, la discipline consentie avec la discipline d'habitude, et qu'allait-il résulter de cette rencontre? Mais les minutes s'écoulaient et les troupes rangées là-bas sur les crêtes demeuraient immobiles sans se résoudre à châtier l'arrogance des téméraires venus les défier jusqu'au milieu du champ de combat. Il semblait même que l'ennemi songeât à reculer comme s'il craignait de croiser le fer avec de pareils insensés. Il est vrai qu'il était lui aussi fort éprouvé par la canonnade et les boulets tombaient si dru dans l'espace séparant les deux armées que ni l'une ni l'autre ne se souciait d'être la première à le franchir.

La bataille, en conséquence, n'apparaissait plus à Fanch comme aussi claire que tout à l'heure. La fumée était si épaisse qu'elle empêchait de distinguer ce qui se passait dans les lignes ennemies; il ne se sentait plus talonné comme avant par des milliers d'hommes exigeant de lui une course éperdue. D'ailleurs, une nouvelle consigne lui avait été transmise et qui était de rester à nouveau sur place tout en continuant de battre le *Ça ira!* Sur place, il continuait donc de battre le refrain avec ténacité, le cerveau presque vidé par la fatigue et les émotions, les

mains engourdies par l'effort, l'esprit fixé sur ces trois syllabes que, par instants, il se répétait à lui-même, sans bien en comprendre le sens pathétique : *Ça ira!* Mais il était en même temps convaincu que, si seulement, il s'arrêtait une seconde de battre et de se redire : *Ça ira,* tout l'univers qu'il souhaitait s'écroulerait autour de lui et tout le miracle commencé cesserait de se réaliser car, parce que Fanch s'était ainsi trouvé à la pointe de l'armée révolutionnaire au moment de l'assaut, l'idée s'était imposée à lui inéluctablement que, sur sa personne pesaient tout le poids et la responsabilité de la journée. Était-il encore le fils du sonneur de cloches des Sept-Saints? Pendant quelques heures ce petit bonhomme inconnu éprouva les sensations du géant Atlas supportant le fardeau d'un monde sur ses épaules meurtries.

Il faisait déjà nuit noire et Fanch, sans comprendre que le duel d'artillerie avait cessé, s'obstinait à mener son tapage quand les grenadiers vinrent lui frapper sur l'épaule pour lui dire un peu rudement qu'ils voudraient enfin dormir tranquilles. Terrassé de fatigue, Lagadec s'allongea alors sur la terre de Valmy pour y prendre un peu de repos. C'est seulement le lendemain matin qu'il comprit assez obscurément que la canonnade s'était arrêtée sans que les deux infanteries eussent pris contact; les Français sans doute n'avaient pas poursuivi leur mouvement offensif mais c'est, somme toute, l'infanterie ennemie qui avait refusé le combat.

De cette victoire morale, les soldats n'éprouvèrent pas d'ailleurs immédiatement la certitude; ils ne l'acquirent que quelques jours plus tard quand, la retraite prussienne poursuivie s'étant accentuée, on apprit par les comptes rendus des éclaireurs que toutes les troupes venues pour at-

taquer la France renonçaient, malgré la prise de Longwy et de Verdun, à poursuivre la lutte. D'avoir été un des premiers à avoir deviné le miracle, à avoir saisi que, brusquement, une force matérielle avait cédé devant une force morale, Fanch ressentit une grande satisfaction intérieure.

Dès le lendemain de la bataille, une conversation qu'il avait eue avec un prisonnier le confirma d'ailleurs dans sa foi en la victoire. C'était un sous-officier qui, dans le désarroi de la retraite ennemie, était volontairement resté parmi les trainards quoiqu'il ne fût pas le moins blessé. Ayant jadis servi dans un régiment étranger français, comme il y en avait tant sous l'ancien régime, il était favorable aux idées nouvelles et il ne demandait qu'à servir dans l'armée révolutionnaire. Il parlait très bien français et l'officier qui l'avait capturé l'avait confié au tambour Lagadec avec mission de le conduire à l'état-major qui devait l'interroger. Fanch n'eut pas à le catéchiser; son interlocuteur était du même avis que lui et, avec passion, il lui raconta comment, dans l'armée prussienne, tous avaient été violemment bouleversés par le *Ça ira!* inattendu et l'enthousiasme héroïque de l'armée française. « Il n'y a pas eu que les soldats — ajouta-t-il — à avoir perçu qu'à Valmy il s'est passé quelque chose après quoi le monde ne sera jamais comme il a été auparavant. Dans mon régiment, il y a un officier qui n'est pas, il est vrai, un aristocrate comme les autres, mais un homme qui réfléchit beaucoup à tout ce qu'il voit, qui écrit des vers, qui dessine bien, qui s'intéresse aux pierres, aux plantes, aux enfants dans les villages, à tout enfin ce qui n'est pas le service militaire; on l'appelle Monsieur de Goethe et j'ai idée qu'on parlera un jour de cet homme-là. Eh

bien! hier soir, après la bataille, je l'ai entendu dire à un autre officier, comme je passais devant son bivouac : « De ce jour et de ce lieu, date une ère nouvelle pour l'histoire du monde et vous pourrez dire : « J'y étais. »

FANCH REÇOIT UNE LETTRE
D'ANGLETERRE
(1792)

Quelques jours après la bataille de Valmy, Dumouriez reçut de nouveaux renforts; la clique du régiment de Fanch se trouvait ainsi complètement reconstituée et, comme Lagadec n'avait été que « prêté » à cette unité, il fut décidé de le renvoyer à Brest où il n'avait pas encore commencé son stage réglementaire d'apprenti tambour. Dès son arrivée, Fanch courut embrasser son père dans la petite maison familiale attenante à l'église des Sept-Saints. Il évita de lui parler de Fouesnant, glissa sur l'affaire du 10 Août mais insista beaucoup sur Valmy qui était une victoire de la France. Le vieux sacristain fut très heureux de revoir son fils en bonne santé, mais Valmy évidemment ne l'enthousiasma pas autant que son garçon l'eût souhaité et la captivité du roi lui donnait de graves inquiétudes tout comme le sort de beaucoup de prêtres brestois qui étaient ou emprisonnés ou recherchés par la police. Il communiqua à Fanch d'épouvantables détails sur les massacres de Septembre car il connaissait plusieurs des ecclésiastiques égorgés à Paris dans les prisons des Carmes, de l'Abbaye et de la Force. A toutes ces tristesses s'ajoutait, pour

lui, le chagrin de constater que Fanch ne portait plus son si magnifique uniforme et était maintenant habillé en « sans-culotte ». « Tu vois — lui dit-il — que la Révolution ne tient rien de ce qu'elle t'avait promis. »

Un jour que Fanch était venu voir son père et ses frères, le sonneur de cloches lui remit une lettre d'Angleterre. « C'est — lui dit-il — un marin anglais débarquant d'un bateau mouillé dans le port de commerce qui m'a apporté ce billet pour toi. Il m'a expliqué, tant bien que mal, avec des gestes de joueur de tambour, puis de sonneur de cloches, que le mot était destiné à un tambour, fils d'un sonneur de cloches à l'église des Sept-Saints. Ce que j'eus le plus de peine à comprendre, c'étaient les Sept-Saints, car, sans cesse, il recommençait de compter sept sur ses doigts. »

Fanch dévora cette missive d'Hervé qui, réfugié à Londres, lui envoyait quelques renseignements sur sa vie d'exilé. A mesure qu'il parcourait les feuilles, Fanch sentait une émotion profonde l'envahir, il avait le sentiment que, malgré la guerre civile qui les séparait et les séparerait sans doute pendant longtemps encore, il leur serait toujours possible de continuer à converser à cœur ouvert, sans la moindre irritation.

« C'est après une étape à Jersey — expliquait Hervé — que par un brick anglais j'ai pu parvenir à Southampton puis à Londres où j'habite actuellement. Tout sans-culotte que tu sois, je suis convaincu qu'il ne te déplaira tout de même pas d'apprendre que je suis ici en bonne santé tout comme je serais bien heureux de savoir, puisque (pour combien de temps encore?) les gouvernements anglais et français ne sont pas en guerre, ce que tu deviens et ce que tu penses.

Car il s'est passé bien des événements déjà depuis que nous nous sommes dit adieu.

« Ce que, pour ma part, je constate ici, c'est que beaucoup d'Anglais, enthousiasmés au premier abord comme toi, par l'idéal de fraternité dont la Fête de la Fédération nous semblait être le gage, considèrent que les révolutionnaires français sont justement les hommes qui mettent cet idéal en danger.

« Vraiment, est-ce que tu n'as pas été bouleversé comme nous l'avons tous été à Londres, par les massacres de Paris en Septembre dernier quand, dans les prisons, des gens qui n'ont aucun droit au titre de justiciers et qui se sont improvisés en même temps juges et bourreaux, ont égorgé féroce­ment tous les « suspects » quel que fût leur âge? Souvent, je me demande si je ne suis pas un criminel de rester tranquillement à Londres pendant que toutes ces ignominies s'accomplissent? Est-ce que ce ne serait pas défendre la Fraternité que de mettre tous ces bandits à la raison? Est-ce que je n'aurais pas dû m'engager à Coblenz au lieu de me cacher lâchement ici?

« Si je ne me suis pas encore résolu à me battre, c'est que, mon cher Fanch (et ici nous arriverons certainement à nous entendre), les informations que j'ai reçues sur l'armée des Princes, tout comme le spectacle de beaucoup d'émigrés que je croise dans les rues de Londres, me donnent peu de sympathies pour les contre-révolutionnaires qui ont récemment essayé d'envahir le territoire français. Etais-tu à Valmy parmi ceux qui leur ont barré la route? Je ne sais si je devrais t'en blâmer ou t'en louer. Continuellement, pendant des semaines, je n'ai cessé en effet de me poser cette question : « Est-ce que je souhaite la victoire de ceux-ci ou de ceux-là? » Je n'ai pu m'empêcher d'admirer les soldats fran-

çais qui chantaient, comme nous deux jadis, le *Ça ira!* pour conserver leur courage.

« Mais en même temps, je me reprochais d'accepter si aisément le maintien d'un régime qui tolère tant de meurtres odieux. Bientôt, les assassins s'égorgeront entre eux. Suspects, vous le deviendrez tous les uns aux autres! Ah! mon pauvre Fanch! Se peut-il que tu ne sois pas épouvanté par tant de sang et par toutes ces luttes intestines où, forcément, ce seront les plus cruels qui enverront les plus tendres à la mort parce qu'ils ne seront pas arrêtés par les scrupules?

« Cependant, pour d'autres raisons, les aristocrates me répugnent; ils ne comprennent rien au besoin d'une rénovation dont la France est hantée. A Coblenz, ce ne sont, me dit-on, que distributions d'épaulettes et de décorations mais il n'y a pas en Europe que des émigrés comme ceux-là. Parmi ceux qui viennent d'arriver à Londres, il en est que tu ne pourrais regarder, j'en suis sûr, sans sentir des larmes te venir aux yeux. Ce ne sont pas en effet des émigrés volontaires mais des prêtres traqués en France parce qu'ils ont refusé de jurer fidélité à la constitution civile du clergé. Tous les jours, j'en rencontre de nouveaux, dépourvus de tout puisqu'ils ne sont autorisés à emporter que des assignats, monnaie qui, comme tu sais, n'a aucune valeur en dehors du pays. Ces assignats, du moins, leur ont permis de payer le prix de leur traversée à des patrons pêcheurs avec qui ils ont dû longuement discuter de la somme à verser. D'ordinaire, on leur prend comme paiement tout ce qu'ils possèdent, on ne leur laisse même pas de quoi acheter des provisions pour le temps qu'ils auront à passer à bord. Ils débarquent donc sur les côtes anglaises, épuisés, par la fatigue et le mal de mer.

« Puis ce sont pour eux de nouvelles misères,

ils vont mendiant de hameau en hameau jusqu'à ce que quelqu'un consente à les transporter jusqu'à Londres. Quelquefois, ils sont poursuivis à coups de pierres dans les villages par les enfants qui les appellent papistes et chiens d'hérétiques.

« Pour débarrasser les côtes de leur présence qui est devenue encombrante, les municipalités de Douvres, d'Hastings et d'Eastbourne ont assuré leur transport vers Londres en charrettes à provisions. Mais comme ces véhicules sont insuffisants, les prêtres n'y montent qu'à tour de rôle et quand ils sont à bout de forces, ils se traînent par bandes derrière les voitures.

« Cet exode aurait pu se terminer tragiquement s'il ne s'était trouvé, pour recevoir ces réfugiés dans la capitale anglaise, un homme que tu connais bien puisque c'est Mgr de Lamarche, notre évêque de Saint-Pol-de-Léon qu'on appelle déjà le Vincent de Paul de l'émigration. Depuis mars 1791, Monseigneur s'était enfui en Angleterre après avoir interdit à ses prêtres de jurer fidélité à la Constitution civile du clergé et, de Londres, il continuait, par messages clandestins, à administrer son diocèse. Tu as entendu raconter comment son voyage avait duré quatre jours sur un bateau de fraudeur qui faisait eau de toutes parts. A peine arrivé, Monseigneur s'installait à Londres dans une chambre aux murs complètement nus et meublée simplement d'un grabat, d'une chaise, d'une table et d'un crucifix. C'est dans ce réduit qu'il commença à préparer les misérables refuges des milliers de prêtres dont il prévoyait l'exil très prochain. Afin d'obtenir des logements vacants et des ressources financières, il rendit de nombreuses visites à des personnalités britanniques, arrivant par son ascétisme et par un exposé poignant des misères endurées, à retourner complètement une opinion

hostile aux intrus qu'on accusait d'abord de vouloir gangrener de leur papisme toute la Grande-Bretagne. Tu ne sais peut-être pas qu'il y a une dizaine d'années le sentiment anticatholique était si violent en Angleterre qu'à Londres, il avait conduit à des émeutes pendant lesquelles des quartiers entiers de la capitale furent incendiés; tu vois que les Anglais sont, tout comme nous, capables, par instants, de se montrer révolutionnaires. Eh bien, maintenant, grâce à l'intervention de Mgr de Lamarche (tu vas reconnaître que c'est un saint puisqu'il accomplit d'incontestables miracles) les Anglais n'éprouvent plus que de la pitié pour les nouveaux-venus; ils ne distinguent plus en eux que des hommes ayant quitté leur pays pour obéir à leur conscience; on admire la dignité de leur vie, la gaieté avec laquelle ils se résignent à leur misère.

« Si l'Assemblée législative espérait se faire des amis chez les Anglais, elle est donc bien loin de compte puisque, à force d'intolérance, elle est arrivée à ce stupéfiant résultat : faire héberger des milliers de prêtres par des antipapistes. Et dire qu'en 1789, c'était toujours la monarchie constitutionnelle anglaise que les partisans des idées nouvelles nous citaient comme modèle! « Nous aurons un roi constitutionnel, comme en Angleterre! » Maintenant, souhaiter pour la France un roi constitutionnel, voilà que c'est devenu le crime des crimes.

« Je ne t'ai pas encore dit comment je vis ici. Heureusement pour moi je ne suis pas encore obligé de me confier à la charité publique comme nos pauvres prêtres. J'habite à Londres le quartier français de Leicester Square et tout près de mon petit appartement, je fréquente dans Soho une table d'hôte tenue par un compatriote, un ancien magistrat qui reçoit chez lui d'autres Fran-

çais d'origines les plus variées. Cependant les discussions sont assez vives entre nous, car si plusieurs sont monarchistes constitutionnels, il y a aussi, parmi les habitués, quelques fanatiques de l'ancien régime qui en veulent au roi Louis XVI d'avoir été trop soliveau comme ils disent, et de n'avoir pas immédiatement noyé la Révolution dans le sang. Depuis quelque temps notre compagnie s'est augmentée de plusieurs prêtres dont les dépenses sont couvertes par les plus fortunés de notre groupe. En résumé, mes commensaux sont une bande de suspects que tes amis auraient grand plaisir à envoyer à la lanterne!

« A quoi je passe mon temps? A apprendre le plus d'anglais que je peux. Je baragouine déjà assez convenablement la langue. Pour ne pas dissiper trop vite mon pécule, je donne des leçons de français à quelques fils de bourgeois britanniques. Le soir, nous allons souvent nous rendre visite entre réfugiés; il est admis que ceux qui reçoivent chez eux leurs compagnons de malheur n'offrent à leurs invités que leur toit; pour discuter, on s'assoit sur les lits ou sur le plancher; et, dans un peu de thé dont les feuilles ont été fournies par la communauté, chacun trempe le croûton de pain qu'il a apporté. Il est de règle aussi que chacun offre, pour son écot, un bout de chandelle à ses hôtes afin que les maîtres de maison n'aient pas à supporter tous les frais de luminaire. Quelquefois même les débats se tiennent dans les ténèbres et les conversations y gagnent souvent en intensité, car n'as-tu pas remarqué comment, très souvent, les confidences deviennent plus faciles quand on ne craint plus de laisser voir sur son visage les agitations de son cœur?

« Je n'ai jamais tant connu de prêtres que



maintenant alors que toi, tu n'en as jamais dû fréquenter aussi peu. L'un de ces ecclésiastiques m'a renseigné sur toi et d'ailleurs sans la moindre acrimonie : un vicaire de l'église des Carmes qui garde à ton père une profonde affection, l'abbé Quémener qui, comme enfant de chœur, a assisté à ton baptême. C'est par lui que j'ai su que tu étais tambour aux armées et c'est lui qui m'a suggéré que peut-être tu te trouvais à la bataille de Valmy.

« Ne manque plus de m'écrire de ton côté, si

tu trouves comme moi une occasion de me faire transmettre un mot par quelque messenger. Pussions-nous, affectueusement réunis, converser librement, dans une France réconciliée où il me serait permis de louer devant toi sans réticences la résistance des Français à Valmy (et déjà, même à notre table d'hôte, chez les réfractaires qui m'entourent, il n'en a pas manqué pour exalter le courage des révolutionnaires français ce jour-là) comme, j'en suis sûr, tu reconnaitras l'héroïsme français aussi, de ces pauvres desservants de villages dont plusieurs ont acclamé le serment du Jeu de Paume mais qui ont préféré traverser la Manche que de renoncer à leur foi. A ce propos, connais-tu la réconfortante réponse d'un prêtre interdit du diocèse de Rennes à qui le district d'Ille-et-Vilaine venait, en désespoir de cause, d'offrir une cure richement payée en remplacement d'un insermenté. Ce prêtre interdit avait mené une vie tellement scandaleuse qu'on ne doutait pas qu'il accepterait la prébende inespérée qui lui était offerte. Eh bien ! Il a refusé de prêter le serment. « Cela vous surprend ? a-t-il remarqué. Mais c'est ainsi. Je suis un détestable prêtre, j'ai donné de bien mauvais exemples, mais, malgré cela, ma foi n'est pas disparue. Il me reste encore une porte de salut et une seule ; je ne veux pas me la fermer. » Et connais-tu la réplique d'un réfractaire à Expilly, le nouvel évêque constitutionnel du Finistère qui lui demandait : « Comment ferez-vous pour vivre ? — Et vous, — répartit l'autre, — comment ferez-vous pour mourir ? » — Sais-tu que, malgré toutes les veuleries et toutes les horreurs dont nous avons le spectacle, nous vivons malgré tout une bien belle époque, puisque, dans les deux partis, nous assistons à tant d'actes d'abnégation ?

« Je te l'assure, je suis un peu honteux par mo-

ments, de n'être tout à fait ni d'un côté de la barricade ni de l'autre. J'ai beau me persuader que mon devoir m'interdit et de m'enrôler à Coblenz et d'appartenir comme toi aux troupes révolutionnaires, je suis jaloux de ceux que leurs scrupules n'empêchent pas de se prononcer. C'est peut-être absurde mais il me semble que je serais moralement plus près de toi si je me battais dans les troupes de Condé qu'en restant ronger mon frein sur les quais de la Tamise.

« Je me distrais comme je peux, en visitant Londres, en essayant de déchiffrer les cris confus des petits métiers de la rue, le verbiage du vendeur de pièges à rats ou celui de la femme qui propose ses bottes de cresson. Je visite les églises qui me paraissent si froides, Saint-Paul, l'abbaye de Westminster où sont tous les tombeaux des grands hommes de l'Angleterre. Du moins, on n'a pas jugé ici nécessaire de désaffecter cette église comme on a fait à Paris de Sainte-Geneviève pour la transformer en un Panthéon.

« Mais il ne faut pas tout de même que je félicite trop vite les Anglais de leur humanité. Car j'ai, l'autre jour, frissonné en visitant Westminster Hall, la salle où les partisans de Cromwell ont décidé la mort de Charles I^{er}. Qui nous dit, il est vrai, que les révolutionnaires français n'arriveront pas aussi à voter la mort de Louis XVI ? Oh, si cela se produisait, alors, je crois que je prendrais les armes contre une France assez cruelle pour commettre un pareil sacrilège. Car, dans ce cas sans aucun doute, ce serait de notre côté et non pas du vôtre, que seraient les grands principes de 1789. Il n'est en effet rien de plus absurde que d'appeler tyran le doux Louis XVI, lui, qu'à Coblenz on accuse dédaigneusement d'avoir été un monarque soliveau. Vous chantez, paraît-il : « Contre nous, de la ty-

rannie l'étendard sanglant est levé! » Mais est-ce que vous ne devenez pas, vous, les tyrans de la nation alors que vous prétendez être ses libérateurs?

« Je termine en hâte cette missive qu'un matelot de commerce anglais me promet de te faire parvenir chez ton père. Pendant qu'il en est temps encore, adresse-moi une lettre à Londres, 5 Coventry Street, par un marin de quelque bateau. J'ai tellement hâte de savoir ce que tu penses et surtout si tu te portes bien. »

LA FÊTE DE LA RÉPUBLIQUE A BREST (Octobre 1792)

Quelques semaines après avoir expédié sa lettre à Fanch, Hervé reçut une réponse de son camarade par un des bateaux de commerce anglais faisant la navette entre les côtes des deux pays.

« Mon cher Hervé, — répliquait Fanch, — tu ne peux te douter de la joie que m'a apportée ta lettre. Ce qui m'a surtout ravi, c'est la franchise avec laquelle tu continues comme par le passé à me dire ce que tu penses et à me tenir tête. J'ai très bien compris les raisons qui t'ont décidé à quitter Brest pour mettre la Manche entre la Révolution et toi. Il se peut même que tu n'aies pas tout à fait tort quand tu prends la défense du clergé contre l'Assemblée. Parmi les prêtres qui sont allés te rejoindre à Londres, j'en connais personnellement plusieurs qui étaient en 1789 très ardents contre l'ancien régime et je confesse qu'on les a souvent remplacés dans leur presbytère par de drôles d'individus pour qui j'ai bien peu d'estime. Que veux-tu? Il arrive aux gouvernements de se tromper sur certains points. Il se peut aussi qu'ils aient des raisons d'agir que nous ne connaissons, ni toi, ni moi. Mais ce dont je suis certain, c'est que je défends la bonne cause

et je n'ai pas la moindre envie de quitter l'armée de la nation.»

Après avoir décrit les combats de Fouesnant et de Valmy ainsi que l'affaire du 10 Août, Fanch poursuivait en ces termes :

« Après l'engagement de Fouesnant, je t'avoue très volontiers que je me sentais bien attristé devant les cadavres de paysans qui n'avaient commis d'autre crime que de vouloir continuer à écouter le curé dont ils avaient l'habitude de suivre la messe. Mais pour nous qui étions à Valmy, et qui savons que ce jour-là a marqué le commencement de la libération de la patrie, il ne peut pas y avoir de doute que nous sommes du parti de la justice, même s'il nous est arrivé de commettre des excès de zèle en sa faveur.

« Ce que j'ai appris, depuis Valmy, par les gazettes ou par des camarades revenus de Champagne ces jours derniers me confirme plus que jamais dans ma conviction. Notre cause est tellement juste que les soldats d'en face (car depuis Valmy, les rapports sont devenus fréquents entre les arrière-gardes ennemies et nos avant-gardes) en sont arrivés à nous dire qu'ils voudraient bien se battre pour d'aussi bonnes causes que nous. Nos troupiers ne pouvaient en croire leurs oreilles. Vraiment, après Valmy, c'est devenu là-bas une curieuse guerre où, d'une armée à l'autre, on ne s'entretient que de liberté et d'égalité. Je ne sais pas comment les journaux à Londres, vous ont raconté ce qui s'est passé mais beaucoup de nos adversaires n'ont plus qu'une pensée : accomplir chez eux ce que nous avons accompli chez nous.

« L'armée de Condé n'existe d'ailleurs plus. Des gens de Coblenz, plusieurs se sont brûlé la cervelle; d'autres se sont débarrassés de leurs uniformes et s'affublant de blouses de paysans, ont

essayé de rentrer en France. La plupart refluent sur la Belgique où ils vont tenter de vivre tant bien que mal, partout où l'on voudra les accueillir.

« Mais nous voici maintenant en République et le mot t'effarouche. Je t'assure qu'il s'agit là seulement d'une habitude à prendre et d'une habitude qui est déjà bien prise par le peuple français. Il y eut tout juste quelques officiers d'ancien régime à faire la moue, quand, aux armées, le représentant Prieur de la Marne qui a une voix de tonnerre est venu annoncer aux troupes, la proclamation de la République, peu de temps après Valmy. Ces quelques officiers se plaignirent de ne plus se battre pour le roi et Prieur leur répliqua, aux applaudissements de tous les autres : « Vous vous battez pour vos foyers, pour vos femmes et pour vos enfants, pour la nation, pour la république; si vous n'avez pas l'intention ni le courage de défendre cette noble cause, retirez-vous. »

« Par les documents découverts dans une armoire de fer après le 10 Août, on sait maintenant que Louis XVI n'a cessé de trafiquer avec l'ennemi, tout en prétendant nous faire risette. C'est à la Convention désormais de décider du sort du roi; elle sait mieux que nous quelle punition il convient de lui infliger. Il y a actuellement trop de braves camarades qui se font trouser la peau en défendant le sol de la patrie pour que je me tracasse sur le destin, quel qu'il soit, d'un tyran qui n'a jamais songé qu'aux intérêts de sa caste.

« Tu t'imagines dans ton île où l'on conserve encore des superstitions monarchiques, que l'univers va nous garder rancune d'avoir proclamé la République. Mais c'est le contraire qui a lieu. Ce n'est qu'entre rois que naissent les querelles. Comme l'a dit le citoyen Danton, à la Conven-

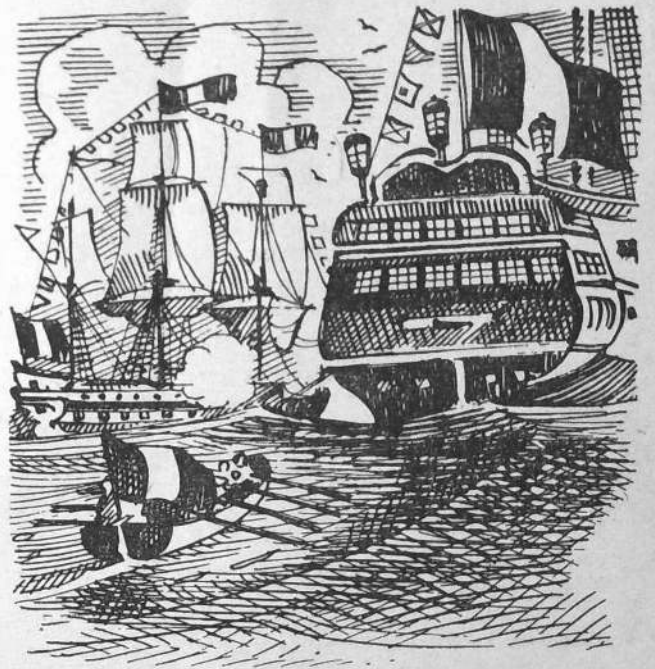
tion : « La nation Française a désormais créé un grand comité d'insurrection générale des peuples. »

« Depuis que j'ai rejoint Brest, on croirait que des années se sont écoulées; il a suffi de la proclamation de la République pour que les armées de la nation deviennent invincibles. C'est que notre adversaire n'a plus confiance en la justice des principes qu'il soutient. Ainsi, en France, la Révolution s'est accomplie parce que les classes privilégiées n'avaient plus foi non plus dans l'ordre social qu'elles défendaient.

« Mais, depuis Jemmapes, tout ce qui arrive m'apparaît comme plus fantastique encore. Les peuples maintenant se lèvent pour venir au-devant de nous non plus en combattants mais en alliés. Bientôt, toute l'Europe ne sera plus qu'une vaste fédération de républiques amies ou plutôt ce ne sera qu'une seule grande République où tous nous vivrons dans le culte de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité.

« Je suis arrivé à Brest juste à temps pour voir, le 20 octobre, la fête populaire organisée sur le Champ de Bataille et qui fut la fête de la proclamation de la République. Cette cérémonie devait d'abord commémorer le 10 Août, mais le mauvais temps l'ayant retardée, on fêta tout ensemble Valmy et la République.

« Notre Champ de Bataille se prête à des manifestations de cette sorte où le peuple peut confesser à ciel ouvert l'exaltation de son âme. C'est déjà sur le Champ de Bataille, devenu place de la Liberté que, le 14 Juillet précédent, on avait planté près de l'Autel de la Patrie un « arbre de la Liberté », jeune chêne vigoureux né sur le Mont Frugy quimpérois. Ce 20 Octobre, la monarchie défunte fut symbolisée par une montagne formée de nombreux attributs royaux arrachés aux na-



vires de l'arsenal. Les autorités civiles et militaires ont solennellement mis le feu à cette montagne aux échos de toutes les détonations des batteries de la rade, et aux clameurs interminables de « Vive la République! »

« Dans le port, tous les vaisseaux étaient pavés de drapeaux tricolores rouge, blanc, bleu. A ce propos, sais-tu que c'est dans notre Brest qu'est né le drapeau tricolore que, depuis, Valmy et Jemmapes ont fait connaître à toute l'Europe? Le plus extraordinaire est que nous étions alors tous deux à Brest et que nous n'avons ni l'un ni

l'autre compris, à ce moment-là, l'importance de l'événement. C'était, tu vas t'en souvenir, quand je te l'aurai dit, en septembre 90 : les marins de l'escadre de Brest, désignés pour partir en expédition à Saint-Domingue, avaient refusé de naviguer uniquement sous le pavillon du roi car ils voulaient voir flotter à leur mât des couleurs nationales. C'est alors que l'assemblée décida que le nouveau drapeau serait composé de bandes verticales, rouges, blanches et bleues (1).

« Allons ! tu vois bien que tu n'as pas le droit de renier le drapeau tricolore puisque c'est Brest, ta ville natale qui, la première, l'a demandé.

« Sur ce, je ferme ma lettre un peu brusquement pour ne pas manquer l'occasion qui m'est offerte de communiquer avec toi ; je crains fort qu'il ne s'en représente pas d'autre de si tôt, car qui sait combien de temps nous serons encore en paix avec l'Angleterre ? »

(1) Fanch dit : rouges, blanches et bleues, parce que le rouge en 1792 était encore placé du côté de la hampe. Ce sera seulement le 15 Février 1794 que, sur la proposition du représentant Jean Bon Saint-André dont il sera plus tard question dans ce livre, le bleu passera à la place du rouge à la gauche du pavillon.

LA CHASSE AUX GIRONDINS EN BRETAGNE (1793)

L'année 1793 allait être très pénible pour Fanch. Jusqu'alors, en effet, il n'avait jamais éprouvé d'hésitation sérieuse sur la conduite à suivre : l'essentiel, pour lui, c'était de ne pas se trouver du côté des aristocrates et des ennemis de la Nation. Mais, depuis que la Convention s'était réunie, c'est entre révolutionnaires que le conflit allait chaque jour s'exaspérant : il devenait nécessaire de choisir entre les modérés qu'on nommait les Girondins et les intransigeants connus sous l'appellation de Montagnards. C'est aux Girondins qu'allaient les sympathies de Fanch, d'abord parce que les Girondins n'excluaient pas de la République les hommes de bonne volonté, quelle que fût leur origine sociale mais aussi parce que, provenant d'une province particulièrement jalouse de conserver ses coutumes ancestrales, il approuvait les Girondins d'être les défenseurs d'un fédéralisme où chaque province garderait sa physionomie personnelle. Il n'en restait pas moins qu'en son for intérieur, Fanch respectait la vigueur du patriotisme des Montagnards qu'il sentait plus capables que les Girondins de faire front à l'Europe coalisée.

Aussi fut-il attristé d'avoir à prendre parti entre les deux groupes quand, mis hors la loi, ceux d'entre les Girondins qui avaient pu s'enfuir de Paris partirent vers la Normandie puis vers la Bretagne où ils espéraient que leur présence déterminerait un soulèvement des populations. Déguisés en soldats libérés retournant dans leur famille, ils s'étaient en un groupe pitoyable, dirigés vers Quimper, tantôt accueillis, tantôt menacés par les sections de volontaires, suivant que ces troupes se composaient d'extrémistes ou de modérés. Aux dernières nouvelles, ils s'étaient dispersés dans la région de Quimper où des Girondins de Bretagne leur avaient donné l'hospitalité.

« Lagadec, — dit le tambour-major La Fleur au moment où son jeune subordonné se présentait devant lui dans la Cour du Château afin de prendre ses ordres pour l'exercice du matin, — tu vas te mettre à la disposition d'un groupe de sans-culottes qui, sur mandat de la Convention, va rechercher dans la région de Quimper les ci-devant députés girondins accusés de trahison et de complicité avec l'ennemi. Comme il peut se faire que, même découverts, ils n'acceptent pas très volontiers de se livrer à la police ainsi que des petits enfants bien obéissants, on m'a réclamé un tambour pour rouler, si besoin est, des sommations. Mais du diable si je comprends quelque chose aux ordres qu'on m'a donnés tout à l'heure, au district de Brest et que je dois te transmettre. Peut-être je suis une fichue bête. Mais j'ai eu l'impression, il y a dix minutes, que, au cas où tu serais requis d'appréhender un de ces Girondins-là, tu devrais avoir l'intelligence de ne pas l'inciter trop rapidement à se rendre et que, peut-être même, si le hasard t'obligeait à le regarder dans le blanc des yeux, il vaudrait mieux pour

toi, quand même, faire semblant de ne pas l'avoir vu.

« Je voudrais un tambour... Et plutôt un tambour du pays », m'a dit en clignant de l'œil le citoyen qui me donnait des ordres, si on peut appeler ordres des instructions qui n'ont ni queue ni tête. Ces messieurs, je pense, ne seraient pas fâchés d'avoir auprès d'eux quelqu'un sans fonctions politiques à qui ils laisseront toute la responsabilité qu'ils ne veulent pas prendre. Donc, mon gars, d'une façon comme de l'autre, tu seras probablement désavoué par ceux qui t'auront donné des « consignes verbales », comme ils disent. A toi donc de suivre l'inspiration du moment et de savoir, quand ça te chantera, ne pas voir les gens là où ils seront, quitte à croire que, peut-être tu les auras vus au contraire là où ils ne seront pas.

« De braves bougres, ces Girondins, jusqu'à ces temps derniers à ce qu'il paraît. Parmi eux, il y a, m'a-t-on dit, un certain Pétion qui a été maire de Paris, un bien beau garçon! Il y a seulement trois semaines, toutes les Parisiennes avaient son portrait dans leurs aumônières et gravé jusque sur leurs tabatières. Maintenant, c'est à la guillotine qu'il faudrait l'envoyer. Enfin, toutes ces affaires-là ne nous concernent pas. Nous avons l'habitude, nous, militaires, d'obéir sans toujours chercher à comprendre, agents d'exécution que nous sommes. Et ce nom d'agents d'exécutions, nous ne l'avons jamais autant mérité que maintenant puisque, les exécutions, ça se pratique sans arrêt depuis quelque temps. Le roi, la reine, les Girondins, à qui le tour? Agents d'exécution, bien sûr. Mais, au moins, qu'on vous donne des ordres, nom d'un chien, et sans les agrémenter de clignements d'yeux, avec l'air de vous faire comprendre tout le contraire

de ce qu'on vous a dit! Enfin, pendant quelques jours, tu vas te baguenauder de ci, de là, dans le Finistère, aux frais de la Convention mais je ne sais pas du tout ce que je dois te conseiller, si je dois te souhaiter bonne chasse ou bien t'exhorter à rentrer bredouille. Je ne sais même pas si je dois te recommander d'ouvrir l'œil, puisque, quand tu ouvriras l'œil, il faudra encore que ce soit le bon.»

Tandis que Fanch errait par les chemins creux du Finistère, où, souvent, quand il partait sur une piste, l'injonction lui parvenait de revenir sur ses pas, il eut tout le loisir de méditer sur les réflexions de son tambour-major, et encore davantage quand il lui arriva de lire, dans les papiers des enquêteurs de la commission, des résumés si différents des rapports qu'il avait présentés, ces rapports étant eux-mêmes si éloignés de ce que ses yeux avaient vu! C'est que les Girondins avaient des amis dans tous les villages et surtout peut-être dans la commission qui était censée les poursuivre.

Dès que la délégation parvenait dans le voisinage de la maison qui avait été signalée comme recélant un des fugitifs mais qu'on s'ingéniait d'ordinaire à désigner comme un des avant-derniers abris qu'il aurait utilisés, on prenait bien soin de procéder avec une sage lenteur, interrogeant bruyamment tous les gens du pays afin de donner le temps aux députés de gagner une autre cachette si, par hasard, ils étaient encore dans le voisinage. Alors, seulement, Fanch, derrière qui la commission pourrait, le cas échéant, se retrancher en le présentant comme un émissaire candide, ignorant des dessous de la politique, était dépêché dans la maison suspecte pour la scruter de la cave au grenier. Le nid toujours était vide, comme on avait



souhaité qu'il le fût, mais le rapport toujours consignait que, suivant des rumeurs soigneusement enregistrées, des personnes dont le signalement correspondait à celui des hors-la-loi,

avaient été vues, la nuit précédente, rôdant autour de ce manoir. Le rapport aussi stipulait qu'à l'arrière d'un four attenant à ladite demeure aboutissait un chemin dissimulé sous des broussailles et qu'à l'intérieur de ce four, des inconnus auraient couché plusieurs soirs de suite sur des matelas dont, à vrai dire, il n'avait été retrouvé aucune trace.

A Plomeur, sur la route de Penmarch, il parut établi que plusieurs hors-la-loi avaient séjourné dans le presbytère, mais, avec le curé lui-même absent depuis plusieurs jours, on n'avait pu entrer en relations. A Penhars, quelqu'un qui ressemblait fort au député Louvet et qui était accompagné d'une femme ressemblant fort elle-même à Mme Lodviska qu'il venait d'épouser, avait passé quelques journées dans un autre presbytère désaffecté d'où on avait une bien jolie vue sur l'Odet. Ce qu'on pouvait enfin affirmer sans hésitation, c'est que, à l'estuaire même de l'Odet, en un lieu nommé Rossulin, la moitié des Girondins recherchés s'était vers le 20 août, embarquée sur un petit sloop, « La Diligente », probablement en route maintenant vers Bordeaux.

La commission voulut laisser entendre qu'il était infiniment vraisemblable que tous les Girondins venus en Finistère s'étaient embarqués à bord de ce sloop. Les recherches ainsi se seraient arrêtées. Mais un comité jacobin que la Convention venait d'établir à Landerneau pour contrôler les résultats des enquêtes bretonnes, répliqua péremptoirement que cinq des principaux Girondins, Guadet, Barbaroux, Buzot, Pétion et Louvet avaient au dernier moment décidé de ne pas monter à bord. Avec le même manque d'ardeur, la commission reprit donc ses pseudo-recherches.

Le plus difficile pour les enquêteurs et pour Fanch était de ne pas mettre la main sur Barbaroux que Mme Roland avait appelé l'Antinous de la Gironde et dont la beauté était renommée à travers toute la France : tous savaient qu'il avait des cheveux frisés d'un noir de jais, un teint ambré et des dents d'une éblouissante blancheur. Pour comble de malheur, Barbaroux était depuis plusieurs semaines immobilisé à Locmaria, faubourg de Quimper, par une petite vérole qui l'obligeait à garder la chambre. Le pis encore fut qu'un incendie éclata dans une maison qui touchait à la sienne. Tout Quimper vint assister au sinistre et il s'en fallut de peu, qu'on fût alors obligé de transporter dans un autre quartier le malade inconnu que tant de gens connaissait.

Buzot, lui, dont la maison avait été solennellement rasée à Evreux (la Convention avait même décidé de dresser sur l'emplacement de cette demeure une colonne commémorative) habitait en plein Quimper en compagnie de son épouse venue le rejoindre. Restée girondine au fond de son cœur, la Bretagne riait sous cape de cette mystification dans le secret de laquelle toute une province avait été admise. Les derniers Girondins, inquiets dans leurs cachettes d'où, parfois ils s'échappaient pour y revenir quelque temps après, ne jugeaient pas, eux, la situation comme aussi comique. Les colères de la Montagne leur étaient assez connues pour qu'ils frémissent à la pensée que cette Montagne enverrait bientôt contre eux des limiers inexorables. Bordeaux, pensaient les Girondins, serait alors pour eux une protection plus certaine. Le 20 Septembre, Guadet, Barbaroux, Louvet et Pétion s'embarquèrent en rade de Brest sur la goélette « Industrie » à destination de la Gironde où tous, ter-

riblement traqués, allaient connaître la mort après d'atroces souffrances.

Ce départ des derniers députés Girondins jusqu'alors restés en Bretagne allait rendre à Fanch sa liberté et, ignorant encore le sort qui les attendait, il poussa un profond soupir de soulagement à la pensée que sa carrière de policier était peut-être arrivée à son terme. « Policier lamentable, en tout cas — se murmurait-il — puisque tous les matins je me mettais en chasse avec le fervent espoir de revenir le soir, bredouille. »

LE DÉPART DES CLOCHES

(1793)

Dès que la Convention eût été convaincue que le second groupe des chefs de la Gironde s'était embarqué à Brest, les membres de la Commission chargée de les débusquer furent autorisés à rentrer dans leurs foyers et Fanch réintégra sa caserne.

« Alors, tu as laissé partir tout le monde, comme je m'y attendais! — lui dit le tambour-major à son arrivée. — Et c'est tout juste, n'est-ce pas, si, pour cet exploit-là, la commission ne t'a pas décerné une couronne civique et des baguettes d'honneur! Ne va pas croire d'ailleurs que nous nous sommes tourné les pouces en ton absence. Tu vas trouver ici un autre travail qui t'attend et au moins aussi étrange que les voyages en zigzags auxquels on vient de te convier. Mais au fait, puisque tu es le fils d'un sonneur de cloches, ce qu'on va te demander maintenant ne te dépaysera pas trop et te ramènera aux coutumes de ton enfance, car c'est de cloches que tu vas avoir à t'occuper.

« Oui, supposerais-tu que, depuis ton départ, nous passons notre temps à monter la garde dans les sanctuaires? Je voudrais bien que tu m'expliques un peu ceci : sous l'ancien régime, je ne mettais jamais les pieds dans une église, sans

embêter d'ailleurs pour cela ceux qui y allaient et sans leur demander s'ils étaient assermentés ou insermentés. Or, depuis la Révolution, il m'a fallu assister à je ne sais combien de messes patriotiques et puis conduire de force aux offices des gens qui ne voulaient pas reconnaître comme véritable le curé que leur envoyait le nouveau gouvernement. Et maintenant que la République est proclamée c'est moi qui dois avoir une religion à moi. Quelle religion? L'athéisme, dit le citoyen Hébert. Le culte de l'Être Suprême, lui répond le citoyen Robespierre. La Commune de Paris voudrait que nous allions tous à Notre-Dame pour y fêter une actrice bien fardée qu'on appelle la Déesse Raison. — Tout au début, les esprits forts se moquaient de ceux qui avaient une religion. La mode, maintenant, ce sera d'en avoir trois de religions et en même temps de ne pas en avoir du tout. Est-ce qu'à mon âge on veut me changer en enfant de chœur? Est-ce qu'il va falloir que j'apprenne un catéchisme? Déjà, il m'a fallu me fourrer dans la tête tout un nouveau calendrier avec des noms de jours et de mois dont on n'avait jamais entendu parler.

« Enfin hier, toutes ces transformations m'ont valu le plaisir de faire la connaissance de ton brave homme de père à l'église du ci-devant Saint-Louis où, comme son église des ci-devant Sept-Saints est fermée depuis longtemps, il remplaçait le sacristain; or il m'a rendu, ma foi, un fameux service en m'aidant à me débrouiller au milieu de toutes les chasubles et de toutes les bannières dont j'étais chargé, moi, tambour-major, de surveiller l'inventaire. Tout d'abord, il me faisait assez grise mine mais comme il a vu que je n'y mettais pas de malice et que j'étais en service commandé, ni plus ni moins, et décidé à tout mener dans le calme et la discipline, c'est lui

qui m'a soufflé de ne pas mélanger les chapes avec les dalmatiques quand on a ficelé les paquets. Il n'empêche qu'il avait des larmes plein les yeux, ton père, de voir tous ces vêtements sacrés traités comme cela sans ménagement par des gens qui n'y connaissaient rien, si bien que je lui ai dit : « S'il y a des objets que vous préféreriez toucher vous-même, vous qui en avez l'habitude, je vous laisse ce soin-là. » Et ça a paru lui faire plaisir, comme aussi quand je lui ai laissé mettre de côté, comme souvenir, de vieilles soutanes usées de prêtres réfractaires qu'il a connus et qui, maintenant, disent leur messe à leur manière en Angleterre. Vraiment, si cela doit continuer longtemps, c'est moi qui demanderai à prendre ma retraite pour entrer comme novice dans un couvent, tant ça me déplaît de passer mon temps à contrarier les opinions des autres. Et tout ça, toujours au nom de la liberté!

« Tout ceci pour t'annoncer que, cet après-midi, c'est ton tour d'être de corvée. Tu iras à l'église de Gouesnou et tu te mettras, dès ton arrivée dans le bourg, en relations avec le notaire ainsi qu'avec le maire du lieu pour qu'ils établissent une liste de tout le mobilier de l'église; il faut que tu veilles surtout à mettre de côté toutes les bannières de la paroisse, tous les vêtements sacerdotaux, quand les tissus seront brodés d'or et d'argent pour que tout cet or et cet argent soient versés au compte du gouvernement. Ce qui n'était pas très malin, c'était de m'envoyer moi avec mon uniforme qui brille comme un soleil pour confisquer toutes les dorures de ces costumes-là. Surtout que, par dessus le marché, il est arrivé, en inspection un commissaire aux armées, et ces commissaires ont tout justement reçu un nouvel uniforme que je ne connaissais pas encore avec des quantités de plumes et une grande écharpe à

franges si bien que j'entendais tout le public dire en riant : « Et ces deux-là, est-ce qu'ils ne vont pas verser aussi leur costume à la nation ? » Heureusement pour toi que maintenant, tu portes un uniforme de campagne plus simple que ton ancien uniforme de tambour, on ne te dira pas de choses désagréables. Mais la partie délicate du programme à Gouesnou c'est que la consigne est de faire descendre la cloche. A Saint-Louis, pas d'ennui sur ce chapitre, le maire de Brest avait obtenu que ces cloches-là, au moins, on les lui laisse pour sonner le tocsin dans la ville. Mais à Gouesnou, on va enlever la cloche.

« Ça, je te préviens que les habitants n'aiment pas qu'on le leur impose et je les comprends très bien. Qu'on ait l'habitude ou non de fréquenter les sacrements, les cloches, c'est quelque chose de ta vie à toi, elles ont sonné ton baptême, ton mariage, elles ont sonné les enterrements de toute ta famille et elles sont prêtes à sonner le tien, pour finir. La cloche, dans chaque village, ça a un son particulier auquel tu es habitué; elle a une façon spéciale de te dire l'heure quand elle te sonne l'angélus. Te prendre ta cloche, c'est comme si on te demandait ta montre; la cloche c'est même surtout la montre de ceux qui n'ont pas de montre à eux.

« Il est vrai que, pour justifier l'enlèvement des cloches on nous sort un argument qui n'est pas mauvais. On en a besoin pour faire des canons, et nous militaires, nous sommes mal placés pour élever des protestations quand on nous donne cette raison-là. »

Le prétexte avait beau être d'importance, la mission qu'on venait de confier à Fanch ne lui plaisait guère et, tout le long de la route qui le conduisait à Gouesnou, il se grommelait des imprécations qui auraient suffi à le faire dé-

clarer « suspect » si quelqu'un de malveillant l'avait entendu. Vraiment il semblait que la Convention fit tout en son pouvoir pour rejeter dans le camp des aristocrates ce peuple breton si égalitaire mais en même temps si religieux. Alors qu'en 1789, cette province avait été à la tête du mouvement révolutionnaire, qui sait si elle ne s'insurgerait pas bientôt contre la République? D'abord il y avait cette Constitution civile du clergé qui blessait le peuple en la personne de ses prêtres. Puis la levée en masse, indispensable sans doute mais qui bouleversait toutes les habitudes d'une race parlant une langue à elle et qui ne redoutait rien tant que d'être transplantée loin du sol natal. En Bretagne, il n'était plus question maintenant que de réfractaires, le terme s'appliquant également aux conscrits rebelles et aux prêtres ayant refusé le serment, si bien que chaque famille ou presque formait des vœux pour au moins un réfractaire, soit ecclésiastique, soit laïc.

A Gouesnou, beaucoup de paysans sont réunis sur la place et des murmures s'élèvent quand le cortège des officiels se forme avec une escorte de soldats baïonnette au canon, que commande un adjudant, Fanch n'ayant été convoqué qu'au cas où des sommations seraient nécessaires. « A bas la conscription ! » grondent les uns. « Voleurs de cloches ! » disent les autres. Mais tout cela entre haut et bas car on se méfie des délateurs jacobins comme aussi des policiers en civil convoqués pour la cérémonie. La foule n'est pas admise à pénétrer dans l'édifice où entrent seulement les personnes chargées de l'inventaire. Parmi elles est un sans-culotte ricaneur qui a annoncé à ses amis qu'il profitera de l'occasion pour se déguiser en « calotin » et pour sonner la cloche.

Le chapeau sur la tête, il entre le premier dans

l'église en proférant quelques plaisanteries grossières sur les ornements et les livres saints dont on va faire le recensement mais, le bedeau s'étant découvert, le notaire suit son exemple et, comme le sans-culotte les regarde d'un air moqueur : « Je crois que notre devoir, citoyens — déclare énergiquement le notaire — est de procéder à cet inventaire aussi rapidement et aussi correctement que nous le pourrons. Le citoyen Robespierre dont le civisme ne peut être mis en doute par personne a, à plusieurs reprises, insisté ces jours derniers sur ce point que les biens d'église étant en même temps bien d'Etat allaient être très respectueusement inventoriés et que nous ne devions pas recommencer l'erreur commise en Belgique où les opinions des populations croyantes ont été inutilement bafouées. Nous sommes ici pour sauvegarder les droits de la nation mais il ne nous est permis d'injurier personne. » Le sans-culotte hausse les épaules mais, puisque le nom de Robespierre a été évoqué, il n'ose pas protester. L'inventaire donc s'accomplit sur un rythme assez monotone, les vêtements et les vases étant catalogués puis groupés en lots que l'on empile ensuite dans des chariots pour les emporter à Brest, non sans avoir pris la précaution de tout envelopper dans des sacs ou dans des couvertures, afin d'éviter les protestations ou les quolibets qui, très certainement, éclateraient si tous les objets du culte défilaient pêle-mêle et à découvert à travers les rues. Ce serait un spectacle par trop écœurant pour les paysans s'ils voyaient, à même le bois des charrettes, en un révoltant désordre, tout ce à quoi s'associent chez eux la notion du miracle et le sentiment du sur-humain.

Presque tous les villageois d'ailleurs sont distraits de ce qui se déroule à l'intérieur de l'église



par la contemplation de la charpente établie depuis la veille autour du clocher par les ouvriers préposés à l'enlèvement de la cloche. Un des menuisiers de l'équipe s'est blessé le matin, en s'occupant des premiers travaux et plusieurs y ont discerné une juste punition de son audace. Maintenant, la cloche est à coups de marteaux descendue de la maçonnerie et des spécialistes de l'arsenal de Brest s'affairent, en la freinant avec d'énormes câbles, à la faire descendre sur la glis-

sière qui doit l'amener jusqu'à un lourd camion attelé de trois vigoureux chevaux. On essaye d'abord de l'installer debout mais, comme elle est trop large pour le fond du chariot, on se résout à la coucher, ce qui permet aux paysans de regarder de près son battant massif et de toucher les rugosités des parois internes. Les plus instruits cherchent à discerner à l'extérieur, à côté des lettres romaines, la date de la consécration. Un des fabriciens parle avec émotion de l'édification de l'église même qui n'a pas été — explique-t-il — construite par des nobles pour d'autres nobles mais, comme tant d'églises en Bretagne, par des paysans pour des paysans. L'architecte Jacq était un homme qui ne savait ni lire ni écrire et qui avait fait don de son talent à sa paroisse.

Pourquoi — se demandent les paysans — la République montre-t-elle si peu d'égards pour une église née de la volonté populaire? Aujourd'hui, on lui prend sa cloche et tout ce qu'elle contient de vénérable, demain, sans doute, c'est l'église qu'on renversera et, dès à présent, quelle valeur lui reste-t-il puisqu'on l'a privée de tout caractère sacré?

Une fois la cloche posée dans le camion, les ouvriers vont dans l'église où on les requiert maintenant de démonter les confessionnaux et la chaire que l'on va aussi emmener à Brest pour les y mettre en vente. Des sans-culottes ont d'abord proposé qu'on ouvrît la vente dans le bourg, ce qui donnerait lieu à de grasses plaisanteries sur la confession et sur les autres sacrements. Mais le notaire est encore intervenu, affirmant qu'une vente opérée dans une ville de libres-penseurs comme Brest rapportera plus d'argent à l'Etat qu'une vente faite à Gouesnou où nul n'osera transformer en bois de chauffage la

chaire d'où le défunt recteur a parlé pendant tant d'années et d'où il a recommandé aux prières tant de morts.

Un moment, on a redouté que les deux cloches ne soient enlevées mais, peu avant l'inventaire, il est parvenu un message de remise de peine pour la plus petite des deux cloches; sa présence sera tolérée pour que de sa voix grêle, elle continue à dire les victoires des armées de la République. Mais son aspect dans la tour est lamentable, sans compagne pour lui faire pendant.

Habitué à vivre depuis sa naissance dans la familiarité des cloches, Fanch souffre plus que personne de la désinvolture avec laquelle celles-ci sont traitées par des hommes si fanatiquement épris de l'avenir que le passé leur fait peur. « Puis-je — se demande Fanch — continuer à être républicain et aimer en même temps les cloches comme je les aime? »

Avant que l'inventaire ne soit complètement terminé, le sans-culotte qui, plusieurs fois, a été rebuté par le notaire, veut, sur un point, au moins, obtenir sa revanche « Puisque nous avons ici — dit-il — des ouvriers de la marine, nous pouvons profiter de leur présence pour supprimer quelques ornements rappelant l'aristocratie, qui figurent sur plusieurs tombeaux de nobles dans le cimetière et dans les chapelles de l'église. » Le notaire, là, doit s'incliner car si Robespierre a conseillé de ménager les opinions religieuses, il n'a jamais prétendu qu'on doive ménager les préjugés aristocratiques. Les ouvriers reçoivent donc l'ordre de mutiler à coups de marteaux quelques élégants écussons demeurés sur des tombes de ci-devants. Au moment où ils vont briser le dernier, Fanch reconnaît le blason des Kersulan, sur le tombeau d'un grand'oncle d'Hervé. Quand la pierre se rompt, Fanch a l'im-

pression douloureuse qu'il a laissé offenser devant lui son ami.

« Je crois — songe Fanch, décidément mécontent de sa journée — qu'Hervé aurait quelque pitié pour moi s'il me voyait aujourd'hui dans l'exercice de mes hautes fonctions. Il est vrai que j'en ai d'autres — et cette pensée lui rend une gaieté toujours disposée à renaître. — Je suis gardien du trésor de sa famille. »

Et avant de rentrer à Brest, il s'en va faire le tour de l'enclos où le trésor est enfoui. « Je suis — pense-t-il — un bien étrange gardien, moi qui n'ai même pas une clef de la porte d'entrée. Et maintenant que nous voici en guerre avec l'Angleterre, je n'ai pas la possibilité non plus de prévenir Hervé que j'ai fait le tour de sa fortune. »

ARRIVÉE A BREST
DE JEAN BON SAINT-ANDRÉ

(7 Octobre 1793)

Brest qui, jadis, avait été avec Marseille et Paris, un des centres du mouvement révolutionnaire apparaissait maintenant, depuis la révolte girondine contre le parti des Montagnards, comme une des villes les plus suspectes de modérantisme et son opposition au pouvoir jacobin était d'autant plus redoutée que presque toute la flotte de guerre y était rassemblée et que le corps des officiers de marine avait gardé ses sympathies pour l'ancien régime puisqu'il n'avait pas été épuré depuis le début de la Révolution comme le corps des officiers de terre. La Convention jugea donc indispensable de dépêcher là-bas des émissaires munis de pleins pouvoirs qui seraient en même temps chargés de faire rentrer dans le droit chemin les populations civiles et de transformer de fond en comble l'organisation de la marine. Il fallait agir vite et énergiquement car la république était plus que jamais en danger. Partout de graves soulèvements avaient éclaté et qui pouvaient tourner à l'insurrection monarchiste. A Bordeaux, à Marseille, à Lyon surtout, les armées jacobines avaient dû intervenir. A Toulon, les royalistes avaient livré aux Anglais le

port et la flotte méditerranéenne. Cependant, dans le Nord de la France et à Mayence, les troupes de la République subissaient de graves revers.

Les commissaires envoyés à Brest pour y exercer la dictature étaient Jean Bon Saint-André et Prieur de la Marne qui, le 7 octobre 1793 (ou le 16 Vendémiaire an II pour parler selon le nouveau calendrier) s'étaient établis dans un bâtiment officiel de la rue de Siam, le ci-devant Hôtel Saint-Pierre maintenant Hôtel de la République en attendant qu'il devint Préfecture maritime. C'est dans cette maison riche déjà de souvenirs, qu'au xvii^e siècle Vauban se plaisait à séjourner quand il venait à Brest s'occuper de la construction des remparts de la ville et des forts de la côte. Au cours de l'horrible épidémie de typhus en 1757 l'Hôtel Saint-Pierre avait servi d'hôpital mais, depuis lors, ç'allait être la demeure mise à la disposition de tous les personages de marque qui se succéderaient à Brest.

Arrivés sans faste en chaise de poste après un voyage de sept jours à travers les routes défoncées, les deux commissaires se mirent tout de suite au travail. Quoique plus corpulent et d'allure plus cordiale, Prieur de la Marne ne devait pas laisser une impression aussi forte sur les Bretons car quelques jours après il se rendait dans le Morbihan où des troubles venaient d'éclater parmi les paysans.

Dès que Jean Bon Saint-André eut pénétré dans son bureau de l'Hôtel de la République, il exprima le désir qu'on mit à sa disposition un tambour qui serait son messager auprès des divers services de la ville. « Envoyez-moi le moins bête », dit Jean Bon Saint-André au tambour-major qui ne pouvait manquer de désigner Fanch. Ce que voulait le Conventionnel, ce n'é-



tait pas seulement un intermédiaire intelligent, mais un jeune homme sur qui il pût expérimenter l'effet de ses déterminations, quelqu'un aussi qu'il essayerait d'amener à ses doctrines. Car, ancien pasteur protestant de Montauban, Jean Bon Saint-André avait gardé le goût du

prosélytisme et le désir d'être compris par les jeunes. Petit de taille, olivâtre et volontaire, il se jetait sur le labeur comme sur une proie, écrivant pendant des heures presque sans arrêt les projets dont son cerveau était plein mais, souvent, le soir, lorsqu'il était fatigué d'avoir griffonné, il laissait là ses plumes d'oie et il aimait à emmener Fanch avec lui dans les grands jardins qui s'étendaient derrière l'hôtel pour le questionner sur les motifs qui l'avaient conduit à la foi républicaine comme aussi sur les causes qui le poussaient à vaciller dans ses croyances. Parfois, pendant des heures, ils marchaient côte à côte. « Que peuvent-ils se raconter ? » se demandaient les officiers d'ordonnance quand, des larges fenêtres donnant sur le parc, ils regardaient passer et repasser les deux silhouettes tandis que le visage glabre au nez pointu de Saint-André se tournait avec sympathie vers l'adolescent à la fine moustache noire et aux yeux luisants.

« La République, petit, il faut — disait le conventionnel — que des croyants comme nous persistent, malgré tous leurs écœurements, à la maintenir vivante par notre travail, au lieu de la laisser entre les mains uniquement des braillards et des ignorants. Si j'ai accepté de venir ici, pour redresser notre pauvre marine qui en a tant besoin, ce n'est pas parce que mes opinions sont, sur tous les points, celles de mes collègues du Comité du Salut public, c'est parce qu'une occasion inespérée se présentait à moi, qui connais bien les gens de mer, de donner à la nation une marine capable de tenir tête à celle de l'Angleterre. Un jour, on dira peut-être quand une faction, je ne sais pas laquelle, m'aura coupé le cou : « Ce Jean Bon Saint-André était une canaille mais tout de même le redressement de la marine

française date de son arrivée à Brest, à ce coquin ! » Voilà une oraison funèbre qui ne me déplairait pas !

« Oui, je devine ce que tu penses. Tu réfléchis que la Convention ne m'a pas envoyé ici ni Prieur de la Marne non plus pour que nous nous occupions seulement de bouleverser les règlements de la Marine. Elle nous demande aussi de raccourcir un certain nombre de suspects qu'en temps ordinaire on tiendrait pour de bons citoyens et peut-être pour des héros. Oui, mais voilà ! Nous ne vivons pas dans des temps ordinaires et si nous ne faisons pas des exemples, même au risque d'être injustes, eh bien ! la République est perdue et tout l'effort entrepris depuis 1789 aura été vain. Tiens, il y a seulement quelques jours, je le disais à la tribune de la Convention, comme un modéré nous reprochait d'être des despotes : « Des despotes ? oui, sans doute, si c'est le despotisme qui doit faire triompher la liberté ! »

Cette défense des exécutions que Fanch s'était souvent présentée à lui-même pour excuser les excès de la Révolution séduisait le jeune tambour, formulée comme elle l'était par un conventionnel renommé même parmi ses adversaires pour sa puissance de travail et son désintéressement. Le jeune homme très flatté d'être ainsi pris pour confident par un personnage célèbre, se laissait d'autant plus aisément persuader que jusqu'alors la guillotine n'avait pas encore été dressée à Brest et qu'elle lui semblait encore un châtiment théorique et presque imaginaire.

Pas tout à fait cependant car, l'année précédente, il lui avait été donné de voir, et de près, une guillotine en plein fonctionnement mais la victime alors n'avait été qu'un mouton. C'est à

Quimper, dans un hangar dépendant de la chapelle Sainte-Catherine, qu'un modèle du « rasoir national », mais de dimensions réduites, avait été exposé, comme dans tous les chefs-lieux de départements pour que les directoires fussent mis au courant de l'efficacité de la machine nouvelle. Fanch faisait partie du piquet chargé du service d'ordre car l'essai avait eu lieu presque à huis clos. Mais, comme tous les enfants d'origine campagnarde habitués à voir les tueurs de porcs saigner des gorets avec indifférence, il n'avait pas alors, en voyant le mouton décapité de façon aussi expéditive, songé aux souffrances morales d'un être humain prévenu de longues heures à l'avance qu'il allait être appelé à monter l'escalier fatal.

En attendant, non toutefois sans quelque appréhension, le jour où la Terreur à Brest deviendrait effective, Fanch se réjouissait fort à contempler les fêtes civiques auxquelles Jean Bon Saint-André consacrait beaucoup de son temps car le conventionnel croyait au rôle hautement éducatif de ces cérémonies qui se déroulaient sur le Champ de Bataille presque tous les décadis, le dimanche supprimé dans le calendrier révolutionnaire étant maintenant, en effet, remplacé mais tous les dix jours seulement comme jour de repos par le décadi.

« Viens avec moi, petit, dit un matin Jean Bon Saint-André à son jeune ami. Il faut que tu assistes à la fête des Epoux car tu te marieras un jour et il est bon que tu saches de quel respect la nation est maintenant décidée à entourer les chefs de famille qui, au lieu de mener une vie égoïste, se sont courageusement résolus à prendre d'autres existences à leur charge. » Debout aux côtés du représentant, Fanch vit les mariés se présenter devant l'autel de la Patrie avec leurs

femmes vêtues de blanc et parées de rubans tricolores.

Un autre jour, ce fut la fête de la Reconnaissance, en l'honneur des soldats blessés qui, avant de prendre part à un défilé solennel à travers la ville, reçurent à la Mairie une palme de lauriers, et ce fut Fanch qui fut chargé d'ouvrir et de fermer par un ban la lecture des citations éloquentes décernées à ces braves par les commissaires aux armées. Pour commémorer l'instauration de la Liberté, il y eut aussi une importante cérémonie. Jean Bon Saint-André avait fait dresser sur la grande place un trône symbolique orné de tous les emblèmes de la monarchie et Fanch se trouva parmi les militaires ayant pour tâche de distribuer les sabres avec lesquels citoyens et citoyennes furent invités à mettre en pièces ces souvenirs de la tyrannie. Lors de la Fête de l'Agriculture, des gardes nationaux et des laboureurs échangèrent fusils et instruments de travail, cependant que les artistes du théâtre, soutenus par des musiques de la garnison, chantaient des hymnes patriotiques et des œuvres de circonstance. Avec le reste de la foule, Fanch, tout comme Jean Bon Saint-André (et ce ne furent pas les moins émus des assistants), joignit avec ardeur ses promesses à celles que formulaient les solistes :

*Avant de déposer nos glaives triomphants,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.*

Ces promesses d'extermination, tout au moins en ce qui concernait les monarques, n'étaient pas de vains jeux de l'esprit mais correspondaient à des réalités très précises comme on put s'en convaincre le 29 Vendémiaire (20 Octobre) quand, en pleine nuit, les Brestoises, au cours d'une repré-

sentation théâtrale, furent avisés de l'exécution de Marie-Antoinette. Cette nuit-là, Fanch qui avait été très tard de service à l'Hôtel de la République rentra se coucher à la caserne du Château quand il rencontra un immense cortège de jeunes gens qui sortaient du théâtre en criant le *Ca ira* à gorge déployée. « A l'arbre de la Liberté ! » répétaient-ils. Fanch suivit les manifestants et, avec eux, au pied de l'arbre sacré, il chanta la *Marseillaise*. Puis sur le Champ de Bataille, un bal s'organisa cependant que les maisons s'illuminaient. A l'aube, les canons de l'escadre tirèrent une salve pour faire connaître la nouvelle à ceux qui ne s'étaient pas encore réveillés. Car on ne vivait plus d'une vie individuelle : tout était prétexte à manifestations collectives. Des bibliothèques, l'Histoire était maintenant descendue dans la rue, elle s'était animée et elle chantait. Dans les événements quotidiens qu'on savait être des événements historiques, chacun maintenant se rendait compte qu'il avait le droit et le devoir de tenir un rôle, et, de soi-même, chacun, comme Fanch, allait grossir les défilés qui passaient pour qu'il ne fût pas dit que l'ordonnance d'une fête avait été gâtée, faute de figurants.

LA GUILLOTINE EN PERMANENCE A BREST (9 Février 1794)

C'est seulement le 21 pluviôse de l'An II (soit le 9 Février 1794 vieux style) que Brest comprit le sens réel de ce mot : « La Terreur » quand, dans l'ancienne Chapelle de la Marine où les matelots du port de guerre assistaient jadis à la messe, la Convention établit un tribunal dit révolutionnaire composé de trois juges assis sous des faisceaux de drapeaux tricolores. « Justice du Peuple » telle est l'inscription qui est alors gravée sur la façade du bâtiment que la République a d'abord nommé Temple de la Concorde. Quelles décisions vont prendre les trois juges ?

On peut s'en douter car, à quelques centaines de mètres sur la place du Champ de Bataille, un sinistre appareil a été monté le même jour à sept heures du matin et il est annoncé qu'il demeurera à Brest, en permanence comme une implacable menace à tous les mauvais citoyens. Depuis quelques jours, Fanch est d'ailleurs renseigné sur ce qui se prépare, car, dans l'hôtel de la République un nouveau bureau a été ouvert au-dessus de celui qu'occupe Jean Bon Saint-André. C'est le cabinet du citoyen Ance, bourreau de la République, et qui vient pour plusieurs mois fixer sa résidence à Brest. Un grand personnage, désormais, ce bourreau. Les individus de cette profes-

sion étaient jadis tenus en marge de la société et ils habitaient une maison à part dans un quartier retiré. Celui-ci qui claironne son titre de « vengeur de la République » est un bellâtre aux mains et à la barbe soignées, créole de Saint-Domingue, persuadé qu'il exerce le plus beau métier du monde et se sachant envié par bien des jeunes gens. Tous les représentants du peuple n'ont-ils pas reçu des lettres d'électeurs réclamant le privilège de remplacer gratuitement l'exécuteur des hautes œuvres quand ce citoyen voudra prendre un peu de repos? Jean Bon Saint-André n'aime pas le citoyen Ance, pas plus qu'il n'aime les exécutions capitales et il ne lui déplaît pas que des ordres de la Convention l'obligent à s'éloigner de Brest, soit pour des inspections sur la côte soit pour des visites à Paris pendant qu'ont lieu dans le Finistère la plupart des guillotines prévues. Mais, avant de s'absenter, il recommande à Fanch d'être plein d'égards pour Ance « cet homme si nécessaire » quoiqu'il ait le tort d'apprécier la guillotine pour elle-même et non pour les services qu'elle rend à la République.

Dès l'arrivée d'Ance à Brest, Fanch est chargé par le substitut du tribunal de remettre au « Vengeur » et « en mains propres » (Fanch trouve la recommandation assez malheureuse dans sa forme, étant donné les circonstances) un message ainsi conçu :

« L'exécuteur des jugements, logé à l'Hôtel de la République devra faire faire toutes les préparations pour que la mort soit promptement donnée aux condamnés, il est indispensable d'avoir un panier en osier, garni de toile peinte en rouge et à l'huile pour y pouvoir déposer les cadavres et il faudra le faire tel qu'il en puisse contenir, au moins trois ou quatre. Il donnera tous les ordres

nécessaires pour la construction d'une charrette propre à conduire les condamnés au supplice et contenir huit personnes assises. »

« Merci, citoyen-tambour — répond Ance avec un sourire de fauve qui découvre de sauvages canines. — J'espère que je te reverrai souvent avec ta caisse au pied de l'estrade quand je travaillerai pour la République. Car ce mot du substitut m'indique que le tribunal n'a pas l'intention de me laisser chômer. Je vais aller le remercier de ses bonnes dispositions à mon égard. Il peut être sûr que de mon côté je ne négligerai rien pour lui donner satisfaction. Porte-moi au bureau du matériel ce billet où je vais demander dix livres de savon et autant de graisse pour mes aides et pour moi sans oublier les glissières de la Sainte-Guillotine car il n'y a pas que les condamnés qui ont besoin de faire toilette. Nous devons être aussi propres qu'eux. ». Puis, d'une écriture gauche, il écrivit très lentement un bon tout plein de fautes d'orthographe qu'il signa avec fierté : « Ance vengeur ».

Le 21 pluviôse, à neuf heures du matin, trois officiers de marine sont amenés devant la Justice du Peuple. Ils sont accusés de « complicité dans la trahison de la division Rivière aux Antilles, en Janvier 1793 ». A midi, la décision est prise. Tous trois sont condamnés à mort et ramenés du tribunal à la prison du Château puis à la place du Champ de Bataille. En face de la guillotine, a été édifiée une Sainte Montagne faite d'un monceau de poutres que recouvre une immense toile d'emballage çà et là coloriée en vert pour donner l'impression d'une colline escarpée. Sur le court espace séparant le Champ de Bataille de la place du Château une foule considérable est massée haletante. Derrière la charrette où se tiennent livides, les trois condamnés, debout et les mains

attachées derrière le dos, un homme que les Brestois ne connaissent pas encore, marche en bombant le torse et en lançant des œillades conquérantes aux jeunes filles qu'il aperçoit à leurs fenêtres. C'est le citoyen Ance se présentant pour la première fois à son public.

Le hasard veut qu'un des condamnés, M. de Rougemont habite sur le Champ de Bataille et c'est devant sa maison qu'il est exécuté. Une fois arrivé sur la dernière marche, il porte les mains à ses lèvres, les yeux tournés vers le second étage d'où un bras de femme s'agite frénétiquement à une croisée pour lui répondre. L'un après l'autre, les condamnés passent sur la bascule. « Vive la Nation! Vive la Montagne! » crie un groupe de fanatiques rassemblés autour de l'échafaud, cependant que le citoyen Ance, s'inclinant comme un ténor, remercie les sans-culottes brestois de l'accueil accordé à son premier exploit dans la ville. Fanch est un des tambours qui scandent de leurs roulements la chute de ces trois têtes. Mais il a beau se dire que ces trois mutins sont des traîtres à la patrie, ses baguettes tremblent dans ses mains et il sent un étouffement monter dans sa gorge, un sanglot de honte aussi lorsqu'il entend les vociférations de ceux qui se réjouissent de tout ce sang versé.

« A bientôt! » crient quelques hommes au citoyen Ance et ils s'éloignent à regret. Il leur faut attendre jusqu'au 8 Mars et ce n'est plus cette fois sur la place du Champ de Bataille mais sur celle du Château que la guillotine a été transportée. Veut-on que les divers quartiers soient successivement honorés de sa présence? Il est vrai qu'il s'agit de célébrer un événement nouveau : la création d'un tribunal révolutionnaire remplaçant le précédent et composé depuis la veille de trois juges venus de Paris, hommes

d'expérience accoutumés aux décisions rapides. Celui qui comparait devant eux est Hervé Broustail, très connu dans toute la région, et comme commerçant et comme administrateur du district morlaisien. Il a plus de soixante-dix ans. Ce qui lui est reproché, c'est d'avoir « décrié la monnaie de la République, déploré la mort du dernier des tyrans et envoyé au marquis de Kerouartz 17.300 livres provenant de la recette des biens de cet émigré à Mayence ». Broustail est aussi accusé d'avoir criminellement pensé à émigrer puisqu'il a écrit à son fils, à Cadix, « qu'il voudrait bien être où il était lui-même ». Convaincu de « conspiration contre la liberté et la sécurité du peuple Français » Broustail fut exécuté au milieu de la commiseration générale. Fanch, ce jour-là, faillit s'évanouir.

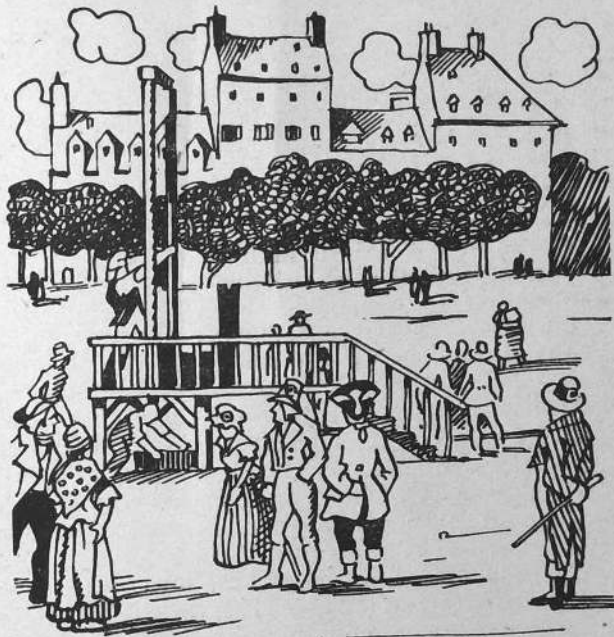
Presque quotidiennement, après cela, les charrettes apporteront à la guillotine de la place du Château son butin de chair humaine. « La charrette de l'Ankou! » dit-on quand, de l'intérieur des maisons, on l'entend passer car les Bretons, même devenus mécréants, gardent, au fond de leur esprit, la croyance en la charrette grinçante que, la nuit, un squelette mène farouchement de village en village à la recherche de ceux pour qui l'heure est venue de comparaître devant Dieu.

Le 13 Mars, c'est le tour d'un prêtre insermenté et le 16 d'un ancien notaire à Troyes qui ayant quitté la France en 1790 non pour des raisons politiques mais afin d'échapper à ses créanciers, rentra en France de lui-même à bord d'un navire américain quand le bateau fut arraisonné par un corsaire français. Le 18 Mars, c'est une femme qui passe dans la charrette de l'Ankou; le 31 Mars une autre femme. Pendant la première quinzaine d'Avril, il n'y a pas d'exécution à Brest, le tribunal ayant gagné de vitesse le personnel

chargé de l'instruction des affaires mais Ance n'est pas réduit pour cela à l'oisiveté car, le 13 Avril, il procède à Lesneven puis à Saint-Pol de Léon, à des exécutions capitales de prêtres réfractaires. Ance et sa machine rentrent ensuite à Brest par la route tandis que, dans les champs, les paysans suspendant leur travail, se signent au passage du sinistre cortège.

À Brest, les exécutions maintenant reprennent à un rythme accéléré. Ce mois d'Avril, si terrible qu'il soit paraît cependant à Fanch moins effrayant que le mois précédent parce que Jean Bon Saint-André est rentré à Brest. Il y a pour Fanch un réconfort véritable à regarder vivre ce passionné à qui, pour sauver la nation, aucun travail ne semble trop pénible, aucune responsabilité trop lourde à supporter. Pour un peu, Saint-André s'étonnerait que le condamné hésitât, même innocent, à s'offrir à la guillotine comme il s'offrirait lui-même s'il pensait que la nation eût intérêt à sa mort.

Fanch vibre dans toutes ses fibres républicaines quand il écoute son aîné lui raconter les longues séances du Comité du Salut public où une demi-douzaine d'enthousiastes prennent sans arrêt les décisions les plus graves, les plus générales comme les plus minutieuses, quittant un problème de ravitaillement pour aborder un programme d'éducation nationale, et ne pouvant accorder que quelques minutes à chaque question car d'autres dossiers attendent sur la table, et les ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur sont toujours menaçants. Terrassé par le sommeil, parfois un des dictateurs s'allonge sur une paille au fond de la pièce. Quelques heures après, un de ses camarades le réveille et va à son tour dormir plusieurs heures. L'indispensable est que, sans arrêt, des résolutions



soient prises, même mauvaises et que la République ne soit pas arrêtée un seul instant dans sa vie fiévreuse car un monde d'adversaires guette chez elle un moment d'abandon, une distraction d'un instant.

« Les juges des tribunaux révolutionnaires doivent suivre notre exemple — explique Jean Bon Saint-André. — Leur activité continue doit dans des périodes pareilles à celle-ci, donner au peuple la sensation qu'ils éloignent de la nation tout danger. Les exécutions ont pour le peuple une valeur tonique; l'excès de sévérité est, à tout prendre, moins à redouter que l'excès d'indulgence. »

*
**

De toutes les exécutions qui se déroulèrent à Brest, celle qui devait surtout rester marquée dans les esprits d'une façon indélébile, ce fut celle des vingt-six administrateurs du Finistère qui, enfermés depuis le soulèvement girondin de l'année précédente, n'avaient pas encore comparu devant le tribunal révolutionnaire. C'étaient tous des notables de la région, commerçants, hommes de loi, agriculteurs, juges ou notaires, certains venant de Scaër, de Châteaulin ou de Landivisiau, mais les plus connus étaient Malmanche, chirurgien et maire de Brest en 1790 et en 1791 et Expilly qui, après avoir été curé de Saint-Martin à Morlaix avait accepté les fonctions d'évêque constitutionnel du Finistère. Tous avaient été des pionniers du mouvement révolutionnaire dans le département et il était donc difficile de les tenir pour des suppôts de l'aristocratie.

C'est le 3 prairial (19 Mai 1794) qu'eut lieu cette exécution massive pour laquelle Ance avait fait aménager, côte à côte, deux guillotines, au cas où l'une des deux viendrait à s'enrayer.

« Je commencerai par les plus vieux », avait dit Ance. On vit donc monter d'abord sur l'estrade Kergariou, président du conseil d'administration et ancien maréchal de camp, avec un juge du tribunal de Quimper, Le Thou qui était âgé de 72 ans. Tous les autres condamnés étaient maintenant rangés au bas de l'escalier attendant leur tour. De leur groupe, partit le cri de : « Vive la Nation ! » puis le chant de la Marseillaise. Malgré tout, ils restaient fidèles à la République et c'est au nom de la République que, jusqu'à la dernière minute, ils s'insurgeaient contre la dictature de Robespierre. Ce chant de la Marseillaise



agaçait Ance qui, un moment, ne put se retenir de montrer son irritation : « Mais taisez-vous donc ! » cria-t-il. Puis, essuyant un peu du sang dont son bras venait d'être éclaboussé : « Envoyez-moi l'Evêque », dit-il rageusement à un de ses employés; Expilly monta les marches mais, une fois arrivé sur la plateforme, il se retourna face au peuple pour esquisser un grand signe de croix et il donna l'absolution à ceux qui, avec lui, allaient mourir.

Le chant patriotique se poursuivait, à chaque minute plus grêle mais toujours obstiné. Ance n'était plus maître de ses gestes. Etait-ce épuisement ou bien agit-il par perversité? Pour achever d'exécuter un des condamnés, il lui fallut par trois fois redescendre le couperet. « Le travail a été bien dur aujourd'hui — dit Ance à ses aides quand la dernière tête fut tombée — et le public, c'est curieux, ne se rend pas compte de tout ce qu'on fait pour lui. Il a eu l'air moins satisfait que certains jours où on lui a offert une petite exécution de rien du tout! »

LA BATAILLE NAVALE AU LARGE DE BREST

(Mai-Juin 1794)

Fanch avait frissonné à la pensée qu'il lui faudrait peut-être assister à l'exécution des administrateurs du Finistère car plusieurs d'entre eux étaient des hommes qu'il avait eu l'habitude de rencontrer dans les rues de Brest, à qui il avait parlé et qu'il s'était accoutumé à considérer, pendant plusieurs années; comme les portedrapeaux de l'idée révolutionnaire. Comme tambour municipal, que de fois il avait eu l'occasion d'être appelé dans le bureau du maire Malmanche! Enfant de chœur, il avait à plusieurs reprises, servi la messe d'Expilly quand celui-ci, avant la Constitution civile du clergé, se trouvait de passage à Brest. Pauvre Expilly! De convictions républicaines, il avait accepté d'être traité en renégat par la plupart des autres prêtres du Finistère qui, eux, avaient refusé de prêter serment, et cependant, la République à laquelle il avait consenti tant de douloureux sacrifices n'établissait pas de différence entre lui et un curé réfractaire. La condamnation et surtout, s'il était contraint d'en être témoin, l'exécution des administrateurs du Finistère, ne serait-ce pas pour Fanch l'écrasement de tous ses rêves, l'anéantissement de tout ce qui avait représenté pour

lui la République et la Liberté? N'était-ce pas en ces hommes que continuait à s'incarner la raison et la justice? Et, lui, Fanch, ne faisait-il pas fausse route en donnant son appui à un régime qui persécutait les premiers défenseurs des idées nouvelles dans le Finistère?

Au cours de ses conversations avec Jean Bon Saint-André qui aimait l'interroger et le confesser, car il pensait interroger et confesser en lui la Bretagne dont il avait peine à comprendre, lui, protestant et méridional, le mysticisme celtique, le catholicisme libéral, Fanch n'avait pas dissimulé les hésitations dont son âme était remplie : était-il possible que le devoir de la République fût d'envoyer cruellement à la mort ceux qui avaient le plus contribué à instaurer cette République sur les ruines de la monarchie?

Aux scrupules de Fanch, Jean Bon Saint-André répondait en parlant raison d'Etat, mais malgré l'attitude respectueuse de son jeune interlocuteur, il comprenait fort bien que de semblables arguments ne modifiaient guère les dispositions du tambour, de plus en plus ému à mesure qu'approchait la date de la terrible exécution : « J'ai — dit un jour Jean Bon Saint-André en abordant Fanch avec brusquerie — une nouvelle à te communiquer et qui ne te sera pas, je crois, désagréable. Tu ne seras pas à Brest, si tu veux, quand on guillotinerà les administrateurs du Finistère. Il est en effet très probable que sous peu (et je compte sur toi pour garder ce secret) notre flotte prendra la mer. Je t'en préviens, il y aura peut-être bataille et elle sera dure, si elle se produit. Les équipages de nos navires vont être, à cette occasion, renforcés par un certain nombre de soldats qui pourront donner un coup de main en cas d'abordage. Puisque tu es Breton, tu as le pied marin et nous

aurons peut-être besoin de ton tambour au moment de l'assaut. Veux-tu participer à cette croisière de la flotte de la République?

— Merci, citoyen-représentant — balbutia Fanch que la joie faisait bégayer. — Mais je ne voudrais pas que vous me croyiez disposé à vous abandonner ainsi...

— Sois tranquille; tu ne m'abandonneras pas. Bien au contraire, car j'ai aussi l'intention d'embarquer en même temps que toi et sur le même navire. Tu vois que je ne m'intéresse pas seulement comme Ance à des affaires de guillotine et je t'assure que je donnerais bien volontiers à l'ami Ance (qui en serait ravi) l'autorisation de me faire passer sous le couperet si je pensais que la perte de ma pauvre tête pût ramener la concorde entre tous les Français de bonne volonté. »

Embarquer avec Jean Bon Saint-André et participer peut-être à une grande bataille contre la marine anglaise! Fanch n'en dormit pas de toute la nuit. Il lui semblait que toute la haute mer fût entrée en lui, balayant toutes les incertitudes. L'Océan seul et le vent du large pouvaient accomplir ce miracle : lui rendre d'un coup la sérénité de l'âme et la pleine confiance dans l'avenir.

Ayant vu si souvent travailler Jean Bon Saint-André, il savait mieux que beaucoup le travail herculéen que le Conventionnel avait accompli. Quand, pour la première fois, cet apôtre était arrivé à Brest, il y avait trouvé en fort piteux état l'unique lambeau de flotte dont la France pût alors disposer : les marins n'ayant aucune confiance dans leurs officiers ni dans leurs bateaux et allant jusqu'à endommager eux-mêmes pendant la nuit les mâts de leurs navires pour ne pas être obligés de prendre le large. Sans hésiter, il avait remplacé les officiers suspects d'hostilité à la République par des officiers marins qu'il

avait subitement élevés en grade ou par des capitaines de la marine marchande, il avait également épuré les équipages, fait construire de nombreux vaisseaux, recruté en toute hâte des matelots dans l'armée de terre. Se rendant en personne à bord de tous les bâtiments en rade, il avait harangué les hommes, leur rendant confiance en eux-mêmes, leur expliquant que, dans une marine républicaine, chaque matelot, s'il possédait les mérites suffisants, pouvait ambitionner le titre d'amiral. Il était même à craindre qu'il ne leur eût insufflé trop de foi en la valeur d'une tactique offensive car ils en étaient arrivés à oublier à quel point ils sont encore inexpérimentés.

Le 27 Floréal, Jean Bon Saint-André, accompagné de Fanch, s'embarqua sur la *Montagne*, tel était le nom que portait désormais la *Côte d'Or*. Tous les vaisseaux avaient ainsi reçu le baptême républicain : la *Bretagne* était devenue le *Révolutionnaire*; le *Suffren* était devenu le *Redoutable*; le *Jacobin* et le *Tyrannicide* faisaient aussi partie de l'escadre. Au sommet des mâts, flottaient des bonnets rouges. Avant de lever l'ancre, les équipages, fraternellement rassemblés autour de leurs officiers, avaient chanté la Marseillaise et, sur la *Montagne*, Jean Bon Saint-André s'était agenouillé avant d'entonner le couplet : *Amour sacré de la Patrie!*

Malgré tout son enthousiasme, Jean Bon Saint-André avait trop le sens des réalités pour ne pas savoir qu'avec une flotte aussi peu entraînée, il serait dangereux d'ici longtemps de livrer bataille à une escadre expérimentée comme l'était une escadre anglaise. Les navires français étaient d'ailleurs d'autant plus précieux à la République que, vu la disparition de l'escadre toulonnaise, les vingt-deux vaisseaux dont Jean

Bon Saint-André était si fier constituait à peu de chose près, tout le capital maritime de la France. Si ce capital, Jean Bon se risquait malgré tout à l'aventurer d'un bloc en dehors du goulet, c'est que la France attendait d'Amérique un convoi lui amenant 120.000 barils de farine indispensables à notre pays presque réduit à la disette. Si des navires anglais guettaient dans le voisinage de nos côtes le passage de ce convoi, l'escadre de Brest devait coûte que coûte détourner sur elle l'attention de l'ennemi afin que la farine entrât dans le port.

Le 10 prairial, à l'aube, Fanch vient de sauter de son hamac et, bien que, par suite de la brume, l'horizon soit fort limité, ce matin-là, il se promène sur le pont dans l'espérance d'apercevoir du nouveau quand un gabier, juché dans une hune, crie : « Voiles à bâbord! » exclamation que grossit le porte-voix et où la joie contenue perce à travers le ton trainard imposé par les rites maritimes aux annonces ainsi jetées du haut des mâts. « Voiles à bâbord! » Le cri va se répercutant de bouche en bouche. En un instant, le pont se couvre de toute une foule de marins surgis des cales, cependant, que les officiers, prévenus, sortent de leurs cabines en ajustant précipitamment leurs équipements. Bientôt, ils grimpent dans les cordages, braquant leurs longues-vues dans la direction signalée « Dix voiles! » compte l'un « Vingt voiles maintenant! » annonce l'autre. « Mais regardez là-bas, il y a bien trente voiles au moins! Cette fois, c'est bien eux! »

« Branle-bas de combat! » crient en même temps Jean Bon Saint-André et Villaret-Joyeuse qui se tiennent l'un à côté de l'autre sur le gaillard d'avant. Et c'est immédiatement un extraordinaire fourmillement d'hommes, de la poupe à la proue, descendant par les panneaux tout ce

qui n'est pas indispensable à la bataille tandis que la mèche à la main, les servants rejoignent leurs pièces et que, dans l'entrepont, d'autres canonniers se groupent autour de leurs caronades prêtes à faire feu. Deux clairons lancent la sonnerie réglementaire, puis, Fanch, le tambour à la ceinture, fait lentement tout le tour du bateau, en proclamant à coups de baguettes, que les marins de la *Montagne* sont prêts à lutter jusqu'à leur dernier souffle. Le roulement de la caisse s'arrête ensuite pour laisser la parole à l'artillerie et aux sifflets stridents des maîtres de manœuvre.

L'escadre anglaise est maintenant toute proche. Décidément, elle se compose de trente vaisseaux environ, ce qui est un bien gros chiffre. Dans d'aussi mauvaises conditions, est-il sage d'accepter le combat? Ne serait-il pas plus raisonnable de battre en retraite? Le point délicat est que la rencontre des deux flottes se produit justement dans la zone par laquelle doit passer le convoi tant espéré. Malgré l'infériorité numérique de l'escadre française, l'hésitation n'est donc point permise. Comment d'ailleurs résisterait-on à l'ardeur des matelots qui voudraient tout de suite sauter à l'abordage?

Accoutumé à suivre les émotions sur le visage de Jean Bon Saint-André, Fanch scrute anxieusement les crispations qu'il y distingue et il souffre de ne pas sentir le **Conventionnel** vibrer de la même foi en la victoire dont comme tous les membres de l'équipage, le **tambour**, à ce moment est embrasé. A travers les caprices du brouillard les bateaux ennemis approchent et leurs formes vont se précisant, à chaque minute. « Ce qu'il y a de curieux — se murmure le garçon — c'est qu'ils nous voient, tout comme nous les voyons, qu'ils sont plus nombreux que nous et que,

malgré cela, ils ne semblent pas le moins désireux de mettre à profit leur supériorité. « Vais-je — se demande Lagadec avec son habituel optimisme — assister au renouvellement sur mer de l'heureuse aventure de Valmy? De toute façon, Valmy et cette rencontre-ci se ressemblent déjà sur un point, c'est comme à Valmy derrière un écran de brume que nous allons être obligés de prendre nos formations. »

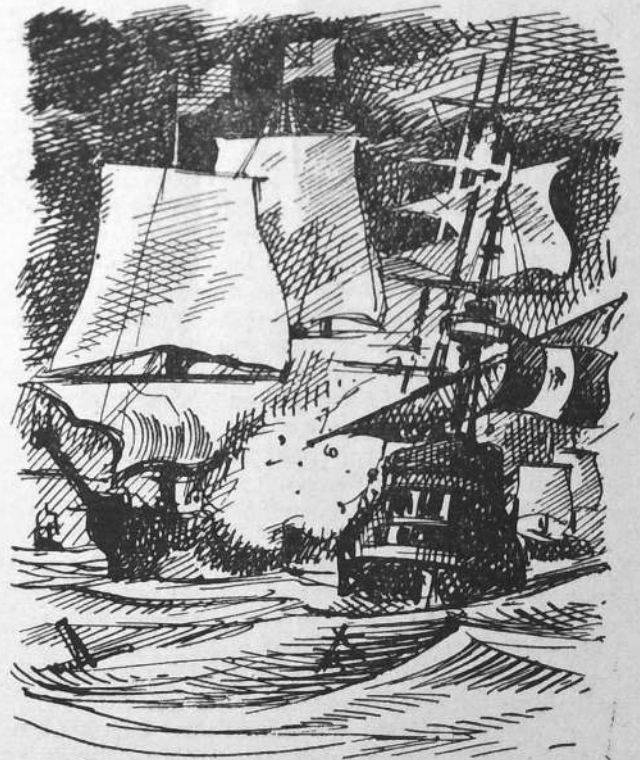
Les premiers coups de canon retentissent mais la brume qui, depuis un moment, devient plus épaisse, donne à l'engagement un aspect fantomatique et irréel. De temps en temps, des crépitements continus mais atténués par l'humidité de l'air donnent à comprendre que des navires (on ne sait lesquels) sont maintenant aux prises et parfois ces escarmouches semblent se dérouler à moins d'un mille. Par instants, des formes tournoyantes pareilles à de gigantesques oiseaux de mer s'approchent du vaisseau amiral et, comme se penchant vers lui, elles lui lancent une rapide bordée mais en ne se risquant qu'avec beaucoup de circonspection car chacun craint, dans cette brume compacte, d'être exposé à tirer sur les siens. La *Montagne* riposte avec la même prudence mais ce n'en est pas moins une secousse terrible que subissent les occupants du navire; toute l'immense carcasse de bois frémit du tumulte des détonations. Un boulet anglais, tombant à l'avant, brise le mât de beaupré et endommage légèrement la figure de proue. En même temps, on entend quelques cris de détresse; les débris du mât ont dû en s'effondrant dans l'océan balayer quelques matelots qui se débattent parmi les vagues. « Un homme à la mer! » crie-t-on par habitude sur le gaillard d'avant mais tout en sachant que rien ne peut être entrepris pour les secourir. La matinée ainsi

se passe en alertes, sans qu'aucune agression précise se produise. Puis viennent des heures et de longues journées d'incertitude au milieu de demi-ténèbres.

Deux jours et deux nuits se sont écoulés quand le voile de brume, comme à Valmy, se déchire et les deux escadres se trouvent brusquement face à face. « Enfin, se dit Fanch, on va voir plus clair dans la situation », et, une fois de plus, il se réjouit d'être à bord du vaisseau amiral, ce qui, espère-t-il, lui permettra, comme naguère au moulin de Valmy, de jouir d'une vue panoramique de l'affaire. Mais, au premier coup d'œil, il ne peut retenir une petite grimace en constatant que la disproportion des forces entre les deux escadres s'est encore accrue depuis le treize prairial. Plusieurs navires Français ont dû être endommagés pendant les combats dans la brume ou bien alors ils ont été éloignés de la bataille par le vent; la flotte anglaise, au contraire, s'est augmentée de quelques unités.

S'adressant à un vieux marin qui attend des ordres auprès d'un cabestan notre ami Fanch tente de lui démontrer que la *Montagne* est le meilleur lieu d'observation dont on puisse rêver, au cours d'un vaste engagement comme celui-là. L'autre a bien failli, en éclatant de rire, avaler sa chique qu'il promenait à ce moment de sa joue droite à sa joue gauche afin de mieux la savourer. « On voit bien — lui réplique-t-il quand il est parvenu à récupérer le précieux objet — que tu es encore nouveau dans le métier. Tout à l'heure, nous serons perdus dans la fumée à ne pas pouvoir distinguer ce qui se passe à quelques encablures, sans compter qu'il y aura du travail pour tout le monde ici et que tu auras assez de soucis dans ta petite paroisse pour ne pas t'inquiéter de ce qui aura lieu à l'autre bout du bâtiment. Quant

aux autres bateaux, va deviner à quoi ils s'amusent! Ici, ne l'oublie pas, tu es comme sur une île et de ce qui arrive dans le reste de l'archipel, il se



peut que le commandant lui-même ne sache rien. Ce que tu verras peut-être un peu mieux de temps en temps, c'est l'agitation à bord des bateaux ennemis; en effet, rien ne leur plaît davantage que de rôder autour d'un navire amiral parce qu'il est de bonne prise. Tiens! voilà que la danse

commence. » Il n'a pas achevé sa phrase qu'une formidable détonation les renverse tous deux, tandis que des volées de mitraille s'abattent sur le pont, hachant les cordages et entaillant les mâts, déchiquetant les bastingages où le bois, subitement dénudé, se couvre de larges plaies blanches. Il semble que l'attaque se produise de tous les côtés en même temps. De toutes parts parviennent des cris de blessés, des râles de mourants d'autant plus horribles que ces blessés et ces mourants, on ne les voit pas tant s'épaissit le linceul de fumée que chacun sent se resserrer autour de lui, pendant qu'à ses oreilles et sous ses pieds retentit le tumulte des caronades qui prennent part au duel. Mais le plus effrayant peut-être, c'est le sentiment aussi qu'en dessous sont accumulées les poudrières et les dépôts de munitions où le feu peut éclater d'un moment à l'autre à moins que, par des voies d'eau, ce ne soit l'immensité de l'océan qui pénètre à l'intérieur des cales. Un danger d'ailleurs n'exclut pas l'autre; le navire risque d'être victime en même temps et de l'incendie et de la mer.

Justement, d'une des écoutilles, un homme vient de bondir; la barbe et les cheveux à demi roussis, il hurle : « Le feu aux poudres ! »

Mais il est trop affolé pour préciser ce qui s'est passé; un matelot qui le suit peut heureusement expliquer en quel endroit exact un boulet est venu se loger parmi les munitions. « Aux pompes ! » commande immédiatement un officier, et Fanch, tout de suite, se trouve embauché parmi ceux qui sont chargés de noyer les poudres. Il ne va point rester là pendant longtemps, car, comme il n'est affecté à aucun travail spécial, chaque maître qui passe le juge fait tout exprès pour être requis. A travers la fumée, on l'entraîne d'un endroit à un autre. A peine a-t-il com-

mencé à noyer la poudrière, qu'un maître, le prenant énergiquement par le bras, l'arrache au chef de groupe pour l'emmener vers une autre pompe destinée, celle-là, à épuiser l'eau; un boulet pénétrant sous la ligne de flottaison a en effet dangereusement arraché le bordage que les calfats s'appliquent fébrilement à réparer. Là encore, Fanch n'a pas pompé depuis un quart d'heure qu'un infirmier vient le sommer d'aller panser les blessés dans l'entrepont.

Là, il contemple les scènes les plus atroces qui puissent s'imaginer. A une époque où l'on ne connaissait ni le chloroforme ni aucun autre adoucissement à la douleur, l'ancre d'un chirurgien en pleine bataille et surtout à bord d'un navire revêtait un aspect non seulement sinistre mais empreint d'une brutalité primitive dont nous avons peine aujourd'hui à nous former une idée. Le chirurgien, debout au milieu de la salle, avait les bras rouges de sang jusqu'aux coudes, suant à grosses gouttes, il maniait la scie et le couteau comme un tueur dans un abattoir. Pour obtenir du patient une immobilité relative, pendant qu'il lui amputait le bras ou la jambe, il fallait la collaboration d'énergiques gaillards qui maintenaient le blessé sur le lit de planches où on avait étendu. Puis, l'opération achevée, c'est auprès de barils de sable qu'on disposait les amputés pour que le contact de la terre avec le sang arrêtât l'hémorragie.

Quelque horrible que fût le spectacle, il n'en eut pas moins sur Fanch un effet salutaire car rien ne vous distrait mieux des émotions d'un combat que la préoccupation d'une fonction précise à accomplir et la communion avec la souffrance de camarades plus éprouvés encore que vous-même. Pendant que, fraternellement, il panse les blessures béantes, il voit arriver le

vieux marin avec lequel il s'est entretenu au début de la bataille. Ce matelot qui, maintenant, est d'une effrayante pâleur a reçu deux biscaiens dans la poitrine et par derrière lui, celui qui l'a amené, fait comprendre à Fanch par une moue attristée, que c'est là sans doute un cas désespéré. Comme Fanch se penche vers le nouveau venu pour lui verser dans la bouche quelques gouttes de rhum, l'autre le reconnaît et lui sourit faiblement : « Tu vois bien — murmure-t-il — que j'avais raison tout à l'heure; c'est bien difficile de suivre une bataille comme celle-là. Moi, je n'y ai pas distingué grand'chose en tous cas, et je ne tiendrai pas jusqu'à la fin. Heureusement que les compagnons résistent là-haut. Ils font bien; c'est pour la République! » « Vive la Nation! » gémit-il encore avant de perdre définitivement connaissance. « Vive la Nation! » reprend farouchement auprès de lui une autre voix, celle d'un grand blessé que le chirurgien, ses outils à la main, s'apprête déjà à opérer. « Vive la Nation! » répond Fanch avec ferveur, comme si c'eût été une formule capable de triompher de toutes les épreuves, y compris celle de la mort.

Cependant la nuit est tombée et non seulement la bataille progressivement a pris fin, mais toute l'étendue de la mer est redevenue calme. Épuisé par le travail qu'il a fourni dans le poste de secours, Fanch remonte sur le pont pour respirer un peu l'air du soir qui, espère-t-il, lui semblera doux après toutes ces senteurs de sang s'exhalant des chairs imprégnées de poudre et de fumée. Mais là aussi, la désolation règne en maîtresse : un peu partout, le pied heurte des cadavres dont, une lanterne à la main, un fourrier examine les visages avant de permettre qu'on jette les corps à la mer. Le grand mâât, brisé en plusieurs mor-

ceaux est couché avec toute sa voilure en travers du navire; sur le gaillard arrière un trou gigantesque indique que là un incendie a fait rage. Les hommes valides et les blessés légers sont maintenant rassemblés à la proue, où, en présence de l'amiral et de Jean Bon Saint-André, les officiers procèdent à l'appel de leurs bordées afin de vérifier le chiffre des pertes. Rien que sur la *Montagne* il y a trois cents hommes tués ou blessés.

Que s'était-il passé sur les autres navires? On ne commença à être renseigné que dans la journée du lendemain. Plusieurs bateaux avaient subi de très fortes avaries; l'*Achille* était rasé comme un ponton; le *Terrible* avait perdu son grand mâât. L'*Impétueux* avait été coulé et les rapports parvenus sur le *Vengeur* entraîné par les vents loin du gros de la flotte, portaient à croire que, criblé de boulets, il s'était laissé couler, pavillon haut, plutôt que de se rendre. On disait que les hommes avaient chanté *la Marseillaise* jusqu'au moment où ils avaient disparu sous les flots. Plus tard, on allait savoir qu'un assez grand nombre de marins du *Vengeur* considérés comme disparus et le commandant du navire lui-même, recueillis par des embarcations britanniques avaient été emmenés comme prisonniers en Angleterre.

Malgré tout, étant données les circonstances les résultats ne pouvaient être considérés comme trop mauvais. Des informations que Fanch put grappiller çà et là dans l'entourage de Jean Bon Saint-André, il dégagea que ç'avait été une bataille singulière où les Anglais, très supérieurs en nombre et en tactique avaient cependant combattu avec mollesse : les Français, de leur côté, avaient mené l'attaque avec une fougueuse gaucherie qui avait déçu un adversaire ne sachant comment ripos-

ter à des assauts aussi peu conformes aux rites habituels entre gens de mer. Les vents, de plus, ne s'étaient guère prêtés à une lutte de grand style. Au total, l'épreuve n'avait pas été un désastre pour les Français et c'est tout ce que, en leur incapacité passagère, ils pouvaient espérer de mieux, officiers comme hommes ayant été obligés de suppléer par beaucoup d'audace à une profonde incompétence.

C'étaient les Anglais qui, la nuit venue, avaient été les premiers à cesser le feu.

Ils n'avaient décidément pas, ce jour-là, le cœur à la besogne, peut-être parce qu'il leur déplaisait de se commettre avec des ennemis aussi mal entraînés. Vexés par l'indécision du résultat, les marins français auraient voulu reprendre la lutte et donner la poursuite à la flotte britannique mais Jean Bon Saint-André, très sagement refusa de continuer l'engagement : « Regardez ! Ils s'en vont ! — dit-il à Villaret-Joyeuse. — Nous ne pouvions pas vraiment souhaiter davantage. Moralement, nous avons remporté la victoire puisque nos équipages ont maintenant confiance en eux, tandis que les Anglais ne tiennent pas à entrer en relations avec nous. La République dorénavant a le droit de soutenir qu'elle possède une marine. »

L'escadre anglaise s'éloigna ; mais la flotte française, malgré ses blessures, demeura sur le champ de bataille pour éviter qu'une embuscade fut tendue au convoi. Un nouveau groupe de douze navires anglais parut à l'horizon et Jean Bon Saint-André accorda alors aux équipages la satisfaction de prendre à leur égard une attitude menaçante afin de les écarter de la zone par où le convoi pourrait venir.

Quand Jean Bon Saint-André fut rentré à Brest, il apprit que, grâce à l'engagement livré par sa

flotte, le convoi avait pu gagner la Bretagne sans encombre. « Notre combat — écrivit-il à sa femme restée à Montauban — est une victoire et la plus belle que nous puissions remporter puisqu'elle assure la subsistance du peuple. »

Quant à Fanch qui, en bon Breton, n'aimait pas beaucoup se défaire d'une idée quand elle lui était une fois entrée dans la tête et qui était, par surcroît, très fier d'être le seul qui eût combattu à Valmy, il ne cessait de répéter à tout le monde, qu'incontestablement, cette bataille sans abordage était bien l'équivalent de ce qu'avait été Valmy sur terre : Valmy ne fut-il pas une dure canonnade sans corps à corps ?

C'est là le point de vue qu'il tint absolument, dès sa rentrée à Brest, à développer devant Jean Bon Saint-André, quand celui-ci lui demanda ses impressions sur l'engagement naval. Le Conventionnel l'écouta avec indulgence : « Alors, lui dit-il, tu ne regrettes pas trop de m'avoir suivi dans cette affaire ? Je suis heureux que tu me quittes sans rancune. Je dis : Quittes ! car nous allons être obligés de nous séparer. Le Comité de Salut public, en effet, m'envoie en mission à Toulon. Reviendrais-je à Brest, d'ici longtemps ? C'est bien douteux. Peut-être, une fois que je serai parti, préféreras-tu ne pas rester ici à l'Hôtel de la Marine, en compagnie du citoyen Auce qui probablement ne gardera que peu de sympathie à ceux qui furent mes amis. Je vais donc te renvoyer à ton régiment, mais, en même temps, je te signerai une permission d'un mois car tu t'es très bien conduit sur mer, comme tu l'avais fait sur terre. Tu as mérité un peu de repos, en attendant d'autres aventures. Serre-moi la main, gentil tambour, et, quoi qu'il arrive, ne désespère jamais de la République. »

LES DERNIERS JOURS DE LA TERREUR,
A BREST

(Juin-Juillet 1794)

C'est auprès de son père et de ses frères que Fanch passa son mois de permission. Le sonneur de cloches, maintenant de plus en plus abattu, lui raconta en détail l'horrible boucherie qu'avait été l'exécution des administrateurs du Finistère. « Tu vois — dit-il à Fanch — combien j'avais raison de me méfier de cette République, dont, depuis le début, tu me faisais tant d'éloges, en m'assurant qu'elle deviendrait plus humaine avec le temps. Tu me l'affirmais, n'est-ce pas? après la prise de la Bastille, mais les crimes, depuis, ont succédé aux crimes. Tu m'avais dit aussi que, sous un nouveau régime, il n'y aurait plus de disettes et le pain, chaque mois, devient plus rare. Tous les jours, il faut stationner pendant des heures devant les boutiques dans l'espoir d'obtenir quelques lamentables légumes et quand, enfin, on se met à table, la pensée de cette guillotine (la sainte guillotine, comme ils disent), perpétuellement dressée sur la place du Château, cette pensée-là vous étreint et il vous semble que chaque bouchée a comme un goût de sang. Des morts! partout des morts! Aux armées ce sont des jeunes gens qui sont égorgés à des centaines de lieues d'ici et sans qu'on sache où est leur

tombe, à moins qu'ils ne nous reviennent épouvantablement mutilés. Jusqu'ici, tu as eu la chance de te tirer d'affaire; mais encore ces derniers jours, si tu t'étais trouvé sur le *Vengeur* au lieu d'avoir été embarqué sur la *Montagne*, je serais maintenant en habits de deuil. De ton frère Yffic, nous n'avons plus de nouvelles depuis que la conscription l'a pris pour l'emmener en Rhénanie où Dieu fasse qu'il soit encore vivant! Car il ne suffit pas que nous guillotinions chez nous, nous envoyons des troupes chez les autres pour leur enseigner à coups de canon les beautés de la guillotinate!

« Encore ton ami Ance est-il, à ce qu'on raconte, un modèle de vertu auprès de ce Carrier de Nantes qui est une véritable bête féroce et qui, jugeant que la guillotine ne fonctionne pas assez vite, a inventé un système de noyades par centaines à l'embouchure de la Loire! On rapporte même qu'il attache les condamnés par couples et qu'il appelle cela des « mariages républicains ». Qu'était-ce que la Bastille auprès de ces horreurs, mon pauvre Fanch? De toute ma vie, je n'avais jamais connu personne qui y eût été enfermé, dans cette fameuse Bastille. Mais, rien que dans l'exécution de l'autre jour, j'ai vu disparaître de bien braves gens dont j'avais sonné le baptême ou le mariage, ou devant qui j'avais brûlé de l'encens, comme ce malheureux Expilly! Et le comble, c'est que les pauvres êtres ainsi torturés n'étaient pas des aristocrates, comme vous dites, mais ceux qui, les premiers, avaient eu la sottise de crier « Vive la République ». Et maintenant, paraît-il, ce sont tous les fanatiques du jacobinisme que Robespierre veut envoyer à la guillotine, comme s'il avait juré d'exterminer le genre humain. Ah! qui nous délivrera de Robespierre comme Charlotte Corday nous a débar-

rassés de Marat? Robespierre! Le voilà le tyran! Ce n'était pas le bon Louis XVI!»

Fanch aimait trop son père et il le plaignait trop pour oser le contredire. Qu'aurait-il pu d'ailleurs lui répondre, lui qui avait vu de si près l'abjecte cohue se pressant autour des échafauds? Maintenant qu'il avait quitté l'escadre et Jean Bon Saint-André, il sentait décroître en lui le patriotisme qui l'avait tant exalté, lorsque dans le fracas des caronades, il avait, du navire-amiral, regardé rôder autour de lui, les souples corvettes anglaises. La République ne conservait plus pour lui sa beauté qu'aux armées ou sur la mer.

« Et ton ami, Hervé, as-tu encore de ses nouvelles? reprit le père.

— Non, la correspondance entre nous est devenue impossible. Mais je devine bien qu'il est aussi irrité que toi contre la Convention. Plus sans doute, car la République l'avait un moment séduit et il ne lui pardonne pas de l'avoir trompé. Les massacres de Septembre, déjà l'avaient révolté et on m'a dit que son frère aîné a été tué en Vendée. Au gouvernement français d'aujourd'hui, il ne doit plus découvrir aucune excuse. Je ne serais pas étonné si, un jour, nous nous trouvions face à face dans un combat, à moins qu'un de nous deux ne soit chargé de mener l'autre au poteau d'exécution.

— Et que ferais-tu alors? dit le père Lagadec.

— Oh! j'aime mieux ne pas me poser la question d'avance, mais enfin cela me surprendrait beaucoup si nous n'arrivions pas à nous rendre l'un à l'autre quelque extraordinaire service. Car — ajouta-t-il en riant — je ne vous en ai pas encore entretenu, mais je lui ai promis de m'occuper de ses intérêts pendant son absence. Nous

possédons en commun un trésor dont je ne voudrais pas avoir l'air de le frustrer en le laissant envoyer dans l'autre monde et il se refuserait, j'en suis sûr, à commettre, de son côté, une indécatesse à l'égard de son associé. A ce propos, puisqu'il se peut, après tout, qu'Hervé et moi, nous ne puissions ni l'un ni l'autre bénéficier du trésor de Gouesnou, il faut que je vous indique l'emplacement du magot dont il serait regrettable que le secret disparût avec nous.» Sur quoi, Fanch, très minutieusement, fournit à son père tous les renseignements concernant l'emplacement du trésor.

« J'espère — poursuivit Fanch — que personne n'a écouté notre conversation par le trou de la serrure. Sinon, mon ami Ance se réjouirait fort de nous faire passer tous deux de vie à trépas sur la place du Château. Peut-être exigerait-il même que, pour corser la représentation, je fasse retentir les roulements de tambour réglementaires.»

Mais, de la main, le père Lagadec, lui faisait signe de ne pas continuer ses plaisanteries; la présence de cette guillotine à Brest était en effet pour lui un continuel cauchemar. Quand le couperet s'arrêterait-il de tomber?

Pendant le mois de Juin l'échafaud avait repris son labeur, expédiant indifféremment dantonistes, royalistes, hébertistes et girondins; on eût dit qu'il avait besoin d'une pâture presque quotidienne et ne s'inquiétait pas de l'étiquette du condamné pourvu qu'il y eût une victime.

Un soir que Fanch dînait en compagnie de son père, il lui sembla, comme il avait l'oreille très fine que, dans le grenier, il entendait un bruit insolite.

« Que se passe-t-il donc là-haut? demanda-t-il au sonneur de cloches.

— Mais rien, je t'assure — répond le père La-

gadec d'un ton embarrassé. — C'est peut-être le chat qui donne la chasse aux souris.

— Un chat à deux pieds plutôt, — répliqua Fanch. — Ce n'est pas comme cela que les chats ont l'habitude de marcher. Est-ce que ce ne serait pas un voleur? Vous m'avez dit que vous aviez encore une petite réserve de lard fumé. Il ne faudrait pas qu'en passant par les toits un voisin gourmand vint nous l'enlever, car, par les temps qui courent, il ne manque pas de gens en quête de subsistance. Venez avec moi. Je vais prendre mon pistolet et s'il y a un voleur là-haut, nous l'obligerons bien à rendre gorge.

— Eh bien! non! — dit le père Lagadec — il faut que je te l'avoue aujourd'hui (quoique j'aie, depuis une quinzaine, remis continuellement à plus tard la confession que je dois maintenant te faire), ce n'est pas un voleur que tu trouverais au grenier, ce sont deux pauvres diables de suspects que je cache depuis déjà plusieurs semaines. Si tu penses qu'il est trop dangereux pour nous que je les garde, je vais les mettre sur le pavé. Mais, à leur place, nous serions bien contents que quelqu'un cherchât à nous sauver la vie. Est-ce que tu ne m'as pas dit la semaine dernière que si Hervé de Kersulan te demandait protection, tu ne la lui refuserais pas?

— Vous êtes chez vous, père, — dit Fanch, — et je serais bien mal venu à critiquer votre bon cœur, surtout qu'actuellement personne ne peut se dire à l'abri d'une condamnation. Qui sait si, un de ces matins, Ance ne me reprochera pas d'avoir été en trop bons termes avec Jean Bon Saint-André? Mais qui sont vos deux protégés?

— Oh! je n'ai pas été guidé dans mon choix par des préférences politiques. Je tente de secourir ces deux inconnus comme je tenterais d'arracher à la mort l'inconnu qui va se noyer

ou celui dont la maison est en feu. L'un de mes pensionnaires est girondin, l'autre est partisan de Danton et ils se seraient peut-être assez volontiers envoyés réciproquement à l'échafaud, il y a seulement quelques mois. Pour le moment, ils n'ont qu'un même désir passionné : vivre. Vivre plus longtemps que Robespierre ou, si la chose est possible, vivre tout au moins quelques journées encore, fût-ce dans la poussière de ce lugubre grenier. Tant que tu n'étais pas à la maison, ils pouvaient encore venir ici pour se dégourdir les jambes. Mais, depuis que tu es là, ils n'osent plus bouger du petit coin où ils sont dissimulés sous de vieilles couvertures, sans autre distraction que de jouer ensemble aux échecs et de discuter politique à voix basse car ils ont encore gardé le goût de parler politique, les malheureux, et de célébrer l'un la Gironde, l'autre la Montagne. Veux-tu que je leur demande de s'asseoir maintenant à notre table ou préfères-tu qu'ils viennent me retrouver quand je serai seul?

— J'irais bien les chercher moi-même dans le grenier — dit Fanch en regardant son père avec attendrissement — mais mon arrivée pourrait les effrayer. Il vaut mieux que vous alliez les inviter à se joindre à nous. Au point où nous en sommes, qui peut se refuser à partager sa misère et ses dangers avec ses concitoyens? Ces deux hommes sont en péril mais votre tête et la mienne sont-elles actuellement plus en sécurité que les leurs? La semaine dernière, on a exécuté ce Thomas Raby dont vous vous souvenez sans doute parce que, au début de la Révolution, vous me reprochiez de le fréquenter; tout le monde le considérait alors comme un des futurs chefs du parti avancé en Bretagne. Il vient de mourir, à vingt-trois ans; le Comité de Salut public ne lui a pas pardonné d'avoir exhorté les administrateurs

finistériens à s'insurger contre la Montagne. Puis c'a été le tour d'un paysan royaliste, Kérébel, qui a crié « Vive le Roi! » jusque sur l'échafaud. Avant lui, Ance a raccourci une marquise et une comtesse qui se croyaient bien oubliées dans leur château de Kerjean. Hier, j'ai vu passer dans la charrette un prêtre réfractaire avec trois femmes de Morlaix : une commerçante de vingt-six ans et deux tricoteuses : l'une âgée de 80 ans, l'autre de 38 ans seulement, car, toutes les tricoteuses, vous le voyez, ne sont pas des amies de Robespierre. Demain, qui comparaitra devant le tribunal?... Allons! dites vite à vos deux suspects de venir retrouver les autres suspects que nous sommes. Mais je comprends maintenant pourquoi vous prétendiez manquer d'appétit depuis quelque temps; c'est que vous réserviez à ces messieurs la plus grande part de vos portions! Et moi qui mangeais avec tant de voracité sans me douter de rien!»

Les Lagadec, père et fils se contemplaient avec ravissement, se sentant plus unis l'un à l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été grâce à leur solidarité dans la bonté et grâce aussi à ce sentiment tonique que, dorénavant, ils allaient courir en commun un même péril. Le sonneur alla chercher sous leurs couvertures les deux réfugiés aux vêtements râpés, aux longs cheveux et à la barbe inculte. Ce fut pour eux une grande satisfaction que de faire connaissance avec Fanch et d'être renseignés par lui sur les événements les plus récents. Fanch, de son côté, s'amusa beaucoup, ainsi que son père, de l'animation que le Girondin et le Montagnard mettaient dans leurs discussions, comme si, alors, ils oublièrent qu'il existât quelque lien entre la politique et leurs malheurs présents.

Cependant, Fanch, sa permission terminée,

avait repris son service de tambour à la caserne et comme, depuis longtemps, il n'avait plus été de corvée d'exécution, il reçut l'ordre d'aller assister à la mise à mort de trois fonctionnaires coupables d'avoir participé au mouvement fédéraliste, en compagnie des vingt-six administrateurs précédemment condamnés. C'était Le Bronsort, greffier de la municipalité et juge au tribunal du district; Ribeau, ex-administrateur de l'Indre, et Toullec, administrateur des hospices brestois. Fanch sut par le tambour-major que, s'il avait été désigné, c'est à la demande du bourreau qui s'était étonné auprès du colonel de n'avoir pas vu depuis longtemps le tambour Lagadec au pied de l'échafaud. « Une absence trop prolongée — avait dit Ance — pourrait aisément être prise pour un manque d'esprit révolutionnaire. » Le colonel qui ne tenait pas à être accusé de tiédeur avait immédiatement inscrit Lagadec comme tambour de service pour la triple exécution.

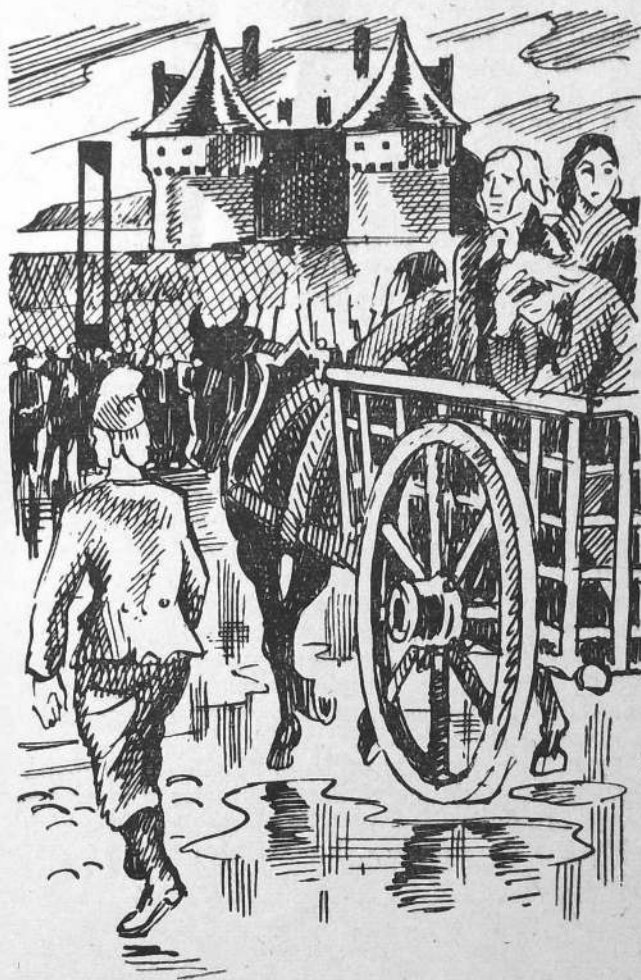
Ance, il est vrai, donnait cette fois une séance exceptionnelle, non seulement parce que les victimes étaient bien connues dans le pays mais parce que l'heure elle-même était inattendue. Le verdict n'ayant été rendu qu'« après l'heure du souper des juges » le supplice eut lieu dans la soirée et à la lueur des torches. Ance, d'un coup d'œil, vérifia si Fanch était présent, et, l'ayant aperçu, il se rasséra : « Content de te voir, citoyen-tambour — lui jeta-t-il. — Je regrette pour toi, que tu aies manqué ces temps-ci de bien belles parades. Mais tu aurais été impardonnable de ne pas te rendre à celle-ci. »

L'exécution de Toullec fut marquée par une série d'incidents tragiques. Au moment où les aides du bourreau allaient jeter l'homme sur la bascule, un coup de vent soudain éteignit plu-

sieurs flambeaux. « Je n'y vois plus », gronda le « vengeur ». Saisissant une des torches, Toullec se tourna vers l'exécuteur : « Regarde-moi bien, lui dit-il, tu ne me verras pas pâlir. » Comme Toullec approchait la torche du visage du tortionnaire, quelques gouttes de cire fondue tombèrent sur la joue du citoyen Ance qui poussa un cri de douleur. Ce geste de Toullec, Ance ne le pardonna pas. Quelques minutes plus tard, il laissa redescendre trois fois le couperet sur la nuque de la victime, comme il avait déjà fait pour un des vingt-six administrateurs.

Dans la nuit, plusieurs, en rentrant chez eux, parlaient à voix basse de bruits rapportés par des voyageurs revenus de la capitale. La chute de Robespierre, disait-on, ne saurait tarder, car le dictateur, à force de couper des têtes, s'était fait des ennemis dans toutes les sections de l'assemblée. N'arriverait-il pas un moment où toutes ces fractions, brusquement, se mettraient d'accord pour le renverser? On racontait que des caricatures circulaient sous le manteau représentant Robespierre entouré d'une forêt de guillotines et exécutant le bourreau après avoir guillotiné tous les Français. « Oui, murmurait-on, il tombera certainement, mais quand? »

L'événement se produisit le 27 Juillet (9 thermidor). Le 30, douze femmes de Morlaix avaient été amenées à Brest devant le tribunal révolutionnaire, en compagnie d'un vieux capucin qu'elles étaient accusées d'avoir caché dans une soupente. Le Père Mével et quatre des conspiratrices furent exécutées, une des quatre était Mlle de Forsanz qui avait la réputation d'être la femme la plus belle et la plus élégante de Morlaix. Dans les rues, les marchands de gazettes ne vendaient encore que le texte du discours prononcé le 8 thermidor au soir par Robespierre et dont la



Convention avait décidé l'impression ainsi que l'envoi dans les provinces.

Le 31 Juillet, afin de témoigner de sa brutale impartialité, le tribunal fit comparaître un ancien juge du tribunal de Morlaix, Gabriel Moreau, qui était le père d'un des plus célèbres généraux de la République, commandant alors une division de l'armée du Nord. Gabriel Moreau était accusé d'« avoir correspondu avec les ennemis du peuple et d'avoir fait parvenir des secours en argent à plusieurs émigrés dont les intérêts lui avaient été confiés ». L'accusation était d'autant plus stupéfiante que, quelques jours auparavant, la ville de Morlaix s'était tout entière rendue en cortège auprès de Moreau le père pour le féliciter du passage de la Sambre brillamment accompli par l'armée de son fils.

Ce ne fut que le 9 Août que le tribunal révolutionnaire admit enfin qu'il était temps pour lui d'interrompre ses condamnations. Donze-Verteuil, son accusateur public, écrivait en effet, ce jour-là, à l'administration du district : « Citoyens, je suis convaincu que je ne fais que m'accorder avec vos intentions en vous rappelant qu'il est de toute convenance que l'instrument des vengeances nationales disparaisse dès ce soir avant le coucher du soleil. »

Et le soir, du 9 Août, la guillotine enfin disparaissait de la place qui, depuis plusieurs semaines, avait officiellement pris le nom de « Place du triomphe du peuple ». La Terreur, à Brest, était terminée.

LA RENCONTRE D'HERVÉ ET DE LA TOUR D'AUVERGNE

(Février 1795)

Si la dictature des Montagnards avait fini par exaspérer Fanch lui-même, pourtant si passionnément républicain, il va sans dire qu'Hervé haïssait les Robespierriéristes et qu'il aurait difficilement compris la vénération de Fanch pour Jean Bon Saint-André. Il en arrivait même à se demander s'il n'avait pas été trop loin naguère dans son libéralisme, car si Louis XVI avait plus énergiquement résisté aux réformateurs, il ne serait pas de concession en concession arrivé à être décapité pour haute trahison. Autour de lui, en Angleterre, Hervé ne voyait que des ennemis du régime et des victimes de l'intransigeance révolutionnaire. Enfin il avait été atteint dans ses affections familiales : en 1793, son frère Jean, après avoir servi dans l'armée de Coblenz, avait été fusillé en Vendée où il était allé combattre les Bleus. Quant au vieux marquis de Kersulan qui, après Valmy et Jemmapes, avait dû quitter la Belgique, puis la Hollande, devant les progrès victorieux des armées de la République, il s'était résolu à aller rejoindre son fils cadet en Angleterre. Leurs premiers rapports avaient été assez froids. M. de Kersulan, très autoritaire, gardait un peu de rancune à Hervé d'avoir eu si longtemps des sympathies pour les idées nouvelles ;

d'avoir si longtemps hésité à émigrer et de n'avoir à aucun moment pris les armes contre les sans-culottes. Mais les circonstances les avaient beaucoup rapprochés. Ils se sentaient maintenant sur bien des points en communion d'idées. Ensemble, avec des larmes de douleur et de rage, ils avaient appris des détails sur la mort de Jean.

« Vous aviez raison, j'aurais dû partir », avait dit Hervé à son père et ce fut là un grand réconfort pour M. de Kersulan qui avait désormais reporté toute sa tendresse sur le seul fils qui lui restât, d'autant que, sentant ses dernières forces physiques diminuer chaque jour, il ne mettait plus la même violence qu'autrefois à affirmer sans nuances la nécessité d'une monarchie absolue. « Dès que — avait promis Hervé — le gouvernement anglais constituera contre les Jacobins un corps expéditionnaire français, je vous jure que je m'engagerai pour venger mon frère. » Cette promesse adoucit les dernières semaines que M. de Kersulan avait encore à vivre et ce fut l'âme presque satisfaite qu'il mourut à la fin de 1794.

Robespierre était maintenant abattu. Hervé ne ressentait plus tout à fait la même haine contre le gouvernement de la République qui avait renoncé aux méthodes terroristes. Ce gouvernement néanmoins persistait à traquer les ci-devants et les prêtres. Puis la parole donnée par Hervé à son père demeurait sacrée. De plus, un enrôlement était, pour lui, le seul moyen de rentrer en France. Or, une brûlante nostalgie de la France, de la Bretagne surtout, s'était emparée de lui, d'autant que, sa correspondance avec Fanch ayant été arrêtée par les hostilités entre la France et l'Angleterre, il ne recevait plus sur Brest que des informations bien imprécises.

En attendant de pouvoir se rendre en Armo-

rique, il forma le projet d'aller voir ce qui, en Angleterre, lui rappellerait le plus la Bretagne : la Cornouaille où, vingt ans plus tôt, on pouvait encore découvrir quelques vieillards parlant la langue celtique, et cette Cornouaille, si pittoresque, si différente des provinces purement saxonnes de la Grande-Bretagne s'achevait par un cap nommé *Land's End*, c'est-à-dire Finistère ! « Je vais aller dans le Finistère », se répétait Hervé, et cette pensée lui donnait une grande joie.

Par diligence d'abord, puis à pied il se rendit en Cornwall, couchant dans les auberges paysannes et savourant, sur les côtes, la douceur d'un climat, où dans plusieurs baies, les orangers et les camélias poussent en pleine terre, si bien qu'il se croyait transporté par magie dans ce paradis finistérien de Landevennec où reposent saint Guénolé et le roi Grallon.

Un soir, Hervé traversant la petite ville de Bodmin eut la surprise d'y apercevoir, près de l'église paroissiale, une des plus vastes de la région, un officier aux tempes grisonnantes et qui, portant l'uniforme des armées françaises de la République, conversait avec un groupe d'enfants auxquels il enseignait des mots français en sollicitant d'eux les termes anglais correspondants. S'approchant de lui avec politesse, Hervé se présenta à lui comme Français réfugié en Angleterre et il lui dit combien il était frappé des ressemblances existant entre la Cornouaille d'Angleterre et la Cornouaille française.

« A votre accent — dit le vieillard, avec une sympathie pleine de majesté — je distingue, jeune homme, que vous êtes Breton et je me réjouis de pouvoir serrer la main d'un compatriote car, moi aussi, je suis Breton, Breton de Carhaix.

— Moi, de Brest, — dit Hervé.

— Mais, alors, nous parlons le même breton », répliqua en souriant le vieillard, et c'est en breton que, pendant quelques temps, la conversation se poursuivit.

Le capitaine expliqua que, militaire de carrière, il avait d'abord servi dans les armées du roi, puis fait campagne dans les armées de la République; qu'en septembre 1794 il avait obtenu sa mise à la retraite et qu'il se rendait par mer de Bordeaux à Brest, afin de prendre quelques années de complet repos dans son manoir de Carhaix quand un vaisseau anglais avait capturé le navire sur lequel il se trouvait. Et voilà pourquoi il était maintenant prisonnier sur parole dans cette bourgade de Bodmin où il avait été autorisé à garder son épée et sa cocarde tricolore : « Je loue le Seigneur — déclara-t-il — de m'avoir, dans mon infortune, donné ce gîte plutôt que beaucoup d'autres parce que, parmi les paysans ici qui ne sont pas saxons mais celtes, j'ai à demi l'impression de me retrouver en Bretagne, surtout quand, dans le dialecte local, je découvre au cours de mes promenades, des vocables qui sont d'incontestables vestiges de la vieille langue celte, mère de tous les idiomes et à l'étude de laquelle je m'abandonne depuis déjà bien des années.

— Excusez-moi, Monsieur — reprit Hervé de plus en plus dominé par la distinction familière qui émanait de la personne de son interlocuteur — mais vous venez de me surprendre, et par le souci que vous avez des problèmes linguistiques et par la façon aussi dont vous parlez de religion sans aucune animosité. Comme vous voyez, je porte à mon chapeau une petite cocarde blanche, je suis un ci-devant qui, d'ailleurs crut d'abord à la possibilité d'un accommodement



entre la monarchie et les idées nouvelles, mais c'est la première fois que je rencontre depuis longtemps autant de tolérance et de culture chez un officier des armées de la République.

— Je comprends votre étonnement, mon jeune ami, — dit l'officier souriant avec toujours plus d'indulgence, — et je confesse que, dans les armées de la République, j'appartiens à une espèce assez particulière. Je suis comme vous un ci-devant; comme vous, je suis catholique; dans mon havresac, j'ai toujours transporté un crucifix. Mais

cela ne m'empêche pas d'être aussi ardemment républicain que mes camarades et, s'il le fallait absolument, je serais, malgré ma fatigue, disposé à reprendre les armes pour assurer la victoire de la République sur les tyrans. — Je m'appelle Corret de la Tour d'Auvergne.

— La Tour d'Auvergne! De la famille des Turenne! Je m'incline, Monsieur, devant vous avec un très sincère respect. Depuis que je suis ici, des prêtres récemment émigrés m'ont parlé avec admiration de votre livre sur les *Origines Gauloises* qui jette, m'ont-ils dit, des lumières entièrement nouvelles sur le celtisme foncier de la nation française. J'ai su, de plus, comment vous avez refusé le grade de colonel que vos camarades vous offraient à l'unanimité! Et c'est un bonheur pour moi que de rencontrer un homme de votre mérite, au moment où j'ai l'intention de prendre part à la guerre contre la Convention car j'ai été tellement indigné par les crimes de Robespierre que j'ai promis à mon père mourant, le marquis de Kersulan, que je servirais contre la République dès qu'un corps expéditionnaire d'émigrés se formerait en Angleterre. Vous trouvez sans doute que j'ai eu tort de prêter ce serment?

— Oh! Oh! voilà qui demande réflexion — dit La Tour d'Auvergne en allumant sa pipe et en s'asseyant sur le banc de pierre auprès duquel il bavardait avec les enfants quand Hervé l'avait abordé. — Des questions pareilles ne se règlent pas en un tournemain. Même si vous avez eu tort de prêter pareil serment, le fait demeure que vous l'avez prêté de bonne foi et dans des circonstances solennelles qui ne permettent pas d'y renoncer à la légère. Quand, en 1790, j'ai blâmé les officiers de mon régiment de se rendre à Coblenz, ce que je leur reprochais justement, c'était

de ne pas être fidèles au serment qu'ils avaient prêté à la Constitution et à notre roi qui alors se disait encore constitutionnel. J'ajoutais que, si le roi, un jour, violait son serment, ce ne serait plus au souverain mais à la nation seule que je demeurerais engagé! Mais, d'autre part, votre serment n'était-il pas monstrueux dans son essence? Aviez-vous le droit, même pour satisfaire un père mourant, de prêter serment contre la Nation?

— Mais souvenez-vous des circonstances tragiques dans lesquelles se trouvait alors le pays. N'était-ce pas le devoir de tous les Français de se révolter contre le despote, qui assassinait la France?

— Je n'ai pas, moi militaire, à prendre parti pour ou contre Robespierre. Je sais seulement qu'il avait une rude tâche à accomplir et que c'est grâce à l'inflexible volonté du Comité de Salut Public, de ses représentants aux armées comme de ses représentants dans les provinces, que la coalition a été battue à l'extérieur et que les ennemis de l'intérieur ont été contenus. Robespierre, à ce moment-là, était la figure de proue de la République; en le suivant, le navire de la Patrie a connu la gloire. Qu'en accomplissant sa mission, Robespierre ait commis ou non des crimes, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir. C'est là affaire entre Dieu et lui. L'Être suprême est le seul à qui il soit permis de déterminer si, en sauvant la République par les moyens qui lui ont paru les meilleurs pour la sauver, Robespierre a oui ou non damné son âme.

« Ecoute, jeune homme, je m'excuse de te tutoyer, mais j'ai l'âge d'être ton père et j'ai beaucoup tutoyé dans les armées de la République. Ce que je vais te dire, j'ai le droit de te l'expliquer, moi qui suis comme toi un ci-devant et

qui ai un peu l'impression de ne pas te parler seulement en mon nom personnel mais en celui de Turenne dont un peu de sang coule en moi, il n'y a pas deux Frances, une France du passé et une France de l'avenir, une France de Louis XIV et une France de la Convention, pas plus (permets au vieux grammairien de reprendre sa marotte) qu'il n'y a une langue française d'autrefois et une langue française d'aujourd'hui. La langue de maintenant est le produit de son passé gaulois, de son passé latin, de son passé franc. Le travail militaire qu'ont accompli Condé et Turenne, ce sont Hoche et Marceau qui le perpétuent. Dans cent ans d'ici, les Français qui apprendront l'histoire de leur pays seront, comme moi, aussi fiers des exploits des uns que des exploits des autres. Qui sait si, à côté de tous ces noms-là, on ne citera pas celui de Robespierre? Et, tout au moins, ceux même qui le dénigreront lui sauront gré de ne jamais avoir douté de la Nation ni de sa victoire.»

Il s'était maintenant levé et, le sabre sous le bras gauche, roulant sur son bras droit son vieux manteau noir percé de balles, il marchait autour du banc de pierre comme il avait l'habitude de marcher parmi les bivouacs, image vivante pour les recrues du dévouement républicain et du patriotisme sans réticences.

« Ce n'est pas une raison — scanda-t-il — parce que la Nation nous a par erreur blessés dans nos intérêts légitimes ou dans nos affections, non, ce n'est pas une raison pour que nous nous tournions contre elle. Souffrir pour la cause de la liberté, de l'égalité, ce n'est pas souffrir. C'est une joie, un honneur pour celui qui s'y trouve exposé. Crois-tu que, tout prisonnier que je sois, tout privé que je sois d'argent et de nourriture, je ne suis pas plus heureux et plus fier que si je vi-

vais dans l'opulence mais à la solde des tyrans?

« La République a voulu me nommer général; tu sais si elle en a nommé, de jeunes généraux. Mais cet avancement, je me suis donné la satisfaction de le refuser pour qu'on ne dise pas : « C'est par intérêt que ce ci-devant, ce Turenne s'est rallié à la cause républicaine. » Le grade que j'avais acquis à la fin de l'ancien régime, j'ai tenu à m'y arrêter mais je n'ai pas voulu aller plus loin. Ainsi j'aurai donné à la Nation mon obole. Mais je suis prêt à lui donner davantage si elle le réclame car la Patrie a tous les droits sur nous. »

En parlant ainsi, c'était à lui-même plutôt qu'à Hervé que s'adressait le vieux capitaine. Mais soudain, il s'interrompit : « Tu m'as demandé tout à l'heure un conseil. Ce conseil-là je ne suis pas capable de te le donner, autrement qu'en te racontant ce que j'ai fait pour la Nation. Chacun de nous a sa conscience et c'est la conscience de chacun qui doit résoudre tous ces problèmes-là. A toi de décider si le serment que tu as prononcé doit l'emporter sur la fidélité à la Nation qui, pour moi, est chose plus sacrée que la fidélité à tous autres serments. Mais peut-être ne comprends-tu pas suffisamment encore ce que c'est que la continuité de la patrie à travers les âges? Un jour, tu la comprendras quand tu verras tous les Français, ci-devants, ou non, réconciliés autour de la patrie. L'important pour le moment, c'est que tu suives ton devoir là où tu t'imagineras qu'il est. Mais, surtout, si tu vas te battre contre la nation, n'oublie jamais, même au plus fort de la lutte, que tes adversaires sont, malgré tout, tes frères et, quand sera venu le moment de la réconciliation nationale, alors sois parmi ceux qui aimeront le plus leur patrie pour te faire pardonner d'avoir osé chercher à la meurtrir. »

HERVÉ ET FANCH
SE RETROUVENT A QUIBERON
(Juillet 1795)

L'entrevue de Bodmin avait fortement ébranlé Hervé mais elle ne l'avait pas cependant décidé à renoncer à son projet puisque La Tour d'Auvergne lui-même ne lui avait pas formellement conseillé de considérer son serment comme nul et non avenu. « J'ai juré », se répétait-il. Ce qu'il s'avouait à peine, c'est qu'il était surtout poussé par le désir, maintenant qu'il était sans famille, de revoir coûte que coûte la Bretagne en laissant à la destinée le soin d'infléchir les événements dans un sens favorable. Une fatigue générale s'était en effet emparée à cette époque des tempéraments les plus combatifs, car une nation ne peut pas éternellement se maintenir en état d'héroïsme aigu. Tous les partis souhaitaient au moins une trêve, si la paix était impossible. Depuis le 9 thermidor, le gouvernement avait relâché sa rigueur contre les Vendéens; en Février 1795, le traité de la Jaunaye avait garanti à la Vendée le libre exercice du culte catholique et accordé à Charette une indemnité de guerre de deux millions. Charette, il est vrai, n'avait accepté cette suspension des hostilités que pour avoir le temps de reformer son armée; au grand désespoir de beaucoup de ses Chouans, il rompit le pacte

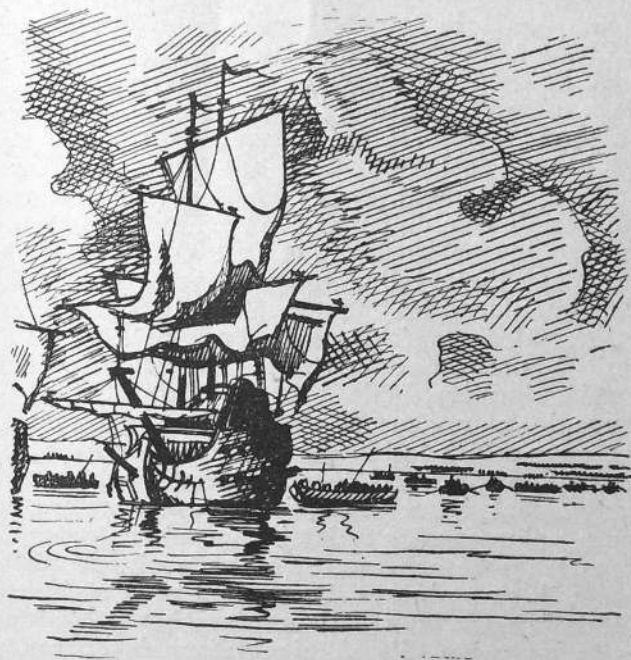
qu'il avait signé et il se remit en campagne. Pitt, de son côté, craignant qu'un découragement définitif ne s'emparât des insurgés français, se résolut à soutenir financièrement et militairement une expéditions d'émigrés qui débarqueraient sur les côtes de Bretagne.

Ce fut le 27 juin 1795 que les premiers contingents parmi lesquels figurait Hervé arrivèrent sur la plage de Carnac sans d'ailleurs avoir rencontré la moindre résistance. Il y eut rarement armée plus disparate que celle qui se répandit alors sur la grève et c'étaient maintenant les troupes républicaines qui allaient s'étonner du désordre des bandes de volontaires qui s'avançaient vers elles le long des routes morbihannaises. Aucune discipline dans ces régiments qui n'obéissaient pas à un commandement unique et dont les chefs portaient les costumes les plus divers. Puisaye, un des deux généralissimes, qui s'enveloppait d'une sorte de redingote grise, portait un vieux chapeau rond, relevé par devant à la Henri IV et surmonté d'un immense panache blanc. Les officiers placés sous ses ordres avaient soit gardé des uniformes d'ancien régime, soit adopté des costumes civils de toutes formes, en se contentant, pour affirmer leur grade, de nouer, à leur bras gauche une longue écharpe blanche. A leurs ceinturons, souvent de drap, pendaient des sabres de cavalerie et des pistolets. Presque tous les soldats avaient reçu de l'intendance anglaise des uniformes rouges et de petits bicornes en bataille. Mais afin qu'on ne les prit pas pour des soldats britanniques, car ils étaient humiliés de porter des uniformes étrangers, ils allaient s'empresser d'échanger ces coiffures contre de grands chapeaux à cuves qu'ils allaient retrousser à la mousquetaire en y fixant leurs cocardes blanches,

A mesure qu'ils s'étaient déployés sur le rivage, un autre cortège s'était en effet avancé à leur rencontre, c'étaient des paysans chouans qui, le Sacré-Cœur sur la poitrine, brandissaient des fourches, des faux et des fusils de chasse. Ces chouans, avec de grands cris, saluaient ceux qu'ils considéraient comme leurs libérateurs et qui leur répondaient aimablement mais sans tout à fait cacher leur déception de n'être accueillis que par des bandes informes, alors qu'ils s'attendaient à admirer des compagnies disciplinées et bien armées. D'une chaloupe débarqua un groupe de chevaliers de Saint-Louis, tous officiers de la vieille armée royale, le plus jeune ayant cinquante ans et le doyen soixante-douze; faute d'avoir pu se procurer des rubans de soie, c'étaient des cordons de laine qu'ils avaient autour du cou.

Un silence se fit quand, la crosse à la main, apparut, les longs cheveux blancs sous sa mitre, Mgr de Hercé, évêque de Dol, suivi de quarante prêtres en chasubles. On eût dit que tout l'ancien régime soudain renaissait et que la vie d'autrefois allait reprendre exactement au point où elle s'était arrêtée, le 14 juillet 1789. Dans leur joie enfantine, les paysans faisaient chanter la poudre, tirant en l'air avec les armes qui venaient de leur être distribuées, si bien qu'on n'entendait même pas dans le lointain les premiers engagements contre les postes républicains dispersés dans les communes des environs. En vain essayait-on de raisonner ces chouans fanatiques, ils se laissaient aller à leur délire. Sceptiques, des soldats en casaque rouge mais d'apparence aguerrie les regardaient sardoniquement et en haussant les épaules; c'étaient des républicains qui, prisonniers sur les pontons anglais, avaient été, à leur corps défendant, enrôlés pour faire

nombre parmi les envahisseurs et qui rumaient l'idée de désertir quand se présenterait une occasion favorable. Car la bigarrure des origines était aussi complexe dans cette armée que la bigarrure des vêtements. « C'est à notre tour —



se dit Hervé — d'être une cohorte de dépenaillés et de rebelles; mais avons-nous assez de foi pour gagner notre Valmy? »

Les premières heures se passèrent sans encombre. Les débarquements continuaient sans qu'aucune canonnade vint gêner les arrivants, et les avant-gardes qui avaient pénétré à l'intérieur du Morbihan enlevèrent sans effort les premières

viles qui se trouvaient sur leur chemin. Quant à la compagnie d'Hervé, il n'était pas, pour le moment, question qu'elle s'éloignât du rivage.

« Kersulan — lui dit son lieutenant qui avait servi quelques jours dans l'armée de Condé — je compte sur vous comme sergent en attendant mieux. Après le premier combat, on distribuera les grades. Pour l'instant, nous allons célébrer notre heureuse arrivée par un *Te Deum* sur la plage même. » Tout près de là, en effet, sous une tente que dominait un drapeau fleurdelysé, un autel avait été dressé, et alentour, non sans quelque flottement, les diverses unités s'étaient rangées. Il semblait que cette foule fût maintenant moins hétéroclite que tout à l'heure. C'est que, dans l'intervalle, on avait amené à terre et distribué parmi les chouans des ballots de vestes rouges; ainsi, espérait-on, ils arriveraient petit à petit à prendre l'apparence de soldats d'une armée régulière. Mais, s'ils acceptaient la veste rouge, les campagnards n'entendaient pas renoncer pour cela à la lourde veste que, toujours, ils avaient portée dans leurs fermes; ou bien, ils endossaient leurs casaques rouges par-dessus leurs « chupens », ou bien ils enrroulaient ceux-ci dans leurs besaces pour ne pas avoir, de toute façon, à s'en séparer. Ils avaient plus aisément délaissé leurs faux et leurs fourches et, baïonnette au canon, ils s'étaient disposés en rangs avec docilité.

Quand l'évêque eut commencé de réciter le Notre Père, un grondement colossal couvrit le bruit du ressac; soit en breton, soit en français la foule où presque tous les dos étaient maintenant écarlates, répétait la prière avec ferveur. Presque tous s'étaient agenouillés; sur l'amas grouillant de tout à l'heure un souffle de foi passait, unifiant passagèrement cette cohue de rebelles. Parmi ces

têtes découvertes et inclinées, beaucoup avaient les cheveux courts, on distinguait aussi bon nombre de perruques. Mais quand on arrivait aux zones où les troupes chouannes étaient assemblées avec leurs chevelures longues et plates, on avait l'impression d'une immense ondulation, d'une rude toison appartenant à un même animal gigantesque et frémissant. Cependant dans l'église de Carnac, un autre office religieux était tenu pour les unités occupant le village.

Après que les âmes eurent ainsi été satisfaites, on s'occupa du pain des corps. La flotte anglaise (plus de cent navires toujours mouillés au large) avait dépêché vers toutes les criques des allèges chargées de nourriture. De copieuses rations furent réparties entre les escouades et ce fut une véritable bombance, car, dans leurs carrioles, les paysans des environs avaient de plusieurs lieues à la ronde amené aussi toute la mangeaille dont ils pouvaient disposer : des pains noirs énormes et des quartiers de lard fumé.

« Allons-nous marcher sur Paris ? » se demandait Hervé. Mais non, les heures puis les jours se passaient sans que rien ne se produisît. « Les chefs ne sont pas d'accord », disaient les uns. « On attendait des instructions de Londres », disaient les autres. « Non, c'est plutôt l'arrivée des princes », chuchotaient les renseignés. Voyant que les émigrés ne bougeaient pas, le général Hoche qui avait d'abord eu l'intention de reculer mais qui recevait sans cesse de nouveaux renforts annonça à la Convention qu'il allait remporter sur place sa victoire.

C'est dans la longue presqu'île de Quiberon s'allongeant toute mince dans la mer que la bataille se livra. L'armée royale ne pouvait pas laisser cette menace sur le flanc de ses troupes restées à Carnac inactives. L'attaque contre cette

langue de terre ne lui fut pas difficile, quand elle eut décidé de l'entreprendre, puisque pour réduire les redoutes républicaines de la péninsule, il suffit de prier l'escadre anglaise de les bombarder. Sans-culotte (tel était le nouveau nom du Fort-Penthièvre) dut presque immédiatement capituler et Hervilly, un des généralissimes blancs, s'établit dans la presqu'île avec son artillerie et son Etat-major. Puisaye, l'autre généralissime, essaya bien d'aller de l'avant puisqu'il savait ses arrières défendus, mais Hoche, qui disposait maintenant de troupes en abondance refoula toutes les forces monarchistes dans le cul-de-sac de la péninsule. C'est alors qu'il écrivit à l'assemblée : « Les Anglo-émigrés-chouans sont bloqués comme des rats. »

Le Fort-Penthièvre aurait pu tenir longtemps contre les bleus, mais la garnison de la redoute comptait des républicains enrôlés de force parmi les émigrés; plusieurs de ces hommes, ayant repéré des points par où l'on pouvait sortir de l'ouvrage et y rentrer, allèrent de nuit informer Hoche de la façon dont le fort pouvait être escaladé. Ainsi, pendant la nuit du 21 Juillet, au milieu du tumulte d'un océan déchaîné, trois colonnes de « patauds » attaquèrent simultanément le Sans-culotte. Ce fut alors une prodigieuse débâcle vers l'extrémité de la presqu'île, débâcle accélérée par le bombardement de l'artillerie anglaise qui, voulant protéger le réembarquement des fuyards, causa presque autant de dégâts parmi les blancs que parmi les bleus.

C'est dans ce hourvari qu'Hervé se trouva pris, sans avoir même l'occasion de faire usage de ses armes, avec la mer à sa droite, à sa gauche et derrière lui, sans qu'il comprît dans cette nuit épaisse ce qui se passait autour de lui. Il ne pouvait s'expliquer les cris de femmes et les gémis-

sements de vieillards qu'il percevait mêlés aux litanies ou aux jurons des soldats. Car, dans la presqu'île, il n'y avait pas seulement des combattants mais aussi des invalides et des paysannes restés dans le village de la côte pendant les escarmouches.

Si des luttes avaient lieu, c'étaient maintenant entre chouans se disputant des places dans de rares embarcations auxquelles s'accrochaient des grappes humaines dans l'espoir d'être ramenées à bord des navires britanniques. D'un moment à l'autre, on s'attendait à ce que toute cette masse en lutte contre elle-même fût bousculée par une charge républicaine qui refoulerait dans l'océan les derniers débris de l'armée royaliste.

« Rendons-nous! » criaient le uns en français, les autres en breton. Mais comment les malheureux entassés à l'extrémité de l'étroite langue de terre parviendraient-ils à transmettre leur désir et aux troupes de Hoche et à la cohue qui les séparait de ces troupes?

Enfin on eut la sensation que des événements se préparaient. Voici qu'au loin, on entend des clairons. Est-ce la charge ou bien se négocie-t-il, là-bas, une reddition? On ne recule plus mais, lentement, la presqu'île se vide de ses occupants, et petit à petit, des nouvelles confuses parviennent : tous ceux qui se trouvent ici vont être faits prisonniers « et fusillés », ajoutent certains avec amertume. « Les émigrés, en tout cas, sont sûrs de leur affaire », suggèrent d'autres.

A la sortie de la presqu'île — le jour s'est maintenant levé — un triage s'organise entre des haies de soldats aux buffleteries blanches et à la cocarde tricolore : « Les patriotes, par ici » et cet appel s'adresse aux soldats républicains enrôlés de force dans l'armée royaliste. « Les paysans chouans par là. » Un troisième groupe est celui

des « émigrés », c'est avec les « émigrés » que part Hervé. Après avoir été sommairement désarmés, les « émigrés » sont rassemblés sur une immense lande.

Ce qui frappe d'abord Hervé, c'est l'absence d'hostilité chez les officiers et les soldats républicains qui montent la garde autour des vaincus. On sent chez les bleus une grande lassitude, en même temps qu'une grande satisfaction d'avoir mené à bien une lamentable besogne. Les émigrés, de leur côté, ne sont pas très fiers d'avoir aussi mal manœuvré. Un certain nombre d'entre eux d'allure très martiale et nettement séparés des autres conserve l'attitude de combattants qui n'ont rien à se reprocher parce qu'ils ont accompli tout leur devoir. Portant tous des shakos, sanglés dans de beaux uniformes, accoutumés à marcher en rang et à obéir à des ordres, ce sont ceux qu'on nomme les émigrés à cocarde noire quoique, lors de leur débarquement, ils aient tous remplacé par une cocarde blanche cet emblème de deuil qui leur avait été jusqu'alors imposé par le gouvernement anglais. Ce sont les soldats du Royal-Emigrant qui ont déjà héroïquement combattu en Hollande, qui ont été réembarqués des Pays-Bas après la défaite des Britanniques et qui, bien malgré eux, ne sont arrivés à Quiberon qu'au moment où la bataille était presque finie. Mais ces dernières heures, ils les ont employées à se battre comme des lions; ce sont eux qui ont sauvé l'honneur de l'armée royale. En pleine déroute, c'est leur chef, le jeune et beau Sombreuil qui, gardant sa lucidité et sa bravoure, s'est substitué au haut commandement royaliste défaillant pour essayer de parlementer et de sauver ses troupes du massacre, tout en stipulant bien qu'il ne demandait pas à être personnellement compris dans la capitulation. Hervé ne peut détacher

les yeux de Sombreuil et de ses hommes qui, au milieu de toute cette tristesse, représentent la générosité d'âme, la fidélité à un idéal.

Mais soudain, Hervé s'entend interpeller à voix basse par un tambour de l'armée républicaine et qui porte des galons tout neufs de sergent : pas de doute; c'est bien Fanch.

CE QUE PEUT L'AMITIÉ D'UN TAMBOUR
(Juillet 1795)

Tout heureux, après cette nuit effroyable, de rencontrer enfin un ami (et quel ami!) Hervé tendait déjà les bras vers Fanch pour l'étreindre mais le tambour fit un bond en arrière : « Ne bouge pas — reprit-il toujours à voix basse. — Personne ne doit se douter que nous nous connaissons, et l'affaire pour réussir doit se mener rapidement. Tu vas me suivre où je te dirai et sans ouvrir la bouche. Ce qui presse d'abord, c'est que tu sortes de ce champ d'émigrés, car il est bien à craindre que tous les ci-devants ne soient fusillés, puisque, tu le sais bien, ils ne sont pas considérés comme prisonniers de guerre. Le général Hoche, lui, a bon cœur, il est content de sa victoire et il voudrait bien faire grâce à tout le monde, mais les représentants de la Convention qui sont ici disent déjà qu'il n'a pas le droit de désobéir aux ordres de la Nation. Si tu pouvais être classé comme chouan, ce serait moins grave mais j'ai beaucoup mieux encore à te proposer. Maintenant, viens. Je te montre le chemin.

— Mais, — protesta faiblement Hervé, — même si tu arrivais aujourd'hui à me tirer de là, ce serait à recommencer; j'aime autant être fusillé aujourd'hui que guillotiné demain, et puis, je n'ai pas le droit de quitter tous les autres ci-devants qui...

— Ne dis pas de bêtises, — interrompit Fanch avec un peu d'irritation. — Je sais comment te rendre la liberté. Quant à tes camarades, je ne leur fais aucun tort en sauvant un d'entre eux; je suis sûr que Hoche serait très heureux de faire comme moi s'il le pouvait. Tu ne voudrais tout de même pas, quand j'ai la possibilité de te sauver, que je te laisse ici pour garder, à moi seul, le trésor de Gouesnou.»

Le bon sourire malicieux de Fanch acheva de convaincre Hervé qui, après s'être résigné à la mort, sentait maintenant le désir de vivre gonfler impérieusement sa poitrine. « Mais, toi, au moins, tu ne risques rien? » demanda-t-il.

— Mais non, bien sûr! La République ne peut rien refuser à un de ses tambours. Allons! suis-moi. »

Ils sortirent du champ avec tant d'assurance que personne ne leur demanda où ils se rendaient. D'un pas rapide, le sergent, accompagné de son prisonnier, se dirigea vers la grand'route. Mais, avant d'y parvenir, il s'arrêta derrière une haie. « Est-ce que tu as sur toi des papiers à ton nom? » lui demanda-t-il. « Oui » dit Hervé, et, ouvrant sa veste, il en tira un portefeuille contenant quelques paperasses : un acte de naissance, une feuille d'engagement dans l'armée royale et plusieurs lettres. « Déchire ça tout de suite — lui dit Fanch — même si ce sont des titres de propriété. Là. Maintenant, tu es un homme tout neuf et je vais te rebaptiser. Te rebaptiser chouan? Non, ce serait encore trop dangereux. Je te demande pardon si je te froisse; c'est un sans-culotte que je vais faire de toi derrière cette haie. Voyons! Est-ce que tu préfères t'appeler Guézennec ou Lazennec? Car j'ai les deux états-civils à ta disposition. A la réflexion, il vaut mieux que ce soit Lazennec. Comme signalement,

ça concorde mieux. Vingt-deux ans! Cheveux blonds! Aucun signe particulier, voilà qui ira à merveille. Alors, tu t'appelles désormais Lazennec et personne ne soutiendra que tu n'es pas bon républicain puisque tu as été volontaire aux armées et que tu as souffert pour la nation sur les pontons de Plymouth. Tu feras bien, quand tu auras un peu de loisir, d'apprendre ta biographie par cœur, et, surtout, n'oublie pas ton nom.

— Mais où t'es-tu procuré ces feuilles?

— Voilà! Cette nuit, on m'a chargé, chaque fois que je trouverais le cadavre d'un prisonnier républicain enrôlé dans l'armée royale, de lui retirer ses papiers pour les remettre à l'intendance. Ce pauvre Lazennec est mort mais, sans s'en douter, il va te sauver la vie. A la guerre comme à la guerre! Allons, Lazennec, ne regrette pas ton ancien nom; tu le retrouveras un jour et je te servirai alors de témoin pour certifier ton identité.»

Sur la route, ils croisèrent un officier qui demanda à Fanch où était le camp des ci-devants. Fanch n'eut pas de peine à le renseigner. « Qu'est-ce que ce prisonnier qui t'accompagne? » demanda l'officier, histoire de causer un peu. « C'est, dit Fanch, un sans-culotte qui arrive d'un ponton anglais et que, par erreur, on avait dirigé sur le camp des ci-devants. Mais il a ses papiers en règle et, comme de juste, je le conduis chez nous.

— Il n'y perdra rien, dit l'officier. C'est bien malheureux qu'on ne puisse pas faire sortir de ce champ quelques autres braves garçons, sans-culottes ou pas sans-culottes. Ce sont surtout les gaillards du Royal-Emigrant que je voudrais voir en sécurité, car ils se sont bougrement bien battus. Au revoir, citoyens! »

— Sais-tu — dit Fanch — que ce capitaine est

un des hommes les plus célèbres d'Europe? Car c'est tout simplement Rouget-de-Lisle, l'auteur de *la Marseillaise*. Regarde-le bien, d'abord à cause de cela et puis parce que tu lui dois une fière chandelle. Sans lui, je n'aurais pas eu à te tirer du camp des fusillés car tu serais déjà noyé sans doute, à l'heure qu'il est. La nuit dernière (je ne me doutais pas, à ce moment, que tu étais si près de moi) nous étions quatre ou cinq tambours en avant du ci-devant Fort-Penthièvre et nous étions prêts à battre la charge pour refouler à la mer tout ce qui restait d'émigrés dans la presqu'île quand le capitaine Rouget-de-Lisle qui venait de Paris, comme adjoint du représentant Tallien, s'est écrié qu'avant de charger, on devait d'abord demander aux émigrés s'ils consentaient à se rendre. « Même si vous ne voulez pas pardonner aux ci-devants — nous a-t-il dit — n'oubliez pas qu'il y a parmi eux des prisonniers sans-culottes qui servent à contre-cœur dans l'armée royale. Si nous avons tout à l'heure repris sans trop de peine le fort ci-devant Penthièvre, c'est à l'héroïsme de sans-culottes venus des pontons anglais que nous le devons. »

« Maintenant — poursuivit Fanch — que nous voici loin du camp des émigrés et que tu ne t'appelles plus de Kersulan, nous ne sommes plus tout à fait aussi pressés, nous pouvons nous asseoir quelques minutes sur ce talus et examiner la situation un peu plus en détail. Et puis les émotions ont dû, comme à moi, te creuser l'estomac. » De son bissac Fanch alors tira un quignon de pain et une tranche de lard qu'il partagea avec son ami.

« Un peu de cidre pour arroser ce repas et une goutte d'eau-de-vie. Allons! A la santé de la nation, puisque te voilà maintenant devenu sans-culotte. Il y a deux jours, tu ne te doutais pas

que tu serais aussi vite inscrit sur les registres des armées de la République. Tout à l'heure, je vais te confier à un sergent fourrier qui t'échangera ta tenue de Londres contre notre uniforme. Tu supposes bien que, dans une période mouvementée comme celle que nous traversons, on ne va pas te torturer pendant quarante-huit heures pour savoir exactement d'où tu viens et t'arracher des précisions sur l'état civil de ton grand-père.

« Mais, une fois habillé en sans-culotte, que veux-tu devenir ? Je te proposerais bien de rester dans l'armée républicaine. C'est certainement pour toi le meilleur endroit où te cacher, car c'est le dernier lieu où les policiers iront faire la chasse aux ci-devants. Si ma société ne te déplaît pas trop, j'aurais même une place d'élève tambour à t'offrir sous mes ordres. Mais je comprends que, sans vouloir probablement rengager dans l'armée royale qui n'est plus très à craindre pour la République, tu ne tiennes pas du jour au lendemain, à faire le coup de feu contre tes anciens amis. Naturellement, j'aimerais mieux te garder auprès de moi mais tu es libre d'avoir tes préférences et de t'exposer à courir quelques risques que je crois d'ailleurs assez légers.

« Une fois que tu auras reçu sans donner aucune signature, même pas une signature Lazenec, un déguisement de sans-culotte, rien ne t'empêchera, par une nuit prochaine, cette nuit si tu veux, de t'enfuir dans la campagne et de t'installer comme valet dans une ferme (un valet qui proposerait de contribuer un peu aux dépenses de la maison ne serait pas accablé de travail) ou si tu aimes mieux, de te cacher, en attendant peut-être une occasion de repasser à l'étranger, chez un ami de collègue ou un de tes cousins qui sera très heureux de t'héberger. Si

Robespierre était encore au pouvoir, je ne te conseillerais pas de te livrer à un petit jeu de ce genre mais j'ai l'impression que la République désormais, surtout après l'échec complet de ce débarquement, va devenir bonne fille.

« Tu dois trouver étrange que je te parle de cette façon à la veille des terribles fusillades qui vont avoir lieu. Mais je crois que ce seront les dernières. La Convention va être féroce, d'abord pour ne pas avoir l'air de se déjuger et puis aussi, je peux te l'avouer — puisque dans une demi-heure, tu seras habillé comme moi en sans-culotte — parce qu'elle va ainsi se venger de la peur qu'elle a éprouvée ces quinze derniers jours. Du moment que tu ne feras pas partie de cette dernière fournée — et c'est pourquoi je tenais tant à te faire sortir très vite du champ où tu te trouvais — tu as de grandes chances de finir ta vie dans ton lit. Déjà la guillotine est remisee; les fusillades bientôt seront à leur tour démodées; avant longtemps, la République n'osera même plus emprisonner ses ennemis. Comme me répétait toujours à Brest mon patron Jean Bon Saint-André — tu n'as pas l'air d'apprécier mes fréquentations! — quand la guerre avec l'Angleterre sera finie, tous les Français devront faire la paix entre eux. Et Jean Bon Saint-André pourtant n'était pas le chef du parti des Indulgents!

« D'ailleurs, pourvu de ton laisser-passer Lazenec, tu es le bon patriote à qui tout le monde doit parler avec respect puisque tu as servi dans l'armée républicaine et même plus que tu ne devais, avec tes mois d'emprisonnement en Angleterre! Tout ceci, avant peu, se terminera par une grande lessive. Tous les deux, nous irons alors ensemble déterrer le trésor à Gouesnou, s'il y est encore; et il y sera car, je ne te l'ai pas dit, — c'est bien drôle! — le terrain de Gouesnou est

maintenant légalement ma propriété. Quand ton père a émigré, ces quelques mètres de sol et la cabane étaient en effet devenus bien national. A Gouesnou où les paysans sont restés favorables à l'ancien régime, personne n'aurait voulu acheter ce terrain-là, d'autant qu'il n'était guère cultivable, alors, comme je connais un peu le notaire du bourg qui n'ignorait pas que nous étions amis, je lui ai demandé de m'acheter sans esclandre et pour quelques assignats la cabane au trésor, si bien que, grâce à la Révolution, me voici devenu propriétaire, et d'un trésor encore qui, de cette façon, est à moi, tout en demeurant à toi. N'est-ce pas que la farce est excellente ? »

Hervé regardait Fanch avec attendrissement. Que Lagadec avait donc toujours gardé la même bonté frondeuse et qu'il était rafraîchissant, au sortir de cette nuit sinistre, de songer qu'il était encore possible à deux jeunes Français, malgré des odyssées bien différentes, de s'estimer et d'espérer la reprise d'une vie normale sans fusillades, et sans échafauds. « Allons, va vite t'habiller en républicain ! » s'écria Fanch. On entra dans une métairie abandonnée où le fourrier avait élu domicile et, en moins de cinq minutes, Hervé fut transfiguré « Je te prends en subsistance à ma compagnie — proclama Fanch. — Les camarades seront très fiers d'avoir récupéré une victime des prisons britanniques. Mais ne te crois pas obligé de nous rebattre continuellement les oreilles des misères que tu as subies pendant ta captivité. Ah ! pendant les premiers jours, on ne te donnera peut-être pas de fusil et cela vaut mieux pour toi parce qu'on se demanderait comment il se fait qu'un vieux soldat ne sache pas manier convenablement son arme. Donc, à partir de maintenant, tu es libre et, quand tu voudras nous quitter, n'oublie pas que la clef des

champs est dans ta poche : c'est ton laisser-passer Lazennec. Mais j'y pense. As-tu de l'argent ?

— Oui, il me reste encore plusieurs rouleaux d'or.

— De l'or ! Il n'y a pas beaucoup de sans-cu-



lottes qui puissent se vanter d'en avoir vu depuis bien longtemps ; tes louis t'assureront le respect des paysans chez qui tu séjourneras, mais même si ta bourse était vide, je ne doute pas que tu sois très bien reçu par eux. Pour tes besoins courants, voici quelques paquets d'assignats qui te rendront sans doute service.

— Je vais te les rembourser en or.

— Mais que veux-tu que je fasse de ton or ? De l'or, au fait, j'en ai plus que toi. Est-ce que tu

as déjà oublié que je possède à Gouesnou un bien national sous lequel gisent des métaux précieux? »

Toute la soirée, assis sur l'herbe, les deux amis formèrent des projets d'avenir. Hervé expliqua que, puisqu'il était maintenant seul au monde, il tenait absolument à ce qu'on partageât en deux parties égales ce qui avait été entassé là-bas. Puis on achèterait à Gouesnou deux maisons voisines, on se marierait et on mènerait l'agréable vie de gentlemen-farmers.

Il fallut que Fanch racontât toutes ses campagnes depuis Valmy et, en particulier, comment vers l'époque où Hervé vagabondait en Cornouaille anglaise, il avait, au Texel, en Hollande, participé au plus extraordinaire exploit des armées de la République quand des hussards, prenant des fantassins en croupe, avaient cerné la flotte hollandaise entière, bloquée dans les glaces entre le Holder et l'île du Texel. « Tu vois bien — déclarait joyeusement Fanch — que rien ne peut résister à nos soldats! »

Puis on revint aux projets immédiats d'Hervé. Fanch recommandait la prudence, tandis qu'Hervé établissait une liste de ses amis morbihannais. Mais qu'était-il advenu d'eux dans la tourmente? Hervé en tout cas, avait mille moyens de se tirer d'affaire, avec ses certificats en poche et assez d'argent pour voir venir les événements. Il tenait à s'éloigner, dès le lendemain, de Quiberon et promettait que, sous son nouveau nom de Lazenec, il mettrait Fanch au courant de ses déplacements. Fanch, de son côté, lui donnait des noms d'anciens camarades de régiment qu'Hervé pourrait aller trouver de la part du tambour, si, dans tel ou tel canton, une recommandation était nécessaire. « Tout le monde, tu verras — assurait l'optimiste Fanch — s'efforcera de te rendre

service. La nation désormais est assez sûre de sa force pour que ses gouvernants n'aient plus qu'un souci : la rendre habitable pour tous les citoyens. »

Il y avait certainement quelque chose de changé dans les cœurs. Hervé put s'en rendre compte, la nuit suivante quand, quittant son cantonnement pour courir une nouvelle aventure, il vit passer à l'aube, pendant que la plupart des soldats bleus dormaient encore, le navrant défilé des ci-devants qui, désarmés se dirigeaient à pied vers Auray et Vannes pour y comparaître devant leurs juges. Les grenadiers qui les encadraient paraissaient plus tristes encore que ceux dont ils avaient la garde. Ils étaient comme honteux de leur mission et tâchaient de se faire pardonner par leurs prévenances. Comme il pleuvait et que le vent soufflait violemment de la mer, plusieurs offraient leurs bicornes aux vieux chevaliers de Saint-Louis qui avaient perdu leurs coiffures pour que les aristocrates pussent protéger de la tempête leurs crânes chenus. « Vous n'avez qu'à enlever la cocarde », leur disaient-ils timidement, pour les mettre à l'aise. En tête des prisonniers, Mgr de Hercé s'avancait péniblement dans sa soutane aux boutons violets. Sombreuil, toujours en tenue de colonel du Royal-Emigrant, le soutenait par le bras, les yeux baissés vers le chemin dont il lui signalait les ornières.

Derrière la masse des officiers en uniforme venait un groupe compact de prêtres! Puis ce fut la longue file des ci-devants non gradés.

Il semblait à Hervé qu'il se reconnût en la personne d'un de ces jeunes gens blonds qui s'en allait les yeux fixés vers son destin. Avait-il eu raison d'accepter ce supplément de vie que Fanch, si fraternellement, lui avait offert? Il lui parut, comme un passant s'était un instant tourné

vers lui, que ce regard, silencieusement, le blâmait d'avoir trahi la cause. Mais, après tout, était-ce bien sa cause, à lui, que ces hommes représentaient? Depuis son entrevue avec La Tour d'Auvergne, n'avait-il pas été reconquis à la France? N'était-il pas ardemment disposé à reprendre loyalement sa place dans la Nation réconciliée de demain?

ÉPILOGUE

SIX ANS APRÈS, OU COMMENT ON PARTAGE UN TRÉSOR A LA COURTE PAILLE

(1801)

Six ans environ se sont passés depuis l'affaire de Quiberon, six années pendant lesquelles la République a connu d'étranges transformations que ni Fanch ni Hervé n'avaient soupçonnées. Les Français ne sont plus maintenant divisés en blancs ou en bleus, bien que certains continuent à se dire royalistes et d'autres républicains. Mais l'idée qui semblait toute naturelle en 1793 d'envoyer son voisin à la mort parce que son opinion différait de la vôtre en quelque nuance, cette idée-là a à peu près complètement disparu des esprits. Lasse des combats incessants entre factions, la Nation dans un désir effréné d'ordre et de paix sociale, va se donner comme consul à vie un général de génie, Napoléon Bonaparte qui, entre tous les principes républicains, conserve le plus populaire, celui de la carrière ouverte aux talents.

Dès l'affaire de Quiberon, Fanch et Hervé s'étaient rendu compte que la période violente de la Révolution tirait à sa fin mais ils s'étaient trop vite grisés de l'espoir qu'au bout de quelques semaines, la tranquillité allait très vite revenir dans

les esprits et que nul désormais ne s'inquiéterait de savoir qui fut émigré ou terroriste.

De fait, on tendait à l'indulgence. Depuis la chute de Robespierre, la majorité de la Convention, assemblée autrefois si farouche, était passée des montagnards aux modérés. Soixante-treize conventionnels, naguère emprisonnés par la Montagne à Port-Louis pour crime de modérantisme, étaient revenus prendre leurs places; vingt-deux girondins qui avaient échappé par miracle à la guillotine s'étaient vu aussi restituer leurs mandats. Ceux des Montagnards qui avaient eu la chance de ne pas être déclarés à leur tour hors la loi tâchaient de se faire pardonner leur passé. Jean Bon Saint-André, en personne, avait du haut de la tribune, avoué les erreurs du Comité du Salut Public : « Un gouvernement — avait-il déclaré — qui veut tout faire, tout voir, tout approuver, tout censurer, ne gouverne jamais ou tyranniquement. » Et, s'offrant à mourir pour assurer la réconciliation des Français, comme tant de fois, il s'était offert à la guillotine dans ses conversations avec Fanch à Brest. « Si mon sang — dit-il en faisant allusion à la mort du philosophe latin s'ouvrant les veines pour se sauver d'une mort plus cruelle — si mon sang pouvait éteindre le feu des divisions, ramener la concorde et la paix, je désirerais mourir comme Sénèque pour avoir le plaisir de le voir couler. » Le 25 octobre 1795 lors de sa dernière séance, la Convention vota une amnistie générale couvrant tous les délits de pensée commis durant la période révolutionnaire. Le même jour elle édicta que la place de la Révolution serait désormais nommée place de la Concorde. Dès avant cela, elle avait décrété la fin de la Constitution civile du clergé et la liberté pour chacun de pratiquer le culte qui lui plairait; c'était dire que les prêtres réfrac-

taires ne seraient plus inquiétés pour leur refus de serment. La liberté de la presse, sauf éloge intempérant de la monarchie, avait été aussi rétablie.

Le seul point troublant pour Hervé, c'est que, dans toutes ces mesures d'oubli, les émigrés n'étaient pas compris. Tant que les guerres avec des nations étrangères se poursuivaient, il était en effet très naturel que le gouvernement français hésitât à laisser rentrer massivement dans le pays des milliers de conspirateurs qui avaient gardé des intelligences et des amitiés dans des États encore hostiles. Mais le motif qui surtout, faisait hésiter les législateurs c'était que les émigrés, si on amnistiait leur départ de France, pourraient se croire justifiés à réclamer une indemnité pour la confiscation de leurs biens. Or, les paysans ou les bourgeois qui avaient acquis à très peu de frais des biens nationaux envisageaient avec méfiance le retour des anciens propriétaires des châteaux et des terres. Suivant que, sous le Directoire, les remous de l'opinion portaient les foules vers la droite ou vers la gauche, suivant que les complots royalistes étaient plus ou moins fréquents, la police se montrait sévère ou douce à l'égard des émigrés furtivement rentrés en France. Mais un sursaut de colère était toujours à redouter.

Hervé jugea donc prudent de conserver plus longtemps qu'il n'eût souhaité son pseudonyme de Lazennec. En quittant Quiberon, il n'avait eu aucune difficulté à trouver un engagement dans la première ferme où il était allé boire une bolée de cidre. Partout, les fils ou les valets de la maison avaient été enrôlés dans les armées de la République, à moins qu'ils ne servissent encore dans les dernières bandes de chouans. Partout les paysans étaient heureux d'employer des bras

même inexpérimentés. Ceux d'Hervé ne tardèrent pas à prendre une valeur marchande très réelle, à mesure que les années s'écoulaient et le jeune homme s'impatientait de ne pouvoir être autorisé à diriger pour son compte une exploitation agricole, direction pour laquelle il se sentait maintenant tout à fait qualifié.

Quand donc pourrait-il vivre à visage complètement découvert? La surveillance n'était pas bien tracassière d'habitude. Mais quelquefois un sergent entraît avec deux ou trois hommes, il demandait à Hervé de lui montrer ses papiers. L'alerte, il est vrai, n'était pas longue: dès que le soi-disant Lazennec avait montré son *exeat* timbré d'un ponton anglais et établissant que le porteur était un volontaire de 1792, alors c'étaient des excuses sans fin, des « Tu comprends, on ne peut pas savoir... » et la promesse qu'on ne viendrait plus jamais le déranger.

De temps en temps, Hervé pourtant changeait de canton quand il avait cru déceler chez un voisin des réticences à son sujet ou simplement quand il avait appris que, dans le district, on avait vu un émigré passer entre deux gendarmes. Il eut même un moment l'idée de se retirer à Ouessant où, lui avait-on dit, la Révolution de la « grande terre » avait passé à peu près inaperçue et où les prêtres de l'ancien régime avaient continué à exercer leur ministère en toute tranquillité. Mais à se retrancher ainsi du monde, Hervé n'avait pu se résoudre, car il tenait à être informé sans délais de ce qui se passait à Paris, dans l'espoir qu'une possibilité bientôt se présenterait à lui de reprendre son nom et d'aller s'établir avec Fanch à Gouesnou.

Il avait été en effet convenu que, dès le moment où Hervé retrouverait le droit de disposer de lui-même, Fanch quitterait l'armée, que tous deux se

partageraient scrupuleusement le trésor et qu'ils s'installeraient à Gouesnou dans deux fermes voisines. En attendant, Fanch avançait toujours en grade. Il avait failli être désigné comme tambour-major en remplacement de l'excellent Lafleur, tué près de lui devant le fort de Bara pendant la traversée des Alpes, mais Fanch — estima le colonel — n'était pas, malgré ses mérites, d'une stature assez élevée pour précéder le régiment quand il entrerait dans les villes conquises. On lui préféra un concurrent moins intelligent que lui et moins brave mais qui avait six centimètres de plus que lui: « Six centimètres! » avait dit le colonel avec émotion. Par contre, comme on manquait d'officiers dans les compagnies, Fanch avait obtenu le titre de lieutenant qui, sur le champ de bataille de Marengo, fut transformé en celui de capitaine.

Marengo, outre les galons de capitaine, lui valut au bras une légère blessure et, conséquemment, un congé de convalescence dont il profita pour aller rendre visite dans les bureaux du Ministère de la guerre à plusieurs de ses camarades, assez influents, qui gravitaient dans l'entourage du Premier Consul. Son but était de faire rayer Hervé de la liste des émigrés, faveur qui commençait alors à s'obtenir assez facilement pourvu qu'il ne s'agît pas d'une personnalité trop voyante et que les répondants fussent d'anciens sans-culottes.

Qui, d'ailleurs, à part Fanch, savait qu'Hervé avait été présent à la bataille de Quiberon? Pour les bureaux, éclairés par Fanch, Hervé n'était qu'un paisible cadet de la petite noblesse, sympathique aux idées nouvelles (il avait, suivant divers témoignages, participé en 1790 à la fête de la Fédération à Paris), un bon Français qui n'avait pas suivi son père et son frère à

Coblentz et qui ne s'était décidé à quitter la France que par crainte d'être traité en suspect. Fanch apportait à son ami son autorité d'ancien volontaire de 1792, présentement officier dans l'armée de Bonaparte. Se piquant d'audace, il avait écrit même à Jean Bon Saint-André en le priant de faire hâter les formalités, tout en riant sous cape du bon tour qu'il jouait ainsi à Hervé. « Qui aurait jamais cru — se disait-il — qu'Hervé serait heureux d'être soutenu par un terroriste aussi notoire tandis que Jean Bon Saint-André serait lui-même satisfait d'implorer la grâce d'un ci-devant? »

Et la radiation fut prononcée. Délirant de joie et fredonnant le *Ça ira* dans la rue, sans s'en rendre compte, Fanch, dès qu'il eut en mains le papier officiel se précipita dans un café du ci-devant Palais-Royal pour y rédiger joyeusement deux missives : l'une à Hervé, l'informant que sa situation était désormais réglée et l'invitant à le rejoindre au plus tôt à Gouesnou, l'autre au Ministère de la Guerre adressant sa démission d'officier et sollicitant la transformation de son congé de convalescence en congé définitif.

Une semaine plus tard, les deux amis déjeunèrent ensemble à l'hôtellerie de Gouesnou, bien décidés à trouver le repas excellent et les vins exquis; ils avaient d'ailleurs prévenu l'aubergiste qu'il eût à leur servir ses bouteilles les plus poudreuses. C'étaient maintenant deux beaux gaillards de vingt-six à vingt-sept ans, l'un à courte moustache brune, l'autre à longue moustache blonde mais on eût cru voir deux écoliers tant l'avenir leur semblait maintenant inondé de lumière.

« Liberté, égalité, fraternité! — clamait Fanch. — C'est aujourd'hui que ces trois mots prennent pour nous deux toute leur valeur. Avant que tu

n'arrives, j'ai déjà consulté le notaire d'ici, un brave homme dont j'ai fait la connaissance quand je suis venu à Gouesnou lors de l'enlèvement de la cloche de la paroisse. Il veut bien, en souvenir de ton père, accepter que nous logions chez lui notre trésor. Un trésor qui, pendant toutes ces dernières années a prodigieusement augmenté de valeur, à ce qu'il m'a dit, de sorte que, tout pillard de profession que je sois, j'ai un peu honte de m'enrichir ainsi à tes dépens et sans le moindre effort. Tout ce qui, dans tes sacs, est bijoux et que tu ne voudras pas garder comme souvenirs, le notaire nous le fera expertiser et transformer en argent liquide. D'autre part, il guigne pour nous deux superbes métairies dont, d'ici quelques mois, nous serons les maîtres. Je l'ai aussi entrepris sur le chapitre des plus jolies héritières des environs et, si tu veux, d'ici un an ou deux, car il commence à être temps pour nous de faire une fin honorable, nous nous marierons tous les deux le même jour dans cette église de Gouesnou qui, je pense, aura alors retrouvé sa cloche; nous fonderons alors des dynasties de Kersulan et de Lagadec qui, je le souhaite, ne verront pas toutes les misères dont nous avons été témoins mais elles ne connaîtront sans doute pas non plus un bonheur semblable à celui que nous célébrons aujourd'hui. »

Le soir, à la tombée de la nuit, les deux amis sortirent ensemble du bourg et sans bruit se glissèrent dans l'enclos dont maintenant Fanch a la clef. Le moment était venu pour eux de vivre un rêve qui avait hanté toute leur enfance. Avant même que d'aller à l'école, ils avaient entendu parler de trésors enfouis par les Korrigans sous les menhirs et que de fois, plus tard, quand ils avaient trouvé une entrée de souterrain dans une prairie, que de fois, ils s'étaient persuadés être sur

la piste d'une cachette de doublons ou de piastres! Le plus beau de tous les jeux devenait, ce soir, pour eux une réalité et ils tremblaient tous deux, de joie mais aussi un peu de crainte quand ils entrèrent dans la cabane.

« Oui, c'est bien ici, à droite et au fond » murmure Hervé. Et l'idée, malgré tout, lui vient que, depuis plus de dix ans, d'autres chercheurs de trésors ont aussi pu venir la nuit et que le magot a peut-être disparu. A grands coups de bêche les deux amis, devenus silencieux, commencent intrépidement à creuser : « Je crois — dit Hervé — que nous sommes allés un peu trop à droite. Autant que je me le rappelle, ce n'était pas aussi loin.

— Sur le plan que tu m'as donné — reprend Fanch — l'entrée de la fosse doit être à peu près ici. Regarde. » Et à la lueur de la lanterne sourde, ils se penchent ensemble sur la feuille maintenant froissée et salie qui, avec Fanch, s'est promenée sur tant de champs de guerre étrangère et civile.

« J'y suis, dit Hervé. Je viens de heurter quelque chose de dur. Ce doit être la grande pierre plate qui marque l'entrée de la fosse. Il ne me semble pas que quoique ce soit ait été dérangé depuis que j'ai tout mis en place. Maintenant, enlevons la dalle.

— Tu dois avoir eu de la peine à installer cela tout seul, Hervé, surtout que tu n'avais pas encore l'habitude de creuser le sol.

— Oh, la fosse existait déjà auparavant, je l'avais découverte par hasard quand j'étais enfant et que, déjà, je venais jouer ici au chercheur de trésor. Même si je la trouvais vide aujourd'hui, j'éprouverais encore moins de désappointement que je n'en ai ressenti quand — j'avais alors neuf ans — je me suis aperçu qu'elle ne recélait rien d'autre que quelques flacons brisés; j'étais si



dépité que j'ai tout remis en état alors et que je n'ai jamais parlé de ma déception à personne. C'est peut-être pour me venger de ma désillusion que j'ai eu l'idée d'obliger cette fosse à devenir la cachette au trésor qu'elle aurait dû être quand j'avais neuf ans. Ce trésor-là, nous pourrions l'appeler le trésor malgré lui. Ah! tout va bien! Voilà les sacs et il y en a bien six. Tiens! je n'en compte que cinq. Si! le sixième est sous les autres. Fanch, aide-moi à les sortir du trou. Que c'est donc lourd, tout ce métal!

— Maintenant nous allons disposer cela sur nos brouettes et transporter nos richesses chez le notaire qui nous attend, il a dû laisser ouverte la porte de son jardin pour que nous pénétrions chez lui par derrière. Recouvrons un peu la fosse avant de partir; nous en aurons peut-être encore besoin, à la prochaine révolution. Mais il est inutile que tu pousses le verrou de la cabane; les voleurs maintenant ont l'autorisation d'entrer si cela leur fait plaisir. C'est en chemin que l'occasion serait bonne pour les détrousseurs s'ils savaient ce que nous portons au notaire et nous n'aurions même pas la ressource de déposer une plainte contre eux.»

« Mes chers amis — dit l'officier ministériel en les considérant de ses yeux espiègles qui leur souriaient par-dessus ses lunettes — je me lance pour vous dans des opérations qui ne me sont pas habituelles. Mais il est assez difficile d'appliquer strictement aujourd'hui des règlements bien précis et dont on n'est pas très certain, au surplus qu'ils aient encore force de loi. Nous voici revenus au temps du roi Salomon qui rendait la justice de son mieux, faute de trouver dans le Code de son temps des solutions particulières aux cas qui lui étaient soumis. J'ai préparé pour vous deux coffres-forts où vous mettez chacun ce qui vous appartient, si tant est que cela vous appartienne, car je n'ai pas le droit de vous en donner reçu, tout en sachant, Monsieur de Kersulan, que ces sacs proviennent de la succession de feu Monsieur votre père que j'avais en grande estime. Si je comprends bien, votre intention, à tous deux, est de vous partager ces biens en quantités égales?

— Oui — disent ensemble les deux jeunes gens.

— Mais comment allez-vous évaluer le contenu de chacun des sacs?

— Ma foi — réplique Hervé en riant — autant que je me le rappelle, les six sacs se valent à peu près car j'y ai fourré au hasard ce qui était resté de précieux dans la maison.

« Dans ces deux sacs blancs qui sont approximativement de même poids, j'ai réparti des quantités équivalentes de louis d'or. Dans les autres sacs, à peu près de même poids aussi, j'ai introduit pêle-mêle, car j'étais assez pressé, tous les bijoux sur lesquels j'ai pu mettre la main. Le mieux est donc pour nous de tirer à la courte-paille qui aura chacun des deux lots. Si nous nous apercevons plus tard qu'un de nous deux a été lésé, l'autre sera le premier à insister pour que le tort soit réparé! Un de ces jours, nous examinerons ces sacs plus à loisir et, s'il y a dans le lot de Fanch des souvenirs de famille que je préfère conserver, ce n'est pas lui qui refusera de me les céder.

— Bien sûr, — s'écrie Fanch — puisque, en somme, tout ce que vous voyez là est à lui.

— Pour nous résumer — reprend le notaire qui vient enfin de trouver un moyen d'apaiser ses scrupules de juriste — si je vous comprends bien, ce contrat purement oral que vous soumettez à mon assentiment est conclu sous le régime de la communauté. Mais, pour des raisons de commodité, vous souhaitez que les biens soient divisés à peu près également entre les parties.

— Nous sommes tout à fait d'accord — assure Hervé — et maintenant tirons à la courte-paille.»

Gravement, le notaire va chercher deux brins d'herbe et les présente à ses deux clients. Puis, quand ils ont, chacun, placé leur fortune dans leurs coffres respectifs : « Voici — dit-il — la clef qui revient à chacun de vous deux et, de l'attribution de chaque coffre à vos personnes, je vais présentement et par écrit vous donner con-

firmation. Dans une période de transition, on ne peut guère appliquer que des mesures d'un caractère dénué, lui aussi, de rigidité. Plût aux Dieux que tous les arrangements calligraphiés naguère en ma présence eussent été tous exécutés dans le même esprit d'équité que le contrat d'aujourd'hui et plaise aux Dieux aussi que la même honnêteté se retrouve dans les pactes qui seront encore calligraphiés ici quand nous jouirons d'un nouveau Code civil! »

LE RETOUR DES CLOCHES (1802)

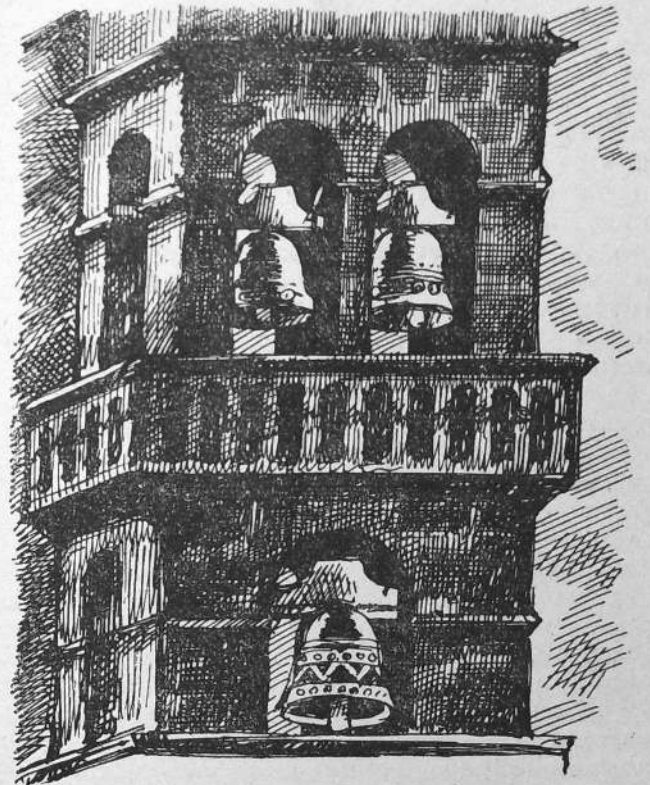
Il y a des moments miraculeux où, plusieurs événements considérables se produisant simultanément, les sociétés ont le sentiment qu'elles sont arrivées à une grand' halte. Ce fut ce qui se passa au printemps de 1802 quand, après avoir constaté la fin des dissensions violentes entre partis, le peuple français apprit la paix d'Amiens qui mettait fin à dix années de guerre étrangère incessante et l'application d'un Concordat rétablissant des relations amicales entre l'Etat et l'Eglise catholique. Un phénomène concret qui, aux yeux des moins perspicaces, rendit évident le recommencement des pompes religieuses tout comme l'interruption des exigences d'ordre militaire, ce fut le retour vers les églises bretonnes de beaucoup de cloches, qui au moment où la patrie avait été proclamée en danger, furent transportées à l'arsenal de Brest pour y être changées en canons. Avouons-le! elles ne revenaient pas toutes : des milliers d'entre elles avaient été fondues dans les creusets brestois. Mais enfin, deux cent soixante-deux cloches à qui leur ordre de mort n'avait pas encore été signifié furent mises par le Préfet maritime à la disposition des paroisses qui voudraient réclamer ces prisonnières pour les rendre à leurs anciennes fonctions. Ainsi se

réalisa en pleine joie pour les Pâques de 1802 ce retour des cloches dont tous les Bretons ont entendu parler dans leur enfance.

Ces cloches, il est vrai, ne revenaient pas, comme dans la légende, par la voie des airs. Mais elles n'en semblaient que plus fraternelles, plus proches des humains quand elles regagnaient ainsi paisiblement leurs villages, vibrant aux cahots des chemins, accroupies sur les tombeaux qui les avaient jadis emportées et, croyait-on, alors, pour toujours. Mais non, elles étaient prêtes à chanter encore, donnant un sonore démenti à tous les découragements et toutes les inquiétudes. Et ces charrettes mystiques, lourdes d'espoir, faisaient irrésistiblement songer à d'autres charrettes, celles qui au temps de la Terreur avaient traîné vers l'échafaud tant de victimes. Ces victimes connaissaient-elles aussi, sur d'autres routes, invisibles celles-là, des résurrections glorieuses ?

La cloche de Gouesnou était parmi les revenues. Avec enthousiasme, elle avait été accueillie par toutes les femmes du bourg qui essayaient de se ressouvenir de la qualité de son chant. Au pied du clocher elle attendait encore d'être hissée là-haut, et l'on disait qu'elle allait consacrer les premiers tintements de sa nouvelle existence à deux grands mariages célébrés le même jour, et qui, déjà, mettaient en effervescence tous les jeunes esprits des environs.

Que les deux mariés : Hervé de Kersulan, ex-émigré, et Fanch Lagadec, capitaine des armées de la République, se considérassent comme des frères, quoique ayant appartenu à des classes opposées, voilà qui, en ce début de 1802, à Gouesnou, ajoutait une nuance encore de douceur à cet extraordinaire printemps où toute la France pensait entrer en convalescence.



Verrait-on Fanch Lagadec en uniforme de capitaine le jour de son mariage ? se demandait-on. Non, dirent les fiancées, mais il y aura, ce jour-là, un spectacle plus beau encore : Hervé et Fanch, pour montrer que leur mariage est aussi une union avec la terre bretonne, avaient décidé qu'ils se marieraient suivant les coutumes locales et que, comme leurs épousées étaient paysannes, ils entreraient dans l'église en larges braies et tenant leur grand chapeau à la main.

Leurs futures femmes qui étaient deux amies d'enfance, étaient ravies de cette décision qui les mettait sur un pied d'égalité avec leurs maris et faisait entrer complètement ceux-ci dans la communauté villageoise. D'ailleurs y avait-il rien de plus somptueux en sa simplicité qu'un grand mariage breton, si tous les rites en étaient fidèlement observés ?

Ils le furent, bien avant la date même des noces, car Hervé et Fanch, comme il se doit, envoyèrent le *bazvalan* chez leurs futures pour savoir si l'hommage des soupirants était agréé. Ce *bazvalan* qui, presque toujours était tailleur de profession, était l'indispensable messenger d'amour et qui devait son nom de *baz valan* (baguette de genêt) à ce qu'il avait souvent pour caducée dans l'exercice de sa charge un bâton de genêt fleuri, symbole d'amour et d'union.

La baguette à la main et la mine préoccupée quoiqu'il eût tout lieu d'avoir confiance dans l'heureuse issue de sa mission, le *bazvalan* se rendit successivement aux maisons des deux jeunes filles, où, dès que sa venue fut annoncée par les voisins, les mères se tournèrent vers leur foyer pour y faire chauffer, dans du bouillon, du porc salé et quelques œufs, cependant qu'elles plaçaient sur la table une bouteille de vin et des verres. Ces préparatifs étaient signe que la démarche était attendue et tenue pour agréable. Mais les bonnes dispositions de la famille se confirmèrent quand le *bazvalan* constata qu'on lui destinait des crêpes puis qu'on mettait la galetière sur le feu. Sur quoi le *bazvalan*, s'adressant d'un air dégagé au père des jeunes filles entré dans l'intervalle, vanta les mérites des prétendants, la valeur de leurs ancêtres et fit valoir l'avantage qu'il y aurait à laisser entrer dans la demeure des garçons aussi riches et aussi bien

bâtis. Comme les pères approuvaient de la tête, le *bazvalan* leur demanda quelle dot en argent ils consentiraient à donner à leurs filles pour faciliter un mariage aussi souhaitable à tous égards.

La question étant réglée en principe, le *bazvalan* pria qu'on voulût bien fixer un jour aux prétendants pour qu'ils vinssent en personne vérifier la fortune de la jeune fille à qui ils allaient unir leur sort. A la date déterminée, Fanch arriva, accompagné d'un groupe d'amis et de parents et, après avoir été convié à un copieux déjeuner, eut le droit d'examiner toutes les armoires préalablement laissées ouvertes pour faciliter son inspection. Le père ensuite l'emmena dans les écuries, dans les étables, dans les granges et à travers les champs, faisant valoir la qualité et la dimension des tas de fumier dressés devant sa porte. Au cours de cette promenade, on s'accorda sur la date de la signature du contrat qui eut lieu en présence du notaire, après un repas, dans une chambre discrète de l'hôtellerie du bourg.

La semaine suivante, les mêmes cérémonies recommencèrent pour Hervé. Les deux amis auraient souhaité que les deux contrats pussent être signés le même jour, mais malgré leur intimité ils durent renoncer à fêter en commun ces préliminaires des noces afin de respecter la susceptibilité des familles des deux jeunes filles, chaque clan ne désirant pas que les voisins connussent exactement sa situation pécuniaire.

Les deux couples, par contre, allèrent ensemble à Brest sous la surveillance des deux mères acheter les anneaux de mariage surmontés de deux cœurs : le *licou*, comme disent les paysans en manière de plaisanterie. Dans la rue de Siam, les jeunes gens achetèrent aussi à leur fiancée la

ceinture en ruban que portent les épousées et quelques menus objets de toilette.

Une cérémonie plus bruyante (mais nous ne pouvons les citer toutes) fut la livraison chez le marié de l'armoire géante qui lui était offerte par les parents de l'épouse. L'armoire arriva sur une charrette qu'escortait une procession tumultueuse de jeunes gens. De l'intérieur de la maison du fiancé, il fut répondu qu'à aucun prix on ne voulait de cette armoire, qu'on n'accepterait rien de plus que la charmante colombe dont le fiancé attendait prochainement la venue. Mais alors, la famille de l'épouse insista violemment, menaçant d'enfoncer la porte qui s'ouvrit enfin pour laisser passer l'armoire. La discussion pour laisser passer l'armoire chez Hervé par un festin auquel contribua toute la famille de la femme, les convives n'apportant pas seulement l'armoire mais des quartiers de porc que chacun avait soigneusement tenus sous son bras pendant la traversée du village, afin que tous vissent bien que le cadeau était d'importance. Cette importance souvent se manifestait par une queue en tirebouchon sortant du sac qui enveloppait le quartier; de cette façon, personne ne pouvait ignorer que le présent offert était l'arrière-train d'un cochon rebondi, morceau de choix apprécié entre tous.

Puis vint la semaine des invitations au banquet, invitations que, pour montrer l'étendue de ses relations, on ne craignit pas d'étendre très largement à des familles entières. Ce n'était guère là d'ailleurs qu'une avance de fonds car les cadeaux fournis par les invités qui apportaient aussi leurs couteaux et leurs cuillers pliantes en bois sculpté compensaient presque toujours la dépense de si copieuses agapes. L'invitation au mariage, quand elle était adressée aux chefs de

familles, concernait toute la maisonnée, y compris les nouveau-nés, les valets et les servantes. Amener le plus de monde possible, c'était rendre honneur aux mariés. Aussi le bazvalan répétait-il avec insistance : « Mettez la clef sous la porte et venez tous. »

Car ce fut encore le bazvalan, qui solennellement alla formuler les invitations de ferme en ferme avec des gestes et des paroles toujours les mêmes en énumérant lentement les noms et les prénoms des futurs conjoints. Randonnée harassante mais très avantageuse pour le messager, qui partout où il se présentait, était retenu à diner, car vu son caractère sacré, il était entendu qu'il devait vivre de son sacerdoce.

Comme, cette fois, en une région de familles nombreuses, deux mariages allaient se célébrer en même temps, les époux comptaient sur la présence d'environ quinze cents personnes, ce qui impliquait de très sérieux préparatifs. Un vaste terrain avec bancs et fossés fut aménagé pour y rassembler les convives; il fallut commander du vin à raison d'une barrique par cent invités; l'aire à battre fut aplanie pour l'aisance des danseurs. On lava des quantités de draps et de pièces de toile qui allaient servir de nappes ou de tentures contre la pluie et le soleil.

Pendant plusieurs semaines, les maisons des futures épouses furent le théâtre d'une incessante activité à laquelle tout le village offrit son concours puisque chaque invité était intéressé à ce que, tout fût prêt à temps. Un étranger qui eût passé par Gouesnou, en ce printemps de 1802 eut pu croire que la préparation des noces était la principale industrie du pays tant le bourg entier semblait absorbé par l'organisation de ces épousailles.

LE JOUR DES DEUX NOCES

Tout Gouesnou était en habit de fête ce jour-là. Fanch et Hervé avaient de bon matin revêtu leur costume paysan, à larges braies et qui ressemblait beaucoup alors à la tenue des bourgeois français sous Louis XIII : grands chapeaux, rabats blancs et longues vestes à basques. C'est qu'au lever du soleil, ils devaient, escortés d'une vingtaine de jeunes gens et aussi de leur bazvalan, procéder, avant de se rendre à l'église, à l'enlèvement de leurs épouses, en mémoire sans doute des temps lointains où le mari venait de force ravir la jeune fille qu'il convoitait. Les cavaliers, car, on ne conçoit pas des ravisseurs autrement qu'à cheval, arrivèrent bride abattue devant la porte que les traditions voulaient closes, et le bazvalan, au nom du prétendant, protesta en langage poétique contre cette fermeture; il réclama le trésor caché derrière. A sa revendication, une autre voix répondit du dedans, celle d'un second barde, interprète de la jeune fille, et qui refusait de livrer « la petite colombe », le « pigeon blanc » qu'on lui réclamait. Pendant longtemps, le dialogue se poursuivit, car les deux partenaires voulaient montrer tout leur talent lyrique, le breutaer (ou défenseur) feignant de ne pas comprendre et amenant au protestataire une vieille femme puis une fillette avant de se résoudre enfin à laisser sortir la promise exigée, dans

tous ses atours. Le fiancé, la saisissant aussitôt dans ses bras l'emportait en croupe jusqu'à l'église où le reste de la noce était assemblé. A sa suite tous les cavaliers prirent le galop et ce fut à qui arriverait le premier au centre du village. Là, le cortège se forma, tout le monde à pied cette fois et alors commença la cérémonie chrétienne que la fête païenne avait précédée.

Dans la foule on reconnaissait les frères de Fanch qui, tous, avaient pu assister au mariage. Le père Lagadec, malheureusement n'avait pas quitté Brest, où, depuis plusieurs années la paralysie le tenait couché; la Terreur avait laissé sur lui une impression ineffaçable; un adoucissement à ses peines avait été que Fanch eût à Quiberon retrouvé Hervé et réussi à le sauver. La pensée aussi que les offices religieux reprenaient dans les églises lui apportait maintenant un suprême réconfort. Par la pensée, il était certainement à cette minute-là auprès de Fanch qui aurait été si heureux de voir son père dans cette assemblée immense et imposante mais moins riche en couleurs qu'on ne pourrait le supposer car le Léon est toujours resté grave jusque dans ses réjouissances et même dans les parties moins sévères de la Bretagne, ce n'est guère que vers le milieu du XIX^e siècle que les costumes des femmes devaient prendre un éclat chatoyant.

La petite cloche de Gouesnou avait commencé à tinter, mais la grosse, quoique elle eût été mise en place, demeurait muette. Cependant, au moment où le cortège commençait à franchir le parvis, tout à coup, et des larmes de joie coulèrent sur bien des visages, la grosse cloche sonna de sa voix grave que, soudain, on reconnut. « Elle est restée la même », répétait-on avec satisfaction.

Quand tous furent entrés, des murmures d'é-

tonnement coururent dans les rangs : un des mariés, Fanch avait laissé sa place vide devant l'autel à côté de sa fiancée qui, pourtant, ne paraissait pas le moins émue d'une absence que des vieux, en ce pays d'« intersignes » commençaient déjà à considérer comme de mauvais présage. Le prêtre, non plus ne semblait pas surpris, mais il souriait. Enfin, du fond de l'église on voit arriver Fanch, le visage très rouge et s'épongeant le front. Vite, le mot de l'énigme circule parmi les fidèles. Si Fanch est de quelques minutes en retard, c'est que, fils de sonneur de cloches, et lui-même un peu sacristain, il a tenu à rendre la voix à celle qui arrivait d'exil. « Je veux pouvoir raconter à mes enfants — dit-il ensuite à ses amis — que j'ai sonné la cloche de mes noces et, par-dessus le marché, une cloche qui revenait de loin. »

Après la messe, on se rendit au champ de la noce où un premier déjeuner eut lieu. En attendant le repas de résistance, chacun consommait debout quelques nourritures destinées à aiguïser l'appétit : tripes hachées, pieds ou fraise de veau. De cette manière, on se prépara au moment où, vers deux heures de l'après-midi, tous les invités, après de longues stations dans les débits du village, se mirent à table pour de bon afin d'y rester jusqu'au soir. Pour le moment, les jeunes filles taquinaient la femme de Fanch sur la façon dont le capitaine l'avait abandonnée pour aller sonner la cloche juste à l'instant où il aurait dû être à ses côtés. « Vous aurez à le surveiller de près », lui disait-on. Et elle répondait en riant qu'elle avait déjà pris ses précautions car, suivant le conseil de sa mère, elle avait plié le doigt avant que l'anneau de mariage ne passât à la deuxième phalange; ainsi était-elle sûre de garder l'ascendant nécessaire sur son mari.



A un bout du champ, les cuisiniers entretenaient fiévreusement du feu dans de profondes douves sous les marmites colossales où mijotaient les divers mets du festin : la soupe, puis le bœuf bouilli, puis le porc salé, puis le far, sorte de pudding, qui enveloppé dans un sac avait été cuit dans le bouillon. Ensuite vinrent le bœuf rôti au four, le mouton et le veau préparés

aussi chez le boulanger du village. Après cela, des gâteaux de riz piquetés de raisins secs, des tourtes aux fruits, et enfin des échaudés comme dernier dessert. Tout cela se succédant jusqu'au crépuscule sur les tables étroites qui n'étaient que des échelles posées à plat au-dessus des genoux des convives et dissimulées sous de longues bandes de toile neuve. Chaque plat nouveau était annoncé par un air spécial de biniou.

Quand la fin du repas approcha, un des assistants se leva; il récita les grâces et prononça une prière demandant au ciel la prospérité pour les nouveaux époux. Un autre récita un *De Profundis* pour les parents décédés car il y a du prêtre dans chaque Léonard et la religion se mêle à tous ses actes. Ces oraisons furent suivies d'hymnes en latin puis de cantiques en langue bretonne et c'est ensuite seulement qu'on en vint à des chansons profanes.

Le dîner pantagruélique fut la substantielle préface d'une série de danses que rythmèrent les joueurs de biniou et de bombardes juchés sur des tonneaux à moins que les danseurs ne fournissent eux mêmes la cadence par leur chant. Tantôt c'étaient des évolutions collectives où tous se tenaient par le petit doigt, tantôt des danses par groupes de deux mais où les couples ne s'enlaçaient pas. Après chaque évolution, les jeunes gens et les jeunes filles ne conversaient pas ensemble; les garçons restaient debout entre eux au milieu de l'aire tandis que les jeunes filles s'asseyaient tout autour à même la terre.

Le bal ne fut pas ouvert comme en d'autres régions, par les nouveaux mariés; ceux-ci, le repas terminé, se placèrent à l'entrée du champ où une nouvelle cérémonie religieuse s'accomplit. Dans la matinée, le prêtre, en effet n'avait pas seulement béni les conjoints, mais aussi des bou-

teilles de vin et des gâteaux qui avaient été disposés sur l'autel avant l'entrée du cortège. Les invités qui habitaient trop loin pour rester au souper défilèrent maintenant devant les époux qui leur distribuèrent dans une tasse d'argent un peu de vin béni et une tranche de gâteau de messe. Les mariés aussi commencèrent à recueillir les cadeaux de noce qui n'étaient pas seulement apportés en nature mais en argent, chacun tenant à s'acquitter scrupuleusement de la dette contractée au cours du festin auquel on avait d'autant plus fait honneur qu'on savait devoir payer son écot très consciencieusement peu après.

C'est seulement une fois toutes ces tâches accomplies que les mariés se permirent d'esquisser quelques pas de danse sur l'aire à battre. Avec le souper leur travail allait reprendre car c'étaient eux qui allaient servir les invités, sans s'asseoir un seul instant, et une fois le souper fini, ils eurent l'obligation de faire encore le tour de la table pour trinquer avec chacune des personnes présentes.

Le lendemain matin, dès l'aube, les jeunes gens et les jeunes filles se donnèrent rendez-vous dans la chambre des époux pour leur apporter une soupe au lait dont tous les morceaux de pain étaient attachés entre eux par un fil. Ce qui compliquait l'opération, c'est que la cuiller remise aux nouveaux mariés était percée en son milieu. Travail bien ardu et dont les invités surveillaient inexorablement l'exécution en riant à gorge déployée.

Mais nos époux, joyeusement, supportèrent cette épreuve après toutes les autres. « Nous avons eu raison, dit Fanch, de ne pas nous marier trop jeunes. Une journée de guerre n'est rien auprès d'une journée de noce comme celle-là. »

LE LENDEMAIN DES NOCES

Hervé et Fanch furent émerveillés de tout ce qui s'était passé en un seul jour; mais les mariages bretons comportaient alors plusieurs journées presque aussi bourrées d'événements que la première.

Un des épisodes les plus pittoresques et les plus touchants à la fois de ce cycle de réjouissances était l'hommage aux mendiants convoqués, le lendemain, par les mariés à un banquet réservé à tous les miséreux. De plusieurs lieues à la ronde il en survenait des centaines couverts de leurs haillons les plus présentables. Ils étaient servis par les mariés qui, respectueusement, offrirent à tous ces affamés les reliefs de la veille avec les mêmes égards que si tous ces « chercheurs de pain », eussent été des princes et des princesses. Une fois le banquet terminé, le mari, solennellement, offrait son bras à la doyenne des mendiante pour ouvrir le bal sur l'aire tandis que la mariée dansait avec le plus âgé des faméliques.

Etrange fête qui tenait un peu du sabbat et sur laquelle des mauvaises langues (car il en existe même en Bretagne) faisaient courir les racontars les plus piquants. On relatait que, parfois, lorsque le vin avait délié les esprits, des métamorphoses bien curieuses se produisaient pendant ces agapes, non point chez les bancroches



authentiques mais parmi les pseudo-infirmes qui peu à peu perdaient le contrôle de leur impotence simulée. Des sourds-muets brusquement recouvraient la parole, des aveugles retrouvaient leurs yeux, tandis que les culs-de-jattes se livraient à des entrechats. La nuit venue, toute cette populace dépenaillée prenait congé des époux après force remerciements et une longue prière récitée en chœur pour les trépassés de la famille.

Toute cette seconde journée d'ailleurs se déroulait sous les auspices des morts qu'en Bretagne on associe à toutes les joies des vivants. Dans la matinée, les invités de la veille étaient allés,

en vêtements de deuil, assister à une messe en l'honneur des disparus chers aux familles des époux et des épouses.

« Puisque — avait dit Fanch à Hervé — j'ai hier sonné la cloche pour fêter notre mariage, j'aurais, je crois, quelques remords plus tard, si aujourd'hui, je ne sonnais pas aussi le glas en souvenir de nos trépassés. »

Ces glas, il les sonna en effet avec une conviction profonde qui retentit dans les cœurs de tous ceux qui étaient présents, et comme, quelques jours après, la vie ayant repris son cours normal, les jeunes couples s'étaient réunis chez Fanch pour passer la veillée, l'ancien tambour confia à Hervé quelques-unes des émotions ressenties par lui au moment où il s'apprêtait à empoigner la corde et à sonner avec toute son affection pour ses morts : « Ce n'est pas seulement — disait-il — à nos ancêtres que je songeais, mais il me semblait percevoir auprès de moi la présence de tant de camarades morts dans les guerres. La présence aussi de bien d'autres hommes qui, d'une manière ou d'une autre, ont été étroitement mêlés, ne fût-ce que pendant quelques minutes à notre existence à tous deux : ce barbier du quartier Kéravel qui a trépassé l'an dernier et qui t'avait pansé le jour où je croyais si bien t'avoir tué; tous ceux qu'à Brest j'ai vus royalistes ou républicains, monter à la guillotine; ceux de Quiberon aussi et surtout Sombreuil. Mais il y en avait bien d'autres, car nous avons beau être jeunes nous avons déjà connu beaucoup plus de morts que nous ne connaissons de vivants.

— J'ai pensé aussi à bien des amis pendant le service religieux — reprit gravement Hervé — mais surtout à un héros que tu n'as pas rencontré et avec qui j'ai eu moi-même un bien court en-

treten : ce La Tour d'Auvergne qui, il y a moins de deux ans, a été tué près d'Oberhausen d'un coup de lance quand, malgré son âge avancé, il eut repris du service aux armées, en un nouvel élan d'abnégation. Je lui dois une éternelle reconnaissance car, dès mon passage à Bodmin, il a été seul à me faire entrevoir, par son exemple plus encore que par ses arguments, qu'il ne doit jamais y avoir d'irréparable rupture entre la France du passé et celle de demain, que nous sommes solidaires de tous nos grands morts et qu'une nation est faite des héroïsmes de tous ses fils, même lorsqu'il est malheureusement arrivé à ces héroïsmes de se gaspiller les uns contre les autres... Mais nous voici bien solennels pour des nouveaux mariés. Mon vieux Fanch, tu as sonné des mariages et des glas, nous comptons sur toi pour nous sonner toute une kyrielle de joyeux baptêmes dans notre église de Gouesnou. »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Bagarre dans le quartier Kéravel (1788).....	5
Divertissements brestois en 1789.....	17
Le barbier prend part à la prise de la Bastille (14 juillet 1789)	29
La fête de la Fédération à Brest et à Paris (1790). Où les voies d'Hervé et de Fanch se séparent (1791)	37
La patrie en danger (1792).....	49
La prise de Fouesnant (1792).....	61
Le 10 août 1792 et la chute de la royauté.....	73
Fanch à Valmy (20 septembre 1792).....	85
Fanch reçoit une lettre d'Angleterre (1792).....	95
La fête de la République à Brest (octobre 1792)..	108
La chasse aux Girondins en Bretagne (1793)	119
Le départ des cloches (1793)	125
Arrivée à Brest de Jean Bon Saint-André (7 octo- bre 1793)	133
La Guillotine en permanence à Brest (9 fé- vrier 1794)	143
La bataille navale au large de Brest (mai- juin 1794)	151
Les derniers jours de la Terreur à Brest (juin- juillet 1794)	160
La rencontre d'Hervé et de la Tour d'Auvergne février 1795)	176
Hervé et Fanch se retrouvent à Quiberon (juil- let 1795)	187
Ce que peut l'amitié d'un tambour (juillet 1795)..	196
	206

ÉPILOGUE

Six ans après, ou comment on partage un trésor à la courte paille (1801)	217
Le retour des cloches (1802).....	229
Le jour des noces.....	236
Le lendemain des nocés.....	242

10
93
202
17
18
19
20